JOURNAL DE FANNY DIERCXSENS AUBERGE

CAHIER N° 1

*Note au recto de la couverture*

J’avais écrit mon journal depuis le premier jour de la guerre le 4 août 1914 mais les personnes à qui je l’avais confié ont cru prudent de le brûler. C’est fort regrettable car tout était relaté : fuite des habitants de Turnhout ; très typique l’arrivée des réfugiés, etc. etc…

*Note au verso de la couverture*

*(De Vinci) Comme une journée bien dépensée donne une joie au sommeil, ainsi une vie bien employée donne une JOIE A LA MORT.*

*L’apôtre a écrit que l’homme incroyant sera sanctifié par l’épouse croyante.*

*Le mariage a pour effet de CREER la société des cœurs.*

*Paroles de l’écriture. Entretien du sauveur avec Nicodème. ( ?) naître à nouveau. Il faut que vous naissiez tous deux à nouveau.*

ooOoo

# JANVIER 1916

Triste journée que celle du nouvel an cette année. Un point d’interrogation s’y pose en tout premier lieu. Notre confiance est grande, mais ne sera-t-elle pas mise à l’épreuve.

Pour moi je ne pense pas que 1916 soit encore l’année de la délivrance. Il me semble qu’il faudra encore attendre plus longtemps afin que de part et d’autre on s’avoue à bout. J’ai la conviction profonde que nous gagnerons car notre cause est celle de la justice, car la France l’Angleterre ont des ressources d’argent bien supérieures à nos ennemis. Parce que ces états n’ont pas encore donné comme les autres tout ce qu’ils peuvent, au contraire l’Angleterre commence à peine à se former et elle comprend qu’elle est pour la fin, qu’elle est la résistance. Les français sont des héros, leurs ennemis le disent eux-mêmes. Ils vont au feu non comme les allemands pour beaucoup par contrainte *mot illisible*, peur du revolver, du cachot, mais par amour pour leur patrie afin de suivre leur cher drapeau toujours de l’arracher à l’envahisseur. La France ce mot est tout pour eux.

Que d’élan, que de générosité que je suis fière de mon pays. Quel beau sentiment où je vis en pensant à ce qu’ils font.

Ici je suis écœurée en voyant le patriotisme de beaucoup. Qu’on me traite de folle mais eux que sont-ils, des lâches, des froussards, des gens sans honneur qui ne sentent pas, ils ne connaissent que leur argent et la conservation de leur peau. C’est écœurant.

Vivre sans honneur, sans amour de sa patrie c’est ne pas vivre et je m’estime heureuse de comprendre ce que c’est que le mot patrie.

Etre mère, aimer ardemment la patrie, se dévouer pour elle, se sont les plus grandes joies de la vie. A quel délice si je peux vivre pour voir ma France et la chère Belgique elles deux glorieuses. Ce sera pour moi la récompense unique que je souhaite ardemment.

Si je meurs avant ma mort sera douce car je l’aurai servi tant que je pouvais. Si c’est de ma maladie ce sera que j’aurais été fauchée avant l’âge ou que je m’étais trop surmenée. Si c’est la guerre qui me prend comme nos braves soldats, dans le même linceul de gloire qu’eux je reposerai. Puissent mes enfants perpétuer honorablement ma mémoire car jamais je n’ai manqué à mon devoir de patriote et j’en suis fière, c’est une fierté bien permise.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Le 15 j’ai eu une sorte de sciatique qui m’a tenue près de 3 semaine. Vieillie de 30 ans j’allais en boitant, impossible de se lever du lit, de se baisser, de mettre mes chaussures. Que cela doit être triste de rester toujours ainsi.

On parle de nous prendre notre refuge pour y installer une pharmacie populaire.

Que ce serait regrettable si cela était !. Il paraît que les pharmaciens ont demandé trop cher pour les mutualités, ouvriers des fabriques etc. et qu’un nommé Van den Berghe d’Anvers peut faire ces produits beaucoup moins. D’un autre côté on dit que c’est une affaire politique pour se faire bien voir des ouvriers. Je ne sais, cela ne me regarde pas, et je n’y comprends rien.

J’ai écrit et j’ai été voir M. Versteylen ; M. Standart et M. Peeters étaient là. Le locataire n’arrive pas ; j’en était contente, encore chose remise pensais-je.

Les prévisions se sont réalisées car le pharmacien prétendu n’était qu’un droguiste et actuellement, vu la guerre plus d’université, les pharmaciens au front etc. on ne trouve pas de pharmaciens sachant le flamand.

Encore un ennui d’évité.

Nous avons eu refuge pendant plusieurs mois une femme assez jeune avec 3 petits enfant. Son mari était au front, elle était à Metz lorsque la guerre a commencé. Elle a dû abandonner meubles, etc. et revenir en Belgique et son mari a été à l’armée. Cette femme est partie le 15 janvier avec plusieurs personnes.

Pierre a été chassé du refuge fin décembre, il était très paresseux et on disait qu’il était aimable pour les femmes et petites filles. Il a été furieux, nous avons dû le menacer pour le faire partir. Un soir il m’a interpellée dans la rue. Il a fait une scène à Monsieur Crokaert aussi. Quel homme, comme on voit alors les sentiments des gens. M. Crokaert lui avait proposé de l’ouvrage : bêche, surveiller même les bêcheurs et moi comme domestique chez Cruhaire( ?) en remplacement de la française Paula, qui est restée plusieurs mois à Turnhout. Cette fille avait été amenée un soir par nous, trouvée sur la route du Zwaeneven. Elle a été chez Smets pour faire des cigares puis chez Cruhaire( ?). Actuellement elle est à Bruxelles espérant que le Consul américain s’occupera d’elle pour la rapatrier en France.

Il paraît qu’il est parti le fameux train pour la France qui a mis le mois pour se former, déformer, qui a fait courir des jours et des jours des 1000 de personnes chez le Consul.

Les 19-20-21, j’ai été à Bruxelles avec Clara. Etant encore très éclopée, je n’ai pas eu d’agrément de mon voyage. J’ai fait tout ce que j’ai pu pour le rendre utile. J’ai logé chez l’excellente Mme Martin. J’ai soupé un soir chez Mme Kefer Chali( ?) et suis revenue à 9h le soir de la rue du Noyer à la chaussée de Charleroi, c’est très loin.

( ?) sa femme les braves personnes de Vix( ?) sont très aimables.

Grande visite au Comité de la Dentelle. Ces dames croient que la dentelle se fait à la machine, vraiment elles voudraient que tout soit livré si vite. (Oublié de dire que dans la réunion du 17 à Turnhout du Cté de la Dentelle, M. Henri Mermans s’était permis de faire des observations parce que je faisais travailler les ouvrières hors chômage). J’ai regretté de ne pas être là pour lui répondre que quant à ce que depuis la guerre j’avais fait pour l’ouvrière, ma conduite avait mérité non des observations mais des félicitations et je crois que sans moi et M. Wouters aux moments difficiles les dentellières auraient pu mourir de faim. Maintenant nous devons prendre pour le Comité National toutes les ouvrières, surtout les bonnes afin que ce ne soient pas nos ennemis qui les prennent afin de conserver notre industrie nationale.

Après la guerre les allemands auront un grand stock, feront le prix, prendront les clients et si maintenant ils ont des clients américains ou autres, qui étaient les nôtres, et vu le manque d’argent actuel que nous avons abandonné vu que nous ne pouvions les satisfaire, ils les garderont.

Nous travaillons ferme pour conserver cette précieuse et si belle industrie.

\* *Note en bas de page : J’ai été voir le docteur frère du pauvre M. arrêté le 13 janvier par des espions. Il avait dîné avec eux au Gd. Monarque, puis conduit à St. Gilles.*

Nous avons été avec Clara à la résidence de Jésus. Le Père Thibaut n’y était pas. C’est M. Lemaire qui nous a conseillé d’y aller car pour notre affaire des prisonniers les mensonges, calomnies qu’on répand sur nous vont trop loin.

Dernièrement le Vicaire d’Herentals vient chez moi et me dit comme je suis content d’avoir fait votre connaissance. Je vois que vous êtes une patriote. On m’avait dit que vous étiez si bien avec les allemands.

Autre histoire. Robert Mesmackers a dit que ses parents avaient fait demander à la frontière si c’était vrai tout ce qu’on racontait sur mon compte. Que nous avions corrompu les allemands pour pouvoir envoyer des lettres et paquets au front ??!!

Quelle idiotie que cette combinaison.

Moi bien avec nos ennemis, moi qui répond au Lt. von Z, j’aimerais mieux d’être fusillée que de dire une amabilité ou en recevoir une d’un officier allemand.

Allons donc, cette jalousie va trop loin. Et c’est abominable que ceux qui la tolèrent soient ceux surtout qui devraient prêcher la vérité, la douceur, condescendance, etc.

L’honneur est une chose sacrée et y atteindre est un crime.

J’ai vu le Père Pagnet( ?) que Mlle Jourdain connaissait et ce père a promis qu’il parlerait au Père Thibaut et que de suite je devais aller chez le Père ( ?). J’ai été à lui de confiance et lui ai dit ce que j’avais sur le cœur et il était bien gros.

J’ai été voir M. P.D. pour avoir des nouvelles de son frère afin de faire plaisir à sa femme, il n’y en avait pas. J’ai remis quelques cigares de la part de Madame.

J’ai été voir à St. Louis le petit … ?.. Carlos. Comme il était heureux de me revoir ce pauvre enfant qui n’avait pas eu des nouvelles de ses parents qui sont en Chine depuis le mois de

Le 27 janvier – Il y avait grand dîner avec fenêtres ouvertes et bouteilles de champagne devant chacun chez Octavie …Mesmackers. Dire qu’il y avait masse de badauds pour voir ce repas chez Oc. Je suis bien passée trois fois et chaque fois je ne pouvais m’empêcher de taper sur l’épaule d’un ou de l’autre et de dire circulez donc, ou de leur dire dans mon flamand réussi.

Lorsque les uns se tuent les autres font la fête ! C’est avoir de la culture que de comprendre les choses comme cela.

Ce qui m’ennuie aussi c’est d’entendre, accidentellement car je tâche toujours de l’éviter, leur musique. L’autre jour à la messe de 11h1/2 j’ai grogné tout le temps. En rue( ?) j’entre dans un magasin lorsque je tombe dessus l’autre jour. Je suis entrée chez .. ?..

Note en marge : Le Chanoine Jansen est venu le 25 janvier. Il a été 3 jours fait prisonnier sans raison à Gembloux dans la gendarmerie.

## FEVRIER

Le 3

J’avais été à la pesée, avec Gabrielle, des bébés aux hospices. J’allais au refuge lorsque soudain précipitamment la porte s’ouvre au refuge et je vois surgir Elisabeth et Adèle. Toute effrayée Elisabeth me dit que je dois aller chez les espions qu’il y a un billet à la maison me disant que je devrai me rendre à la rue St. Antoine le soir même ou le lendemain matin. Gabrielle, Mlle Lambrechts, Mlle Vogels sont très émues, cela me prouvant leur affection. L’une me dit d’aller le soir, l’autre le lendemain. Je me décide pour y aller tout de suite.

Qu’y a-t-il de nouveau ? Je retire mes boucles d’oreilles, mes photographies et en route.

Le petit *mon*( ?) me dit : connaissez vous un Corneille - - Je dis non. Ensuite il m’explique celui qui a été renvoyé du refuge fin décembre. Ah ! c’est Pierre. Eux trouvent cela louche que je désire Pierre lorsque c’est sur sa carte Corneille. On me demande pourquoi il est parti. J’insiste sur la raison que nous n’avions plus d’argent pour nourrir des gens qui ne font rien, comme c’était le cas et vu que certaines femmes s’étaient plaintes qu’il leur faisait des propositions. Ceci je dis ( ?) sous TOUTES réserves car jamais nous n’avons vu RIEN d’incorrect de Pierre mais dans un établissement comme le nôtre, pour la bonne réputation de la maison des accusations suffisent pour changer de concierge.

J’ai été renvoyée au moment où un pauvre diable arrivait, conduit en voiture et escorté de 2 allemands soldats baïonnette au poing.

Le 5

Toute cette semaine nous avons senti qu’il y avait quelque chose dans l’air. Plus de train n’apporte du pain ni va dans la zone frontière. Personne ne passe plus pour la Hollande. Une nuée d’espions est arrivée. 600 nouveaux soldats pour la frontière. La gare est particulièrement gardée. Le train ce matin dimanche n’était pas accessible au public.

Qu’est-ce ? Les uns disent qu’une offensive des alliés se prépare, les autres qu’on a poignardé le gouverneur de l’étape – de Gand. Nous n’en savons trop rien. Mais triste pour ceux qui n’ont pas de pommes de terre car on n’en a difficilement et du pain de la Hollande, plus celui du Comité Américain, c’est trop peu.

Le Pater – Donnez nous aujourd’hui notre pain américain.

Tout le mois de février la frontière est fermée, une offensive allemande semble se préparer.

M. J.D.R. est toujours à la prison. M. Van Liemph ? a aussi été amené à St. Gilles et un Kest qui a épousé une demoiselle Deeltfens( ?).

On ne sait pas pourquoi il a été arrêté. Il est au secret, personne ne peut lui causer ; triste pour sa femme, ses enfants.

Le 25 de février je sis allée avec Gabrielle Diercks van den Reydt ? à Anvers et d’abord à la réunion de la Protection de l’Enfance. Nous avons dîné au Critérium avec J. Diercks et le docteur van Dooren. Nous étions chargées de ramener le fils de la prison d’Arlon jusqu’à Bruxelles et tâcher de lui faire avoir un ½ d’1 coupon etc. pour qu’il reparte. C’est un très bon et courageux jeune homme de 16 ans. Il avait été pris sur la route de Moll. Après avoir été quelques semaines à la prison il fut relâché. Le juge des enfants l’avait placé au refuge et comme j’allais à Bruxelles mission me fut donnée de le surveiller jusque là.

Nous avons voyagé dans le train d’Anvers à Bruxelles (en 3ème bien entendu pour leur donner le moins d’argent possible) avec M. Janssen surnommé Chucha( ?) et Mme Drysters( ?). J’étais très heureuse de revoir ces bons amis qui rappelaient des souvenirs heureux de jadis. A Bruxelles nous allons au refuge rue des Hirondelles. Là le Directeur nous dit qu’il faut un papier du Comité à l’Université. Nous partons à l’Université. Je parviens à voir le Président du Comité qui autorise le petit à coucher au refuge et paye la moitié du coupon, moi le reste pour le Comité d’ici, comme convenu. J’ai bien remis le petit ; un de ces messieurs le reconduit au refuge et le lendemain prendra son coupon et ira avec lui à la gare.

Le père de ce bon garçon était en Allemagne car il était accusé d’avoir caché à la pension dont il était Directeur, 2 gendarmes et fait revêtir les habits de surveillants.

Si ce directeur a fait cela c’est un bon patriote, inclinons (nous) devant lui avec respect.

Après nous avons été voir M. Lemaire secrétaire du Comité des Prisonniers de Guerre.

Gaby m’a quittée, j’ai été au Comité National, 2 Montagne du Parc, et j’ai parlé avec M. Flamine( ?) de la question dentellière. Après, chez ma couturière puis chez Mme Martin, Chaussée de Charleroi, où on m’attendait vue que j’avais fait porter ma valise en arrivant de l’hôtel des ( ?)

Le 26 – Recherches pour boîtes d’emballage pour nos prisonniers. Puis Comité Dentelles. Déjeuner très agréable chez M. le secrétaire H. Visite à la Comtesse J. de Mérode pour qu’elle intercède pour Mme de Fressanges afin d’avoir un passeport et pour qu’on lui trouve les 300 ou 400 nécessaires pour le voyage. Mme H et la Comtesse J s’occuperont de cela et j’ai promis pécuniairement d’y coopérer.

Revu mon cher cousin C. Diercxsens qui me convie pour déjeuner avec lui le 1 avril prochain.

J’ai afit tant de courses que ce n’est qu’à 7h30 que j’arrive chez la chère Mme Keifer. Je lui demande d’intercéder près de son beau-frère I/ pour avoir des nouvelles du fils *mot illisible* de Charleroi, II/ pour notre prisonnier turnhoutois.

A 9h je pars de chez elle, elle m’avait demandé si j’avais dîné. J’avais dit oui afin de ne pas la déranger et pour gagner du temps. Mais en descendant à la colonne du Congrès j’avais fort faim. Enfin je cherche un pâtissier et je cours à pied jusqu’à la Place Royale. Rien. Patience, j’étais si heureuse d’avoir pu recommander mes protégés que cela vaut un dîner même au Majestic comme me l’avait offert Charles D.

Mme Martin à 9h1/2 est toute heureuse de me revoir. Je vous croyais perdue .. ?.. Je prends une tasse de thé et voilà ! Fuss était avec des amis en bas, ils se sont amusés follement. Je les envie mais vais sagement me coucher, prends un des petits paquets que j’avais acheté pour les enfants dans mon lit et grignotant mes bonbons et lisant la Libre Belgique recueillie en route. Je fais le plus agréable dîner de la guerre. Le réconfort de ce jour n’a pas d’égal.

Le 27 – Tôt levée je cours d’abord chez le docteur D. Pas de nouvelles. Puis porte mon paquet à l’hôtel. Ensuite hôtel Métropole M. van Schelle est à la clinique des infirmières belges. Coincé à l’hôtel il n’avait pas les soins voulus. Je lui écris car le temps manque pour aller là-bas. A l’hôtel est venu me vois Mme de Fressanges et une amie très intéressante. Elles assistent à mon déjeuner. Gaby vient avec Marie me dire qu’elle ne part pas avec moi. Je lui dis d’aller voir un spécialiste et de ne rentrer que le mardi, ce qu’elle fait. Alexandre est resté pendant son absence coucher chez la maman de Gaby.

Je voyage encore avec M. Janssen d’Anvers à Bruxelles.

A Anvers je vais voir Mlle Chechotte( ?). Un M. me dit qu’il m’accompagnera au théâtre flamand où elle est. En effet, j’y vais et vois dans une loge Mlles Chechotte( ?) et l’archiviste Jacobs. Je reste 10 minutes près d’elles et me sauve. La musique et les fêtes me font mal.

Il y avait à Turnhout un concert pour la soupe donnée au carnaval. Je l’ai réprouvé ouvertement et j’ai réussi à dissuader mon fils d’y aller. Pas de fêtes, même celles de charité ! conseil donné dans le cher organe.

Le 24 février a eu lieu l’anniversaire de notre Comité de Secours aux Prisonniers de Guerre. Le résultat a été beau malgré nos grandes difficultés. 6000 paquets environ ont été envoyés par notre succursale. Les derniers mois surtout ont été beaux du 19 décembre à fin janvier, plus de 1100 paquets. Tant mieux pour nos chers prisonniers tant militaires que civils.

# MARS

Verdun ! Que deviendra-t-il ? Pris, repris, une et deux forts jusqu’ici. Par combien d’angoisse nous passons en songeant aux morts qui doivent tomber, aux héros qui donnent leur vie pour nous. Chers soldats nous vous aimons, nous vous admirons, à vous nos sentiments d’éternelle reconnaissance.

J’ai courage et confiance et je remonte certaines qui sont attristées, déprimées. Jamais je n’ai eu tant d’espoir, tant de courage. Ma France bien aimée, je suis prête à tout pour l’aider. Ce serait mal à moi, contrat ma conscience, mon devoir, de lui refuser quelque chose. Moralement il faut la faire aimer, admirer et je m’en charge de faire son éloge !

Le 1er mars nous avons été, Gaby, Ch. B et moi à Papenvoort puis à Bruxelles. Monsieur Baest( ?) trésorier de la colonie de Bruxelles était venu me dépeindre la détresse de malheureuses femmes faibles et de pauvres fous expulsés de leur établissement en France près de Laon.

De suite j’ai, après avoir consulté M. Cnokuet( ?) et C. Goffin, remis 100,00 à M. Baest pour les secours urgents car avant que les américains ou espagnols ne donnent la nourriture il y aura du temps et des démarches près du G allemand qui devrait les nourrir.

Cette visite m’a émue. Pauvres gens, ils ne sont pas si fous que cela, plutôt idiots pour certains ou ayant des crises par intervalles. Ils s’ouvrent ( ?souffrent) d’avoir quitté leur pays. Aux femmes je donne des bonbons, aux hommes des cigares. Un commandant (réel) se présent à moi.

Les sœurs sont bien gentilles, heureuses de voir une compatriote. Les servants s’ennuient, voudraient repartir. Je les encourage.

MM. Stro( ?) et de Baest ont fait tout ce qu’ils ont pu pour ces malheureuses et ces malheureux, les installations sont vraiment fort bien : salles pour se tenir, bons dortoirs, réfectoires, oratoire pour les sœurs, cuisine laveries, etc. J’espère pouvoir leur apporter chaque mois quelques douceurs.

J’ai pu aller le jeudi 9 à Raevels. Je n’y avais pas été le mois précédent. Visite minutieuse des corset, pantalon, chapeau, chaussures. C’est vraiment inouï et humiliant.La femme a une figure triste. Au pass(?) son mari a dû partir, accusé m’a t-on dit d’avoir fraudé des vivres. Plus que 2 petits verts sur le pont. Je dois entrer dans une petite guérite. Un soldat qui sait fort bien le français transcrit toute ma carte d’identité sur un registre. Je peux passer le pont, et vais à pied au village. Les chevaux de Léon m’avaient conduite au pont car le train ne pouvait pas encore prendre de voyageurs. Dès que je passe les portes s’entrouvrent : la dame de la dentelle est arrivée vont vite dire les enfants aux sœurs. Je m’arrête chez le brasseur et achète 10 kilos de beurre à 6.50. Je paye les enfants pour le mois passé et lorsque j’annonce que je viens payer mars aussi, ce sont des exclamations sans fin. Je suis heureuse d’avoir fait tant plaisir et suis récompensée de mes peines et du froid car il gèle fort et il y a de la neige.Je repars avec mes 10 kilos de beurre, mon sac en cuir noir genre cabas avec le restant de ma monnaie. Revérification dans la cabine de la carte, visite de la femme très méticuleuse. Ouf ça y est, en route pour Turnhout. Encore une fois ces pauvres recluses de Raevels auront eu leurs cents.

J’ai été à Bruxelles le 31 mars avec Jules. D’abord séance à Anvers, déjeuner chez le cher Joseph à 3h1/2 on arrive à Bruxelles. Allé au Comité National, vu M. Flamine( ?), parlé de l’affaire Vervaest( ?). Ce fabricant prétend que je lui prends pour le Comité ses ouvrières. Elles viennent se présenter chez ( ?) et comme elles n’ont en travaillant du matin jusqu’au soir que 3 ou 4f00, vu la misère actuelle, la cherté des vivres, elles sont heureuses d’avoir plus. Nous ne courons pas après elles, elles viennent d’elles-mêmes. Toujours l’éternelle lutte.Le 1er avril dîner avec Charles Diercxsens chez ( ?). Très bons vins, mets bien préparés, très agréable société. Cela nous a fait du bien surtout par ce temps de privations et d’ennuis. L’après midi nous avons été voir M. van Shelle à la maison des infirmières belges à Uccle. Le cher ami est bien soigné. Malgré que nous lui disions que sa propriété est occupée par 32 à 35 allemands, il n’a pas hâte de revenir, il étudie actuellement le russe, a l’espérance qu’après la guerre la distillerie remarchera, etc.

Le soir dîner et coucher chez nos bons amis Duysters. Walter est devenu un bien gentil jeune homme pas petit, 1m90. Le lendemain dimanche nous voyons Mme de Fressanges (Mme H), Mme de F a l’espérance de repartir à Paris. Pauvre dame elle fait pitié, espérons que cela marchera, elle a assez souffert.

Le jeudi 6 avril je repars à Bruxelles, me lève à 4h, prends le train de 5h1/4 et suis à Bruxelles à 9h1/4. J’ai voyagé avec Mme Franck( ?) lui ai montré ma réponse au Comité National pour l’Accusation de Vervoert.Je suis allée au Comité 102 rue du Commerce puis 2 Montagne du Parc. J’ai rapporté de l’argent pour les écoles. Déjeuner chez M. H avec le Comte V. P. parent de Joseph. Très intime déjeuner, très agréable. Je repars à 4h avec tous ces messieurs du Comité provincial d’Anvers. Très intéressant voyage.

A signaler pendant avril changement du règlement pour les prisonniers. Plus qu’1 paquet de 5kg et un de 500g par la poste. C’est bien peu hélas que c’est triste pour les parents qui ont leurs enfants là bas.

Mort de Monsieur Woolon( ?) le cher directeur en chef de l’Agence. Homme de grand mérite et de bon conseil. Le samedi vers 11h le 8 avril a été arrêté M. van Pelt Hamoset( ?) qui a été relâché le vendredi 14.

Dans la même semaine le 10 je crois, a été arrêté M. G. ( ?) qui aujourd’hui 16 n’est pas encore en liberté.

Le jeudi 13 j’ai pu aller à Raevels et j’ai emporté de la part du Comité une chemise de coton écru à chaque élève. La femme qui visite est plus discrètement élevée que la précédente. Quelle humiliation et supplice !

J’ai rapporté des plantes pour mon jardin de la part des sœurs et un grand pain de bien 2 kilos du b. farine (venant de Hollande) naturelle avec seigle naturel.

Achat 1) d’un grand dessus de lit pour travailler longtemps, broderies anglaises ( ?) etc. travail de longue haleine 2) 4 boîtes coton – 3) Un dé( ?)

En avril à signaler aussi la tournée pour reprendre des pommes de terre à ceux qui en auraient trop. 2 allemands, 1 employé de police, 1 pompier, on ne laisse que 27 kilos par personne, c’est peu pour attendre août ! Le beurre est de nouveau à 6,50 7f00.

En août 1946 j’ai été malade, les docteurs m’ont ordonné une cure de repos et j’ai relu ce cahier. Je n’y avais mis que des réflexions anodines et des faits qui pouvaient être lus à la rigueur par l’ennemi. Mais avant ce recueil j’avais écrit un très gros cahier où depuis le 4 août 194 j’avais mis toutes mes impressions, tout ce que j’avais fait. Ce recueil je l’avais remis à Gabrielle pour qu’elle le cache mais lorsque j’étais à Mont sur Meuse je lui ai fait savoir de le détruire car là encore je sentais bien que les allemands cherchaient toujours à faire de nouvelles victimes à connaître qui s’était occupé avec moi des divers services que j’avais dirigés. Je me suis méfiée toujours de tout le monde et je n’ai à personne, même à des belges connus, parlé de ce que j’avais fait.

*Il me semble intéressant de connaître encore quelques épisodes de ma vie après cette époque où ces notes ont cessé et comme ma tête est encore bonne, que j’ai le temps, j’en profite. Excusez le décousu car je serai souvent dérangée et l’écriture car j’écris de mon lit.*

C’est en mai le [*date laissée en blanc. Il s’agit du 8*] qu’un allemand est venu dire à la maison qu’on me demandait rue St. Antoine. J’étais allée faire des courses donc comme aucun boche n’était resté à la maison, j’aurais pu me sauver, aller en Hollande, j’en connaissais tous les moyens, mais je me suis dit, mon Jules serait arrêté, mes enfants ennuyés et c’est moi qui suis celle qui a travaillé. Je me doutais que maintenant ce serait pour longtemps car il y en avait hélas pas mal d’arrêtés avant moi, des passeurs, Lily Maindiaux( ?), sa mère, M. Van Dooren (cher patriote – Bruxelles, donc des aides pour le passage de la frontière et des personnes qui s’occupaient de la Libre Belgique. Je me souviens avoir emporté mon nécessaire de toilette au complet car j’étais alors assez coquette, pâte pour le visage, etc., puis mon grand ouvrage dessus de lit que j’avais acheté dernièrement. J’avais mis un costume tailleur bleu, un chapeau de paille plat avec fleurs, blouse de soie bleu et j’avais ôté mes bijoux sauf mon alliance, pris peu d’argent. J’avais aussi pris l’Imitation de Jésus Christ, livre pieux qui a eu toujours mes préférences. Sur moi j’avais la médaille du Roi Albert, ma médaille d’Enfant de Marie de ( ?) et en soie mes drapeaux français et belges et tout ceci ne m’a jamais quitté même en Allemagne. J’ai toujours réussi à les cacher au moment d’ennuyeuses visites.

Donc je suis rue St. Antoine. Vous êtes, etc. mes noms, prénoms, etc. Rien de plus. 2 soldats armés terriblement sont de chaque côté de moi, on m’emmène à la prison avec mon bagage. Là on me conduit dans une cellule au premier. Les R. sœurs de la Providence me font des regards pleins d’amitié et me voici dans une cellule, moi prisonnière et sur un mur je vois un tableau comité de patronage, c’est-à-dire la liste des personnes à qui on eut s’adresser si on a besoin de secours. En-tête : Mme Diercxsens, Mlle Vogels, Mme van der Hove.

J’ai de suite pensé à avoir du papier pour pouvoir écrire et donner mes instructions afin qu’on avertisse qu’il fallait arrêter nos activités patriotiques un moment et les remettre à d’autres après, puis indiquer qui pouvait continuer nos œuvres. La Révérende Mère heureusement est venue vite, m’a procuré ce qu je devais avoir. J’ai indiqué pour la dentelle Gabrielle van der Reyert( ?) qui m’avait accompagnée plusieurs fois dans les écoles (mais à mon retour de captivité elle n’a pas été chic, je l’expliquerai en son temps), puis pour la C.R. je désignais Mlle Vogels qui a toujours été très dévouée, très capable.

Je n’étais pas émotionnée. Je trouvais que c’était un honneur d’être emprisonnée, souffrir pour son pays. Je me souviens avoir eu bon appétit, les sœurs m’ont donné une bouteille de vin rouge, un œuf du. On a vraiment des grâces d’état car j’étais certaine que bon papa, bonne maman, Jules et notre brave Rosalie Jansen, la cuisinière, soigneraient bien les enfants. Je me disais aussi au fond c’est le bon Dieu qui veut que je trouve un peu de repos car au fond ce travail constant de mémoire et d’éveil jours et nuits m’avait fort fatiguée.

Je suis restée quelques jours à la prison de Turnhout sans y voir un allemand puis un beau matin deux sont venus me chercher toujours avec leurs grands fusils tout droits et en avant nous voilà partis pour où, ils ne disent rien. On est allé rue du Parc, rue de la Station et à la gare. Je n’ai rencontré personne de connaissance. Toujours je suis restée sans émotion, très fière. Nous sommes allés en train jusqu’à Bruxelles puis Charleroi. La traversée à pieds de Charleroi était longue avant d’arriver à la caserne de cavalerie où j’étais destinée il y avait une grande place. A la caserne on me donne une grande chambrée, bien 10 lits, par terre des dalles et il y faisait froid, pas beaucoup de lumière, des meubles très sommaires, une chaise, pas de seau c’est vous dire qu’on ne pouvait soulager la nature que suivant le bon gré du boche de service, ce qui arrivait une fois ou deux le jour et jamais la nuit.

J’ai un jour entrevu de l’autre côté du couloir une porte ouverte et Mme Maindiaux( ?) mère s’y trouvait (la maman de la très patriote Lily Maindiaux qui avait 16 ans et qui régulièrement amenait à Turnhout ou à Desschel( ?) ou dans les bois des environs des jeunes gens venant de Bruxelles ou de Louvain. Lily avait les cheveux flottants sur le dos et paraissait alors plutôt 14 ans que 16, elle était d’une endurance splendide. Son Dieu et sa patrie, tel était rédigé une pancarte trouvée dans sa cellule).

Mme Maindiaux m’a fait savoir plus tard que nous étions là pour la Libre Belgique car jusqu’ici n’ayant pas été interrogée je me demandais pourquoi j’étais arrêtée. J’avais en effet pas mal de différents services et lorsqu’elle me disait la Libre Belgique je me demandais encore si c’était pour la lecture et distribution des journaux ou pour le passage de ceux qui faisaient des articles car alors Van Dooren de Libre Belgique, etc.. devaient passer et j’ai appris aussi que Mlle Jourdain a été arrêtée, personne remarquablement intelligente et patriote. Son père rédacteur du G organe catholique.( ?)

Dans ma chambrée de Charleroi je n’ai pu aller qu’une seule fois prendre l’air dans une cour fort petite où il m’a été loisible de faire quelques tours en rond. J’ai été là 15 jours. J’y ai eu au bout de 8 jours la visite d’un capucin auquel je n’ai pas dit beaucoup car je ne le connaissais nullement.

Comme les espèces de matelas que j’avais étaient très mauvaises, j’en avais pu essayer plusieurs et comme je me souvenais de l’adresse d’une famille .. ?.. j’ai écrit à ces aimables personnes pour qu’elles soient bonnes de m’envoyer un matelas, ce qu’elles ont fait et ainsi on savait aussi où j’étais. Ma préoccupation a été toujours de garder malgré tout ma santé, de me raidir devant le mal, pour ne pas leur montrer qu’ils me faisaient souffrir et je n’ai JAMAIS PLEURE. Personne ne peut dire m’avoir vu pleurer, ni au sénat après ma condamnation, ni en Allemagne. J’ai dit fermons les robinets. Nous souffrons pour obtenir la victoire et nous l’aurons, et voilà c’était pas plus difficile que cela.

A Charleroi la nourriture était mauvaise, insuffisante, mais jamais la nourriture n’a été mon grand sacrifice. Je n’étais alors heureusement pas gourmande.

Alors un beau matin 2 soldats sont venus me chercher. Des grands, des forts je m’en souviens toujours, comme si j’étais quelqu’un de très terrible et alors en marche vers… la gare. Ils ne me disent rien, moi non plus bien entendu. A la gare une voiture, le panier à salade disent les prisonniers, on me conduit là dedans. Où c’est toujours la préoccupation. Que vont-ils faire de vous car on les sait capables de tout les boches. J’ai été conduite à la prison de St. Gilles. Malgré le tragique de la situation je me souviens que j’avais été heureuse de sortir de ces 4 murs de cette chambrée, d’avoir aperçu un plus grand bout du ciel, quelques nouvelles maisons que celles que je voyais en montant sur ma table et ma chaise à Charleroi.

On me conduit en bas dans une cellule assez grande, genre cellule de la prison de Turnhout, toutes les prisons de Belgique seront sans doute sur le même modèle. L’allemand qui avait les clés me dit : vous êtes à côté d’une cellule où il y en a une qui a été condamnée à mort, vous le serez peut-être aussi. Bon accueil n’est-ce pas ! et je lui réponds en allemand : zeer goed ! Pas je me dis - ton effet est raté – et jamais après il ne m’a plus parlé. Je n’ai plus vu de lui que ses yeux qu’il mettait dans la petite ouverture en haut de la porte lorsqu’il l’ouvrait la nuit vers 2 à 3 heures du matin.

Je me souviens d’un lit haut qu’on pliait et faisait table avec une planche grise au dessus. Le matelas était bon, on avait une bonne couverture. Une petite armoire de coin avec le fourbi pour manger (peu d’articles) 1 grand bol, 1 cuiller en fer assez vieille, un gobelet et c’est tout. Pour nettoyer tout cela on avait que de l’eau froide.

J’avais pu garder mes vêtements habituels car j’étais en prévention. Dans ma sacoche on avait enlevé les articles dangereux, ciseaux, canifs. J’avais mon ouvrage, la broderie, mon livre l’Imitation de J.C. et cela m’a suffi pour penser le moins possible. Je rejetais de penser à la maison car je me disais, il ne faut pas se démonter, s’affaiblir, la tête doit rester forte.

J’avais pu voir ou entendre que pas mal des nôtres étaient arrêtés. Marie de Breyne et son frère, Mlle van den Plas, Mlle Jourdain, Claire Goffin, M. Halot et son secrétaire ce fameux.

(Mlle Van den Plus Jeannette (qui a été toujours pour notre famille excessivement dévouée elle me remplaçait toujours lorsque je m’absentais à la maison, allait avec moi et les enfants en séjour en France chez mes parents et à Fleury ou à Versailles chez Louise) avait habité pendant la guerre le Heckin( ?), propriété des de Breyne( ?) de Bruxelles et là elle était favorablement placée pour nous rendre service : passage jeunes gens, dépôt lettres, etc. Jeannette connaissait le sénateur Halot, rue de Livourne à Bruxelles, homme fort digne, excellent patriote. Là Mlle v.den P. a fait la connaissance de Frankin son secrétaire qui lui a fait la cour et qu’elle aimait. Elle avait donc en lui une confiance absolue. Frankin veut aller en France, elle me le fait connaître, il vient rue Léopold, maman y était très souffrante. Elle s’émeut en pensant qu’il va à Paris, lui demande en grâce de voir ma sœur Louise Grognet, avenue Trudaine. Il le promet et ma mère lui dit en larmes, permettez que je vous embrasse, Monsieur, et ce baiser transmettez le à ma fille chérie.

Et ce fait fut relaté point par point à mon mari lorsqu’il fut, quelque temps après mon arrestation, appelé chez les espions rue St. Antoine. Alors lui était fixé, ce n’est pas moi qui aurait raconté cela, donc le fameux secrétaire était UN TRAITRE. Ceci était nécessaire pour la compréhension de l’infamie de Frankin.

Nous reprenons la vie dans la cellule à St. Gilles.

Jeannette van den Plas me fait envoyer des échantillons, des modèles de crochet en blanc. Je les vois toujours et je pense les avoir encore dans une petite boîte. Ces échantillons sont enroulés dans du papier de journaux où certaines lettres sont soulignées et parfois amitiés, pardon. Frankin a tout dit, je suis malade.

Au bout de 15 jours que j’étais là on a commencé à m’appeler pour m’interroger et je voyais de suite qu’ils savaient beaucoup, que les passeurs avaient parlé eux sans vouloir trahir mais ils sont tombés dans les trucks de Pickop (un gros allemand, l’instructeur). Il a dit par exemple à Lily Maindiaux, je l’ai entendu lors d’une confrontation : - votre mère a dit ceci, cela, notamment le moyen de passer à Desschel( ?) une feuille d’agenda avec telle date. N’est-ce pas que votre mère n’est pas une menteuse, qu’elle ne ment jamais. - Ah ! maman mentir, non jamais… la pauvre petite avouait.

*Fin du Cahier n° 1.*

ANNEXE

Lettre manuscrite

# *Note au crayon : Cette lettre n’a jamais été envoyée car je ne pouvais me courber à certaines formules exigées.*

Bonn ce 27 août 1917

Monsieur Trimborn,

Je me permets très respectueusement de solliciter votre obligeance afin de vouloir bien vous informer au sujet de mon transfert au sanatorium de Namur et de le faire hâter le plus possible. Mon mari, qui est venu me voir le 22 juillet dernier, m’a dit qu’il avait signé avant son départ les pièces venant du Gouvernement Général de Bruxelles, relatives à mon transfert. D’après les renseignements pris ici le retard viendrait de Berlin où lesdites pièces auraient été envoyées. Je suis à l’institut de Bonn depuis le 1 mai.

Qu’il me soit permis de vous dire aussi que j’ai fait un recours en grâce à Sa Majesté qui a dû être envoyé de la prison de Siegburg le 21 mars de l’année courante et que je n’ai pas eu encore de réponse. J’ai quitté la maison (18 rue Léopold Turnhout) le 8 mai 1916 et depuis le 15 juillet suivant je suis en Allemagne. Je ne pourrais assez vous dire combien je souhaite de rentrer dans mon foyer près de mon mari de mes enfants si délicats. J’ose espérer, Monsieur Trimborn que vous userez de votre grande influence pour contribuer à cet acte de bonté, bien mérité, je vous l’assure ; j’ai souffert et je souffre énormément.

J’ai eu par mon mari de bonnes nouvelles de votre belle-sœur, mon amie Madame Kefer Mali. Elle a dû, je le suppose, vous solliciter déjà pour moi ainsi que le Père Joseph aumônier de la prison de Siegburg qui m’a dit vous avoir écrit à mon sujet….

SOUVENIRS DE FANNY DIERCXSENS AUBERGE

CAHIER N° 2

*[Mai 1916]*

Lors d’un interrogatoire de Pickop, je m’en souviens très bien. Je vois encore un très grand bureau, lui accompagné d’un autre qui écrivait d’un côté, moi de l’autre. Il m’a dit : mais Madame vous aggravez votre cas en n’aimant(? aidant ?) pas. Ils ont tous dit que vous avez fait passer la frontière mais dites le nombre ? La peine est la même, si vous en avez fait passer un, ou cent, ou deux cents, et moi je me taisais ; alors je pouvais repartir avec fracas car il n’était plus calme au départ mais à l’arrivée plein de douceur et de prévenance.

Il venait même dans la cellule à des heures indues, dix heures, 11 heures du soir et cela à des moments où la femme est souffrante, particulièrement nerveuse. Donc il choisissait l’heure où on commence à sommeiller, où on aurait plus bien sa tête et les moments où on est le plus nerveux. Quelle infecte manière !

Mais le jour où sa visite m’a saisie c’est lorsqu’il est venu avec Frankin à deux dans ma cellule et lui avec un air tout ce qu’il y a de naturel. L’interrogateur me dit nous venons tous les deux de chez Mlle Jeannette Van de Plas votre complice. Elle a tout avoué, n’est-ce pas Monsieur ? et lui de dire : mais oui, tout simplement. Je n’ai dit que : Vous et l’épithète que je tenais s’est arrêté.

Donc ma pauvre Jeannette qui aimait, qui avait tant aimé cet homme, il venait dans… sa cellule la dénoncer, l’accuser, la faire condamner, elle si malade déjà. Ceci est la plus grande douleur que j’ai ressentie. Car je sentais le cœur déchiré de celle qui me fut toute dévouée et qui comprenait que c’était à cause d’elle que nous avions fait la connaissance de cet ignoble individu qui faisait arrêter une masse de monde et cela un belge pour de l’argent sans doute. Je l’ai revu plusieurs fois circulant dans les couloirs.

Je ne dois pas omettre de signaler que j’étais depuis 18 jours environ en prison à St. Gilles qu’un boche est venu me dire : La famille demande si vous voulez 1) deux fois par semaine un dîner de restaurant, 2) des confitures 3) du linge ou des vêtements. Ecrivez un papier. Alors toujours avec mon idée de garder ma santé mais pas par gourmandise (car dans ce temps là j’attachais peu d’importance à la nourriture) j’ai écrit : c’est très bien merci. Envoyez deux dîners, beaucoup de confitures, une chemise de nuit, une de jour, une blouse.

*Note en marge : J’ai reçu une belle chemise de nuit blanche en batiste avec beaucoup de petits plis aux manches, une fine dentelle de Cluny).*

Je pensais ferme que c’était Jules ou mes beaux parents qui demandaient cela et j’ai appris seulement en revenant de captivité que c’était le Baron Goffinet, Grand Maréchal de l’Impératrice Charlotte, qui avait après masse de démarches obtenu tout cela et c’est lui aussi plus tard qui a contribué à mon retour en Belgique à Mont sur Meuse.

Le dîner me faisait tant plaisir, il y avait des assiettes, une serviette, le contenant plaisait autant que le contenu car s’habituer à manger toujours dans un bol mal nettoyé avec une cuiller en fer ce n’est pas si facile que cela en a l’air, et les confitures étaient si bonnes, il paraît que c’est la femme de chambre du Baron qui les apportait et qui demandait deux fois par semaine de mes nouvelles.

Que de reconnaissance au Baron moi et les miens devons pour ces gentillesses.

Dans ma cellule j’ai été presque toujours seule, sauf d’abord pendant deux à trois jours et trois nuits, car les nuits étaient encore plus ennuyeuses que les jours avec une telle compagnie, avec une demoiselle très agitée, très bavarde, me parlant qu’elle était arrêtée et masse de détails de ce qu’elle avait fait, ayant peur du jugement, des interrogatoires et se demandant bien pourquoi on m’avait mise là et je lui réponds : et je me le demande aussi, et j’ai vu qu’elle souriait. Elle a encore dit qu’il y en avait tant d’arrêtés, alors je réponds, en ayant assez : par ce temps si beau, c’est surtout dommage au moment où tous les animaux sont au pâturage et pas enfermés, les vaches, les moutons dans la prairie, le paysage est si animé. C’est si beau. J’aime toujours mieux voir les moutons à l’extérieur qu’à l’intérieur, ne trouvez vous pas mademoiselle ?

Certainement me dit-elle, mais *en* effet quelques moments après elle écrivait un mot qu’elle remettait lorsqu’on a donné de la nourriture et dix minutes après on l’appelait pour être interrogée et elle n’a jamais reparu et heureusement j’en étais débarrassée.

J’ai été presque une semaine avec Marie de Breyne( ?) et c’est de là que s’est changé de sympathie en grande amitié nos rapports.

Marie était aussi très calme, une grande catholique, une vraie patriote, nous parlions très peu et fort bas de nos affaires, l’une ne disant rien de plus de ce qui nous concernait à l’autre de crainte d’indiscrétion involontaire.

*Note en marge : Marie m’a souvent amusée en faisant des prodiges pour faire tenir un drap en travers de la cellule pour que l’allemand ne puisse pas nous voir dans notre lit le matin lorsqu’il ouvrait le clapet de la porte.*

En prison surtout les murs ont des oreilles, il y en a qui correspondaient par les tuyaux du chauffage en frappant dessus, etc. dangereux tout cela.

Je pense être restée environ deux mois à St. Gilles. Un matin on nous a apporté notre chapeau, paletot. C’était le jour du jugement. Notre équipage, le fameux panier à salade, nous a conduit au Sénat. Quel honneur, c’était un changement pyramidal de décor, de la mise en scène tout plein. Je m’y revois après 30 ans comme si c’était au jour même. Une table longue, étroite, derrière une enfilade de boches tous plus galonnés les uns que les autres, derrière à droite, nos avocats. Ils devaient nous défendre et ne connaissaient rien de notre affaire, nous ne leur avons jamais causé. Moi j’avais Kirchen, excusez pour la mémoire de cet avocat mais je m’en méfiais car il était autorisé à plaider par nos ennemis. Je trouvais cela louche, aussi si je n’avais pas eu d’avocat cela ne m’aurait rien fait du tout, au contraire. D’après ce que j’ai entendu dire, c’était un homme dévoué, capable - c’est possible je ne le connaissais pas – alors je me méfiais.

J’étais placée au Sénat dans le milieu de la salle à la place d’un sénateur. Je ne me souviens plus duquel. J’étais bien à part, loin des autres – une des plus redoutables – Ils m’ont nommé chef de l’organisation – l’organisation c’était toujours un de leurs grands mots – Nous avions un traducteur. Le Sénateur Halot a passé avant moi. Il avait avant d’être arrêté mauvaise mine mais sa détention lui avait fait beaucoup de tort. Il a plaidé sa cause en allemand et cela je n’aimais pas du tout. Je trouvais qu’on ne devait pas avoir de complaisance pour eux ces boches, ces ennemis.

Alors Frankin est venu, il a tout avoué, soi disant ce qu’il savait au juste et ce qu’il ne savait par ses recherches sans doute et se tournant de mon côté il dit, mais je l’entends encore : Mme Diercxsens en a fait passer 50-100 je ne sais pas …au juste de nombre, alors d’un bond je me lève, j’étais prête à m’élancer sur lui et le gifler mais j’ai vu l’avocat qui me jetait un tel regard, un bras si vigoureux qui me mettait sur mon siège l’allemand qui était derrière moi, que je n’ai pu assouvir ma colère ; je me souviens que Clara Goffin a fait prendre la chose à la rigolade comme elle disait je me rends à Bruxelles pour m’amuser un brin etc… et cela appris elle a eu heureusement peu de condamnation.

Clara a transporté beaucoup de journaux la Libre Belgique et des lettres, des messages.

Quant à moi je le sentais bien, je continuais à nier, à dire que Frankin on l’avait fait aller vers la frontière pour avoir des nouvelles de la famille, pas dans un but militaire. Mais beaucoup était dévoilé des moyens employés, mais ils ne savaient pas le nombre que nous avons fait passer. Un seul de mes associés qui n’était pas dans cette affaire en a fait passer environ 1200. Dans un autre livre vous trouverez les détails de tous les services rendus. Des lettres, c’est par des 10.000 à la fois qu’on les avait passées. Brosens( ?) et Mlle Epys( ?) et diverses sans compter les paniers de pigeons, les renseignements écrits à Weelole, à Bar-le-Duc, au Baron de Brogueville, etc.

Alors lorsque j’ai entendu qu’on me condamnait à 15 ANS DE TRAVAUX FORCES je n’ai eu aucune émotion. Mon avocat m’a regardé, m’a dit c’est bien. Je vois encore ses yeux qui clignaient et les miens de même.

J’ai omis de signaler qu’à midi on avait levé la séance et que sur le pupitre de M. le Sénateur on m’a apporté une assiette de soupe. C’était vraiment burlesque de voir toutes les accusées et les accusés, dispersés de ci de là sur ces bancs en gradins et mangeant leur assiette de soupe.

M. Halot a eu 15 ans. Les autres n’ont pas eu de grandes peines. On était malgré le tragique de la séance, heureux de s’apercevoir.

En retournant dans ma cellule j’ai bien pensé que je ne resterai plus longtemps à St. Gilles, que le moment serait dur de quitter la Belgique – mais que plus le sacrifice était grand et plus grand aussi était notre mérite vis à vis de Dieu pour obtenir la victoire – et de cette victoire j’ai toujours été certaine. Ce n’est pas comme une dame qui me disait à une préparation de bouteilles pour les enfants rue Mermans : et vous pensez encore que les allemands ne gagneront pas, est-ce possible ! et moi de lui répondre avec un air du plus grand dédain : certainement Madame, mais je ne l’ai pas nommée Baronne. Maintenant elle a réparé et ses enfants, les filles surtout, le fils je ne connais pas bien et j’ai pardonné. Mais c’est de cette même dame que Pickop me disait à brûle pourpoint : pourquoi êtes-vous toujours dans le chemin de la Baronne pour être à la tête des œuvres, c’est une vraie rivalité. J’ai répondu : j’ignore cela Monsieur.

Cette réflexion m’a souvent fait penser. Je ne pouvais cependant m’arrêter à l’idée qu’on m’aurait mise à l’ombre un peu à cause de cela. Non, c’eut été trop ignoble !

Donc je suis restée encore quelques jours à St. Gilles. Alors j’ai eu la visite de mon mari, de mes enfants. Je les ai trouvés courageux, très courageux, ils avaient maigri, ils étaient pales. Nous sommes restés bien peu de temps ensemble et toujours avec un allemand dans un tout petit parloir. J’avais confiance que Dieu les garderait mais moi, où allait-on me conduire ? Il faudra que ta santé résiste coûte que coûte, j’ai encore une mission pour le gouvernement français à remplir et plusieurs pour le gouvernement belge, il faut la faire, il faut revoir les enfants. C’est heureux qu’on ne soit pas allé sur le terrain de l’espionnage – passage de pigeons.

Ma condamnation était 15 ans travaux forcés comme dit, plus amende pour les correspondances, mais rien pour l’espionnage.

Le Baron Goffinet est venu me voir à St. Gilles, aussi dans le même petit parloir que Jules et les enfants. Courage, me disait-il, la guerre finira bientôt et lorsque l’allemand se tournait, silence absolu pour tous et il mettait le doigt sur sa bouche. Même là bas en prison j’avais compris aussi les prisonnières de Siegburg ont toujours cru que j’étais extraordinaire car jamais mais à personne je n’ai parlé de ce que j’avais fait, ni des miens, ni de mes relations. J’étais très retirée, très ours.

Le Baron m’avait apporté une belle gerbe de fleurs, une immense, magnifique. Je l’en ai bien remercié et je lui serrais la main en lui disant pour le Roi, pour la patrie toujours et ses lunettes étaient mouillées et il ne savait dire que merci. Mais ce merci c’est comme s’il était venu de mon Roi bien aimé car lui, le Baron, a toujours été attaché auprès de la famille royale.

Sa visite, ses fleurs, m’avaient fait du bien. Je me sentais grandie. J’avais été comprise dans ma tâche. Mon allemand de service n’était pas content de ce bouquet que j’emportais dans ma cellule et de mon air heureux, aussi il a insinué une phrase qui lui a valu un regard mais même pas une parole et je vous assure qu’il avait compris.

Plus tard dans ma captivité à Siegburg on m’a demandé si le Baron Goffinet n’était pas un de mes agents, etc. Vous voyez la perversité de ces boches. Ils ont laissé le B Goffinet venir me voir, m’envoyer des repas, du linge, etc. pour pouvoir après établir qu’il était en relation avec moi pour les affaires politiques et le compromettre. Mais le truc n’a pas réussi. Le Baron m’a écrit paraît-il, jamais je n’ai reçu de ses lettres. Mon beau-frère Léon Diercx, ma sœur Louise m’ont écrit souvent, d’eux aussi je n’ai reçu que deux ou trois lettres. Ils se méfiaient du courrier de France et ils ont dû se méfier aussi de mon beau-frère Léon.

Alors j’arrive au départ de St. Gilles pour l’Allemagne. Lorsqu’on s’éloigne de sa famille, de son pays, il faut réunir son courage.

A Louvain nous nous sommes arrêtés. 2 allemands m’ont conduite seule, pas d’autres condamnés. Comme je regardais Louvain, ville détruite, brûlée, où il y a eu tant de sauvageries teutonnes. J’en avais eu des détails par des réfugiés et nous avons 18 rue Léopold hébergé une institutrice de cette localité. Nous avons été vers Verviers( ?) et là passé la frontière.

Nous sommes chez les boches, il faisait déjà obscur mais lorsque nous sommes arrivés à la prison il faisait tout à fait noir. Mes convoyeurs m’ont déposée à la porte de la prison, une très grande porte en fer, entre les mains des portiers. Eux avaient hâte de repartir.

Dire l’impression glaciale que l’on ressent d’arriver en pays ennemi, dans une prison si lointaine le soir, est indescriptible, on se croit vraiment perdue, égarée, mais je dois traverser une cour et aller dans le grand bâtiment. Personne ne me dit où je vais, ne m’adresse un mot. Vlan on me pousse moi et mes bagages dans une cellule étroite, mais j’en ai jamais vu de si étroite, juste la largeur du lit et un rien pour passer en biais un tabouret, une lourde porte et vraiment vous êtes dans un coffre fort pas à manger.

C’était tard, le personnel est fatigué me dis-je, mais pour un lugubre c’est lugubre et on m’a laissé dans ce boyau bien deux jours avant de me rien faire savoir, ouvrant le guichet pour me passer un bol avec… de l’eau plus feuilles de betteraves, à midi, à 4 heures de l’eau brune et le soir de l’eau jaune, une puanteur. De tout cela je n’ai rien mangé. On avait aussi une tranche de pain gluante encore pire que le reste. Heureusement que j’avais encore mon fourniment et j’ai pris du Liebig que Léon Diercx m’avait remis et encore quelques petits riens.

Enfin on ouvre ma cellule et on me prend tout ce que j’avais. L’inventaire en est fait au complet et je suis dirigée vers la salle de bains. Grand remue ménage. 3 ou 4 fraulein sont à courir à droite, à gauche, l’une apporte les nouveaux vêtements, l’autre emporte mes anciens vêtements de corps, ma sacoche même que j’avais encore prise avec moi, mon nécessaire de toilette, ma pâte Rachel à laquelle je tenais tant ; j’avais mis dans mon livre de prières (l’Imitation) mes drapeaux belge et français, ma médaille du Roi Albert après mon chapelet (après je l’ai mise tout le temps sur moi ainsi que mes drapeaux) et j’ai demandé livre de prière et chapelet et ce sont les seules choses que j’ai pu avoir. J’en étais fort heureuse. Le portrait des miens, tout ce qui était dans ma sacoche, je n’ai pas pu l’avoir ; bien longtemps après que j’étais en prison j’ai pu recevoir le portrait des enfants.

Donc je dois aller aux bains. Croyez-vous qu’on vous laisse seule, non une fraulein vous frotte la tête avec… du savon noir, attendons. Jamais idée de pareille chose pour qui n’en a jamais eu. C’est gluant, collant, épouvantable. Tout le temps d’autres fraulein passent rapidement considèrent cette pièce comme un vrais passage et vous regardent comme si elles voyaient une statue de pierre ou une pièce d’anatomie, ou est-ce pour vous humilier. Je leur ai dit dix fois de fermer la porte mais en vain.

Alors on me donne linge, vêtement. Je redemande ma flanelle et on se met à rire et un non catégorique est la réponse. Alors pour le coup je dis cela va mal, moi si délicate des bronches je vais avoir vite un rhume et alors, et je pensais à ma maman qui m’avait fait promettre de toujours mettre une flanelle. La chemise était écrue, épaisse et …avec des manches jusqu’au coude. Alors je pense au Docteur Goffin qui me disait : pourquoi mettez-vous des chemises si découpées, il faut des bouts de manches, alors mon bon moral a repris le dessus et je me suis dit : pas de flanelle mais des manches aux chemises. Et la chemise était humide, cela était toujours ainsi, je crois qu’on avait pas le temps de sécher le linge. Je ne veux pas croire que c’était pour nous ennuyer.

Puis des gros bas courts, des pantalons d’un long, d’un bouffant, un jupon d’en dessous d’ampleur( ?) de trois mètres, une robe BRUNE, car j’étais condamnée aux travaux forcés. A Siegburg il y avait les grises et les brunes.

Donc robe brune en une pièce, corsage avec beaucoup de coutures, jupe ample, boutons tout le long du corsage, un fichu en pointe à petits carreaux bleu et blanc, un tablier blanc. J’ai oublié de dire que la coiffure devait aussi être à leur mode : deux tresses roulées autour de la tête c’est très bien pour celles qui ont beaucoup de cheveux mais pour moi c’était piteux. Heureusement qu’on n’avait pas de glace pour voir la physionomie ; les chaussures étaient lourdes, genre chausses de garçon. Plus tard j’ai eu de lourds sabots.

Ainsi travestie une fraulein me conduit au second étage. Je me rends compte que la prison est bien grande, de larges escaliers en fer avec rampes, des passerelles ou plutôt des galeries devant les cellules. C’est très propre mais bien prison.

Ma cellule est plus large heureusement. Une lucarne très haute, un petit meuble de coin, une couchette, un lit en fer peint en noir, on ne peut pas le plier, une enveloppe de coton bleu et blanc, là dedans de la paille, une ouverture à cette enveloppe pour facilement secouer la paille, mais aussi hélas facilement la laisser tomber par terre et lorsque la fraulein en voyait un brin, mon Dieu vous receviez une algarade formidable. Par terre c’était une sorte de bitume et il fallait frotter ce bitume TOUS LES JOURS avec du cirage, vraiment du cirage comme pour les chaussures, et il fallait que cela brille très fort, donc, on devait se mettre à quatre patte… et je te frotte, je te frotte ; une cruche sur le côté en grès. Je pensais la cruche de Marguerite dans le dernier acte de Faust.

Et alors la porte, mais c’est celle là que j’ai regardé des fois, elle était d’une épaisseur, d’un lourd, en fer, et cela faisait un bruit quand on la fermait, avec fracas toujours (pour nous émouvoir sans doute). Elle était peinte en noir, ton bien lugubre mais comme nous aspirions à la voir s’ouvrir pour voir quelqu’un passer, ou quelque chose d’autre que nos quatre murs pour qu’elle nous donne un peu plus d’air, de lumière. Bien souvent comme j’ai eu envie de bouleverser celle qui l’ouvrait, de la voir patatras descendre les escaliers la tête en bas et moi m’enfuir. Chaque prisonnière a toujours envie de s’enfuir et on en fait des plans par les gouttières, par les murs en allant se cacher dans une des grosses voitures qui arrivent, etc. etc. Mais où trouver l’argent, les vêtements.

Bref j’étais vraiment dans mon coffre-fort et j’ai oublié pour m’asseoir un tabouret. On m’a laissée à mes réflexions plusieurs jours c’est-à-dire sans me donner de travail ; enfin une fraulein grosse, grande, une immense paire de ciseaux qui pendait sur le côté, arrive et me donne à ourler des petits fichus comme celui que j’avais. Il fallait que cela soit fini en ( ?) autant de temps. On me confie une paire de ciseaux qui chaque soir était déposée à la porte comme le couteau. Et j’en ai fait pas mal de ces fichus, mais jamais assez disait la fraulein. J’en avais vite assez de voir toujours ces petits carreaux, d’être assise sur un tabouret. Au bout de quelques semaines j’avais appris qu’on pouvait avoir un matelas et parler au directeur. J’ai demandé à le voir et ce n’est que longtemps après ma demande que j’ai obtenu cette permission.

Il y a Lily Maindiaux. Celle là je dois le dire pour sa gloire, elle n’a jamais voulu voir le directeur pour lui demander un avantage pour elle. Ce n’est que lorsque j’étais 6 ou 8 mois en prison qu’elle a demandé à parler au directeur pour lui dire que j’avais deux enfants, que j’étais nécessaire près d’eux, qu’il me rende la liberté. Chère Lily et dire qu’en prison elle a gâté sa santé ; c’était vraiment une héroïne, elle marchait et agissait suivant son idéal, son grand cœur. Moi, j’ai toujours fait tout pour mes pays, la Belgique et la France. Je n’ai pas eu peur de la mort, je considérais et considère encore que mourir pour son pays c’est la plus belle mort. Mais comme j’étais maman et que j’avais encore des services à rendre à mes deux pays, je devais me garder et j’ai demandé au directeur, bien qu’il me déplaise souverainement tout à la fois, un matelas, une chaise et sortir de ma cellule, aller à la cuisine travailler. Il a noté, a dit qu’il verrait, et ce n’est que graduellement que j’ai obtenu ce que j’avais demandé. D’abord la chaise, puis deux semaines après le matelas. Enfin.. pourvoir aller à la cuisine, travailler là, c’était un travail très dur mais je préférais cela à mes fichus à petits carreaux.

D’abord on m’a mis à nettoyer les grandes cuves qui servaient à faire la soupe, et quelle soupe. Choux navets et encore choux navets dedans 2 fois par semaine des poissons séchés qui avaient été dessalés quelques jours dans [*blanc*]. Deux fois par semaine quelques kilos de viande pour 300 prisonnières ; il me fallait aussi nettoyer les cuivres, reloqueter par terre et c’était grand, il fallait beaucoup pour ce travail. J’étais fort stupide, ne l’ayant jamais fait, alors j’en ai eu des observations, des vociférations ; il faut tordre la loque comme la majordome voulait et pas autrement. J’avais de grands sabots, j’évitais d’abord de me mouiller les pieds, mais après je n’y ai plus fait attention.

Voyant mon inexpérience notoire pour ce sport on m’a mis au nettoyage des légumes… des choux navets. Ils arrivaient par tombereaux, par charrettes. Je n’ai jamais épluché les légumes, c’était d’autres prisonnières qui faisaient cela, mais je les ai lavés. Voilà quelle manière on employait : on avait des cuves en bois avec un grand trou, on les remplissait à moitié de choux navets et avec un grand BALAI, s’il vous plait, oui un balai, on remuait là dedans de toutes ses forces en faisant couler le robinet d’eau dessus et cela durait jusqu’à ce que l’eau soit propre. Moyen breveté boche, mais fatiguant je vous assure car il fallait laver des choux navets pour 300 et nous étions deux à faire cela.

Nous avons eu plusieurs fois des pommes de terre en une année, c’était le même procédé pour les laver. Lorsqu’on nous donnait des harengs, c’était un repas de Lucullus, cela était fort rare. A la fête de l’Empereur, du boudin. On aurait voulu qu’on le fêta tous les jours. Donc une fois par an du boudin, mais ce jour, que d’imprécations et de rage sur ce Kaiser, l’Hitler de 14-18.

La nourriture donc était infecte. Je préférais encore manger des choux navets crus que cuits et à la cuisine j’en avais l’occasion.

Le matin nous avions une boisson brune où le café était absolument absent. Une tranche de pain humide où il y avait encore des choux navets dans la préparation. Je le mangeais en tranches coupées dans l’épaisseur et peu à la fois, parfois je ne pouvais même pas manger ma ration. Quant à la soupe qu’on donnait le soir, faite d’une poudre brun rose et dans laquelle on mettait peut-être au plus 18 boîtes de lait pour 300. Je n’ai jamais pu l’avaler, elle allait toujours dans le seau.

Le matin celles de la cuisine partaient très tôt, 6 heures du matin. L’hiver on s’habillait sans lumière aussi à midi, lorsque je pouvais revenir dans ma cellule, j’avais hâte de me laver à nouveau et de m’arranger. Souvent la fraulein pour m’ennuyer ne m’ouvrait pas ma cellule, me laissait à la porte à attendre, à rager au fond. Vous humilier était leur fort, vraiment.

Ce que j’ai le plus souffert en Allemagne mais ce n’est pas de la nourriture, la nourriture on en prend un peu, car il faut vivre, mais c’est un très petit détail. Ce qui peine, ce qui tracasse, c’est 1) de recevoir si peu de nouvelles des siens et de recevoir toujours de vieilles nouvelles, lettres datées de trois semaines avant la réception, alors on se demandait qu’est-il arrivé depuis. 2) de ne pas avoir des nouvelles de la guerre, de savoir où ils en sont nos combattants, ce qu’ils font, comme ils avancent.

Les paquets on en recevait bien peu. Un grand par mois et parfois un second plus petit. J’en ai reçu plusieurs de l’Angleterre, chaque fois le directeur me faisait appeler pour me demander qui me l’envoyait. Comme je n’en savais rien moi-même la réponse était franche. Au fond je supposais que c’était le Sénateur Huart ou d’autres qu’on avait fait passer.

De ma pauvre sœur Louise qui m’en envoyait constamment j’en ai reçu très peu. Mais encore une fois ce n’était pas le contenant du paquet qui faisait le plus plaisir, mais de savoir qu’il avait été commandé ou préparé par des mains amies, des personnes de sa famille, qu’il venait du pays.

Une de mes très grandes privations c’était de ne rien voir de la nature à Siegburg, par un arbre, pas une plante, mais des cailloux( ?). Chaque jour on se promenait un peu en rond dans une cour où on ne voyait que le bâtiment de la prison et des murs. Je regardais pendant la promenade le ciel, mais ce n’était pas le ciel comme lorsqu’on le voit à toutes les heures du jour, le soir, le matin, avec une perspective, une étendue. Je me disais bien c’est la même voûte qui nous réunit tous, c’est là où sont ceux que nous regrettons, c’est là où Dieu nous appelle, mais poétiquement parlant ce n’était pas du tout ce que j’ai toujours tant aimé de contempler.

Nous écrivions peu mais c’était une de nos grandes joies. La lecture on en avait fort peu, du moins moi. J’ai eu des Lectures pour Tous, de vieux numéros, et jamais rien d’autre. Heureusement que j’avais mon Imitation de Jésus-Christ. Chaque jour j’en lisais un chapitre, cela suffit pour bien comprendre et heureusement je le comprenais car je dois humblement dire que tous les livres pieux je n’arrive pas à les comprendre, mais celui-là je comprends. Je tirais un chapitre au hasard et cela tombait toujours au mieux, c’était ce qu’il me fallait tout juste. Je connaissais des phrases par cœur, quelle bonne consolation.

Aller à la messe le dimanche, c’était aussi un de nos meilleurs moments et cela passait vite et jamais, je pense, je n’ai aussi bien prié dans mon encadrement en bois. Nous étions dans des petites cases, on voyait l’autel par en haut, c’était typique.

Je tâchais de parler le moins possible aux prisonnières que je ne connaissais pas car j’avais promis au Baron Goffinet. J’avais son avertissement, le silence vis-à-vis de tous. Je n’avais confiance qu’en celles que je connaissais, Mathilde Raemackers, Lily Mandiaux et la brave Souten( ?) Maria. Figurez vous que la brave Maria a demandé bien souvent à la fraulein : laissez moi nettoyer la cellule de Madame Diercxsens, elle ne peut pas faire cela vous savez que c’est une Madame, et chaque fois : non.

Et encore à ces trois bonnes connaissances je n’ai jamais pu reparler de notre affaire. Il y avait la Vicomtesse de Monge avec qui j’ai été en cellule quelque temps. Elle ne m’était pas sympathique, pourquoi je n’en sais rien, au fond elle était fort nerveuse, rêvait la nuit, voulait toujours me caresser. Je n’aimais pas qu’elle me touche, je ne la connaissais pas. J’ai demandé d’être seule. J’ai de la reconnaissance à Mlle de Monge car elle a dessiné en grand au crayon le portrait de ma chère petite Betsy et reproduit le portrait de mon Alex avec sa sœur. Comme elle a été libérée avant moi elle a été donner de mes nouvelles à la maison. Elle était très bien avec l’aumônier et voilà quelque chose qui ne me plaisais pas, à tort j’en suis sure mais je dis ici franchement mes impressions.

L’aumônier il venait de temps en temps nous rendre visite et chaque fois il me communiquait le bon souvenir de M. Cos, ancien secrétaire communal de Turnhout qui était emprisonné à la prison des hommes à Siegburg, tout près de la nôtre. Je disais que je connaissais très peu M. Cos mais comme il était de mon pays cela me faisait plaisir d’avoir son bonjour et qu’il veuille lui rendre.

Nous n’avions nulle communication autre possible à avoir et cependant je me disais ce bon M. Cos qui m’a souvent rendu service, il n’est pas loin de moi, nous partirons peut-être bientôt ensemble.

Car lorsque je voulais me mettre de bonne humeur je m’imaginais toujours comment cela serait lorsqu’on viendrait nous ouvrir les portes de la prison. Nous mettions tout le personnel en prison, nous parcourions les rues de Siegburg, toute l’Allemagne en chantant la Brabançonne, la Marseillaise, criant Vive le Roi etc. Nous faisions faire en arrivant des pommes de terre frites, c’était le plat préféré de beaucoup de prisonnières.

J’ai été aussi en cellule, mais pas longtemps, avec une wallonne qui avait un bateau. Elle était tellement malheureuse en prison et même, me disait-elle .. sur terre. Pensez me dit-elle un jour, nous avions cru gagner plus d’argent dans un café, on en avait acheté un et au bout de trois mois nous avons dû le revendre, on était trop malheureux sur terre. Ah le bateau, c’est si agréable, plein de variété, d’air, etc. enfin il y avait là des charmes incroyables. Ses goûts et ses conversations de batelière n’étaient pas du tout pour me plaire, j’ai fait une étude de mœurs, entendu, mais je n’aimais pas que cela dure et on m’a laissée seule. Vive la solitude en prison en Allemagne, alors je pouvais aussi me soigner.

Comme je craignais les bronchites et que l’eau froide m’avait toujours aguerrie (en pension chez les Dames de Sion à Grandbourg pendant 8 ans, hiver et été, tous les jours je prenais des douches froides et jamais je n’avais un rhume), à Siegburg j’ai chaque jour pris ma serviette, mis dans l’eau froide et jetée sur la poitrine et le dos et ensuite je me frictionnais, et malgré ce gros hiver je n’ai jamais eu un rhume.

Plusieurs prisonnières étaient gentilles pour moi : Mlle de Bellignes( ?), Mlle Blanckaert, cette dernière avait été condamnée à mort, c’est une héroïne. Un dimanche elle a profité que nous étions toutes réunies pour nous exhorter à ne pas travailler à des ouvrages pour les allemands, que nous devions refuser, et a fini par un cri patriotique. Toutes nous avons applaudi. Conséquence, Mlle Blanckaert au cachot mais elle y allait hardiment, heureuse d’avoir pu encore servir son pays.

Jamais on ne m’a proposé de travailler pour des ouvrages pour les allemands, on aura sans doute vue que cela n’aurait pas marché, qu’il ne fallait pas essayer.

J’ai toujours porté à Siegburg une très petite croix que j’avais à mon chapelet sur mon châle à carreaux blancs et bleus. J’aurais pu la mettre à l’intérieur avec ma médaille d’Enfant de Marie de Sion et mon Roi Albert, mon Roi bien aimé, mais je voulais montrer aux allemands que j’avais agi et comme patriote et comme CATHOLIQUE, pour Dieu, pour la patrie, pour le Roi toujours.

Il y a eu des tableaux, des scènes que je n’oublierai jamais. Tel lorsque nous avons du être toutes vaccinées. Au lieu d’aller par petits groupes chez le docteur, toutes les prisonnières ont dû dans leur cellule se déshabiller à moitié et se mettre à l’extérieur de leur cellule sur la passerelle, donc regardant vers le mur. Alors lorsque vous voyez toutes ces femmes torse à moitié nu à tous les étages, c’était vraiment comique et… on a exercé notre patience, vous vous l’imaginez.

Et encore cette scène : je devais transporter les bidons de soupe de la cuisine à la prison et il fallait donc passer la grande cour. Ces bidons étaient fort lourds. Pour transporter de la cuisine à la prison on était une file de 6 et on transportait 5 bidons. A la prison on se divisait et on allait à 3 pour deux bidons. Il fallait monter le grand escalier en fer. Il était large mais monter c’était encore plus pénible et moi j’étais justement [*au milieu*] portant de chaque main une poignée de deux bidons. Je n’en pouvais plus. Patatras je crie aux autres lâchez et les bidons descendent avec fracas les escaliers de presque tout l’étage. Alors ce n’est pas une fraulein qui est venue mais une nuée de fraulein et 29, c’était mon numéro, a eu une de ces vociférations comme elle n’avait jamais entendu. Heureusement que la soupe, cette infecte soupe, n’était pas répandue, mais les bidons étaient fort cabossés. Conséquence heureuse, je n’ai plus pu porter les bidons à la place du milieu. Je devais être à l’une ou l’autre extrémité, alors je n’avais que le poids d’un côté.

J’ai oublié de dire que le costume des prisonnières qui s’occupaient à la cuisine avait été complété par un petit bonnet blanc afin que nos cheveux …ne donnent de la graisse à la bonne soupe.

Ce qui m’a toujours émue le soir c’est lorsque l’on chantait. C’est arrivé peu souvent mais j’aime énormément la musique. J’en ai été si privée. Entendre des chants m’émouvaient beaucoup. C’était des petites chansons allemandes très simples mais fort harmonieuses. Je me suis toujours demandé comment il est possible qu’un peuple si barbare puisse être si fort en musique, art qui a le suprême pouvoir de vous émouvoir.

Plus tard j’ai pu avoir le recueil de ces chansons entendues à Siegburg et je le possède encore, une prisonnière me l’avait même rapporté à la maison avant mon retour car elle avait fini sa peine avant la fin de la guerre.

Ma santé s’altérait fort, je maigrissais beaucoup car je ne mangeais jamais le soir et ce que je prenais ne me restait pas dans le corps et me forçait à me lever jusqu’à 10 et 13 fois la nuit. Je n’aimais pas d’aller chez le docteur, de prendre de ses médicaments, alors j’avais décidé de ne plus rien prendre que de l’eau et j’ai tenu le coup pendant 8 jours. Les frauleins se sont aperçu de ce jeune qui avait réussi à me supprimer des douleurs mais m’avait encore affaiblie, alors j’ai dû aller chez le docteur qui m’a donné la permission d’avoir trois fois par semaine du lait et qui m’a remis des médicaments. Les médicaments ont été dans le seau, le lait j’ai bu, j’ai recommencé à manger un peu et le mal revenait, alors j’ai mis toute mon espérance dans la Sainte Vierge et un dimanche après la messe, ayant toujours entendu dire que la prière en commun est encore plus efficace, comme nous étions toutes là, moi qui n’ai jamais connu le respect humain, après la messe lorsque le prêtre était parti, je me suis approchée en passant de la statue de la Ste Vierge et j’ai dit tout naturellement mon Souvenez-Vous, ma prière habituelle, ajoutant : ma bonne Mère, rendez une mère à ses enfants et nous tous à nos maisons. Alors une fraulein est venue et m’a pris par la main pour aller avec moi à ma cellule. J’ai lâché sa main, je n’aimais pas son contact dans le couloir et vraiment providentiellement j’ai rencontré Lily Maindiaux (je la voyais peu ou pour ainsi dire presque jamais car elle était grise) qui me dit : tu as bien fait, tu seras exaucée.

Mais à la figure du personnel je voyais bien qu’elles avaient compris l’affaire tout autrement. Le lendemain on m’apporte mes vêtements dans lesquels je nageais, deux soldats me mettent dans une voiture et me voilà partie pour une destination, laquelle ? elle n’était pas lointaine, c’était Bonn de Siegburg. Cela ne m’a pas paru loin. Je vois une sorte de square puis on s’arrête devant un grand établissement et je pouvais comprendre que c’était une maison pour les fous alors… je me suis révoltée c’est-à-dire que je leur ai fait comprendre que c’était un crime qu’ils faisaient car faible et malade comme j’étais ce n’était pas là que je devais aller. Ils étaient deux hommes armés, je n’avais pas à lutter, il fallait subir cette atroce peine et réunir tout son courage. Alors j’ai senti combien la providence m’a aidée. C’est alors que j’ai le plus mérité pour ma patrie, pour le bonheur de mes enfants. Il faut avoir vécu là pour se rendre compte de cet enfer.

*Note en marge : A Bonn j’ai eu vers la fin de mon séjour la visite de Jules et de bonne maman qui malgré son âge a fait le voyage et elle avait apporté avec elle toutes les provisions qu’elle avait pu passer. Toujours une fraulein a été avec nous. Ce fut une grande joie mais la séparation très dure. Nous avons été en ville dîner.*

On m’a dépouillée de tout, mais de tout, mis une grosse chemise de jour et fourrée dans un lit dans une … salle commune avec bien 20 à 30 femmes, toutes plus laides les unes que les autres, aux yeux hagards, aux cheveux pendant en désordre, ne voulant le plus souvent pas garder leur chemise, ne restant pas au lit, courant à droite à gauche, venant s’asseoir sur mon lit et la nuit il y a une grande qui se perchait sans cesse sur ma table de nuit et elles criaient, chantaient. Quel spectacle, que de gestes horribles, indécents j’ai vu faire. J’ai vu une femme mangeant ses immondices.

Alors je me suis dit il faut sortir d’ici absolument et montrer que je ne suis pas folle et bien démontrer que je suis catholique et confiante en la Sainte Vierge et rien d’autre, et j’ai réussi, mais il a fallu dominer sa volonté et avoir de la patience… car ces deux mois m’ont semblé les plus longs, les plus pénibles de ma captivité. J’ai pris comme résolution de rester calme, allongée dans mon lit, de fermer les yeux le plus possible afin de ne pas voir ces horreurs, de bien manger ce qu’on me donnait, ce n’était pas bon mais meilleur qu’à Siegburg. J’ai dû prendre seulement un bain. Les autres allaient au bain des heures entières, certaines tout un jour, mangeant même dans le bain.

Comme c’était long ! alors une fraulein m’a transportée dans une chambre où nous n’étions que deux. C’était mieux mais la porte étant ouverte et communiquant à la salle commune, la fameuse folle qui aimait d’être la nuit sur ma table de nuit venait encore. Enfin je me suis un soir enhardie et j’ai fermé la porte et on l’a laissé fermée. Puis j’ai été dans une chambre seule. J’ai demandé d’aller à la messe le dimanche, alors on m’a envoyé une fraulein grande, forte, et elle a été compatissante. Elle était catholique, elle m’a emmenée avec elle à la messe, une très belle chapelle fort grande. Il n’y avait pas de cloisons et vraiment je me sentais réconfortée, sur le chemin pour être exaucée. La fraulein me donnait de l’espoir : vous retournez en Belgique. Je la croyais, elle. Deux fois elle est venue me prendre pour aller dans le par cet cela me faisait tellement plaisir. Un jour j’avise sur une fenêtre un livre, une grammaire allemande et je l’ai prise et je me suis dit : tu vas leur montrer que tu n’es pas folle et apprendre l’allemand et moi qui suis très bornée pour les langues j’apprenais l’allemand, je le retenais et je disais à fraulein des phrases. On m’a remis un cahier que j’ai encore et qui vraiment était vite écrit et bien. Je ne comprends comment je pouvais apprendre cette langue difficile, moi si affaiblie.

Mais les heures étaient longues, très longues, heureusement que j’allais chaque dimanche à la messe et que fraulein disait toujours de même.

J’ai été bien 15 jours dans la salle commune. Cela vaut bien plus que 15 mois en cellule.

Enfin voyons le bon côté de toutes choses. Toutes ces épreuves m’ont apprises à avoir un peu d’énergie, ont mérité près du bon Dieu.

Enfin un grand branle-bas. Je peux partir. Quelques folles sautaient autour de moi comme si elles avaient compris mon départ et fraulein dit : vous allez en Belgique, où elle ne savait pas. Même pour moi si on m’avait remis en prison en Belgique me rendait heureuse. C’était la Belgique en effet. Le voyage était long et à un moment un allemand, car j’étais avec deux allemands armés, dit : la frontière belge. Alors… quelle joie la Belgique. J’étais transfigurée, j’en suis certaine. Mes conducteurs avaient une carte mais ne faisaient pas mine de me la montrer. Enfin nous arrivons à Namur. Nous changeons de train, attendons puis nous allons à Lustin. Là ils consultent leur carte à nouveau, on va près d’un chemin, on voit des bois mais on ne trouvait pas le petit chemin pour le sanatorium et ils ne trouvent rien mieux que d’aller à travers bois et moi qui avais mon bagage, et je n’étais pas très forte sur mes jambes, mais les nerfs m’ont servi et le délice d’être dans son pays, de voir la nature, moi qui l’aime tant, voilà qu’on voit le sanatorium plus loin mais ils ne trouvaient pas la porte d’entrée et ils m’ont dit : nous grimpons le mur, faites de même. Alors j’ai dû grimper le mur, quelle entrée, c’est vraiment celle d’une folle ! mais je devais bien faire comme ils voulaient et comme personne ne nous voyait c’était encore un moyen d’arriver plus vite.

Ils avaient masse de papiers, ils les ont fait signer par le docteur (*en marge : Docteur Moret*) et sont partis. Bon débarras. J’étais en Belgique, pas dans une prison, dans un beau sanatorium au milieu d’une nature splendide, mais c’était déjà un petit paradis. De suite on m’a réconfortée car j’avais pris bien peu depuis mon départ et cela me semblait si bon, si bien présenté.

Le sanatorium de Mont sur Meuse était un magnifique établissement. J’ai eu une chambre au premier donnant devant, donc on voyait les montagnes, la Meuse, il y avait une porte fenêtre, beaucoup d’air, de lumière.

Le docteur et ses aides ont toujours été très bons pour moi. Les sœurs étaient les Sœurs de Charité, sœurs fort capables. Tous ont été pour les 8 prisonniers politiques qui étaient à Mont sur Meuse fort dévoués, fort patriotes. Toujours lorsque les allemands venaient faire l’inspection et que nous n’étions pas là, ils cherchaient des prétextes et n’avaient pas peur des peines qu’ils auraient pu avoir si on avait découvert qu’ils mentaient.

J’ai toujours tâché d’aider les sœurs lorsque j’étais là bas pour visiter et soigner les malades, veiller les morts. Souvent j’ai été des heures dans la morgue en bas. Il était si difficile aux familles de venir prier près des restes des leurs. Je croyais que c’était bien naturel que je fasse quelque chose pour les absents vu la guerre.

Celui qui m’a le plus occupée a été Edouard van Everbroeck( ?). Il ne voulait pas se mettre au lit sans que je sois auprès de lui et il ôtait chaque soir son œil, le mettait dans un verre d’eau et vraiment cette vue de cet … dans ce verre ne m’allait pas du tout et le pire de tout c’est qu’il désirait que je lui chante des chansons ou toujours on parlait de Turnhout. Pour moi qui était éloignée de Turnhout, qui avais les miens là bas, qui ne savais pas quand je pourrais y aller, ces chants ne sortaient pas bien de ma bouche alors il me disait : vous ne chantez pas bien, ma sœur Tite( ?) chantait mieux.

Edmond disait chaque soir le chapelet avec moi. Avant il ne pratiquait pas et au sanatorium il avait change. C’était un grand enfant qui m’obéissait bien mais il m’avait fait promettre que lorsque je voyais qu’il était moins bien, je fasse tout ce que je pouvais pour qu’il retourne à Bruxelles dans la maison de sa mère. Je me suis mise en rapport avec le docteur et j’ai eu la chance de pouvoir tout arranger à temps et cela n’était pas facile. Il n’était pas de quelque temps retourné à Bruxelles qu’il mourait bien pieusement.

J’ai eu au sanatorium une voisine qui était vraiment héroïque. Elle savait qu’elle était condamnée. Elle avait une petite fille qu’elle adorait et bien, jamais elle ne voulait qu’elle entre même dans sa chambre elle la voyait dans l’ouverture de la porte et la lui faisait remettre par moi dans le corridor des joujoux, des friandises, pour constater sa joie.

Les malades de la tuberculose sont souvent d’apparences trompeuses. J’ai vu un père blanc qui avait toujours un teint splendide partir pour une promenade, être ramené mort d’hémorragie.

Les prisonniers politiques qui ont été avec moi ont toujours été des amis courtois, bons. Je n’ai qu’à me louer d’eux. C’est le Chanoine Pierlot qui fut mon plus grand ami. C’est un saint. Ses conversations, ses conseils m’ont fait énormément de bien. Nous avons fait des promenades bien grandes ensemble et souvent parfois 30 kilomètres. On parlait peu mais on admirait fort la nature. Il la comprenait. Né dans les Ardennes il gravissait toutes les montagnes avec une facilité remarquable et moi j’essayais de l’imiter. Pour partir du sanatorium nous devions déjà faire de la gymnastique. Il fallait sauter un mur, ce fameux mur que j’avais escaladé en arrivant. Il s’est fait que lors d’une promenade avec l’abbé Millant( ?) et le Chanoine Pierlot, l’abbé Millant a déchiré mais du haut en bas sa soutane, de là spectacle… mais j’ai pu le soir et le lendemain repriser la soutane.

J’ai connu ainsi toute cette contrée si différente de notre Campine. Godinie, Dinant, Yvoir, Huls… ?, Crupet, Hortin ; Nous allions toujours de ces côtés là, jamais du côté de Namur. Je n’ai été qu’une fois en fraude à Namur. J’ai appris à pêcher la truite car le Chanoine aimait énormément la pêche dans le Bock à Bauche. Lorsque il partait pour la pêche il mettait une soutane extrêmement courte, un vieux chapeau où il avait un trou et il le tenait avec une ficelle partant de la boutonnière à ce chapeau de cuir. Arrivé près de la rivière, il ôtait ses chaussures, allait dans l’eau et commençait l’exercice car il faut toujours ôter, remettre le bouchon, l’hameçon. C’est une vraie science. Il réussissait toujours, moi j’en ai pris une seule fois, une, alors le Chanoine de dire : en voilà une qui voulait se suicider !

Lorsque nous revenions de la promenade toujours nous disions notre chapelet.

Le Chanoine a été d’une générosité très grande pendant la guerre. Il a donné jusqu’à ses draps, tout le vin qui venait de sa mère, aux pauvres de Namur où il a été directeur des œuvres sociales. Il me disait : j’ai fait bien des métiers, boulanger, directeur de cinéma, etc. car il avait dû monter une boulangerie pour le parti catholique et un cinéma pour les œuvres. Il s’occupait à la place Lilon aussi d’entreprises féminines et la directrice, Mlle Colette venait le consulter et en même temps me demandait aussi mes avis car elle faisait travailler des ouvrières pour la couture, les fins ouvrages, la dentelle, le filet et cela me faisait du bien de m’intéresser à nouveau à des questions féminines. Mais ma vue était devenue faible et il m’était impossible de suivre une enfilade de chiffres car nous étions restées longtemps sans compter et ensuite les yeux n’avaient plus la force d’autrefois. En rentrant de prison j’ai consulté M. de Rideler, excellent oculiste (merveilleux patriote et qui m’a envoyé beaucoup de journaux que hélas je n’ai pas reçus) et il n’a pas voulu que je porte de lunettes. Petit à petit j’ai repris ma vision habituelle.

Mais revenons au R. Chanoine, car c’est un nom que les miens ne doivent jamais oublier et qu’ils doivent vénérer.

Le R. Chanoine Pierlot parlait de son enfance passée dans le Luxembourg. Ses parents avaient des exploitations d’ardoises. Ils avaient une très belle propriété avec des bois dans un site montagneux. Sa mère pour qui il avait une grande vénération il m’expliquait ce qu’elle faisait du matin jusqu’au soir et le matin après son petit déjeuner il la voyait toujours appelant ses poules environnée d’elles et jetant des miettes de pain, du grain. Elle faisait beaucoup de bonnes œuvres, était très pieuse. Plus tard elle avait une habitation derrière le cinquantenaire et le Chanoine aurait tant voulu que je fasse connaissance avec cette maison avec tous les siens.

J’ai eu l’avantage de voir plusieurs fois M. Mme Waucquez( ?) ses deux neveux, personnes très distinguées. Sa sœur m’a dit mon frère est si bon, il donne tout. Je pense qu’il n’aura plus un endroit pour s’abriter ni de quoi se nourrir. Alors je souriais et je disais à Herentals il y aura bien une petite chambre pour lui et ni vous ni moi ne le laisserons mourir de faim. Partout où le Chanoine a passé il a su s’attirer l’estime, la grande sympathie de ceux qui l’ont approché à Namur, à Mont, à la clinique Ste. Elisabeth.

Jamais au sanatorium il ne gardait les friandises qu’on lui donnait. De suite il les donnait aux malades et j’ai appris à cette guerre ci, lorsqu’il a été encore refait prisonnier en Allemagne, qu’il donnait une partie de la petite ration qu’il recevait.

Ce fut au sanatorium mon conseiller, mon directeur de conscience et après jusqu’à ce qu’il soit en captivité encore en 1941 je pense. Je l’ai revu trois fois après Mont sur Meuse : lors du retour du Roi, lorsqu’il est venu à Herentals et lorsque nous avons été à Mont. Nous nous écrivions de temps en temps régulièrement. Il comprenait bien que je n’étais pas un pilier d’église. Je regrette de ne pas pouvoir suivre sans distraction les prières toutes faites. J’aime mieux de parler à Dieu le cœur ouvert et de lui offrir mon travail et le Chanoine me comprenait, souriait lorsque je lui disais qu’il n’étais pas assez sévère et que je n’aimais pas de prendre souvent le temps des prêtres en allant au confessionnal. Il ne connaissait que le devoir envers Dieu, envers la patrie et son dévouement, sa charité n’avaient pas de bornes.

Lorsque je lui ai demandé quel rapport je devais avoir avec mon mari lorsque je le verrai ou que nous n’étions pas certains de ne pas retourner en prison, de suite il a dit : faites votre devoir et ayez confiance en la Providence. Nous ne nous ferons plus prendre par les boches. Et en effet, dès que nous avons appris que les allemands reculaient, venaient plus près de Namur, les prisonniers politiques avaient pris leurs dispositions pour fuir et aller se cacher dans les grottes. Moi j’avais chapeau, imperméable d’homme, des réserves pour manger, boîtes de conserves, etc., certaine de l’importance qu’il y avait de sauver ma vie et celle de l’enfant que j’attendais.

Certes le retour en Belgique, au pays, m’a rendu heureuse, la vue d’une belle nature, je me levais parfois deux, trois fois la nuit même pour voir le paysage m’a réconforté, mais les visites de ceux que j’aimais, à qui j’avais tant pensé, m’ont causé les plus grandes émotions. Jules et les enfants sont venus plusieurs fois. Comme je trouvais mon fils et ma fille bien aimés changés, grandis, maigris, l’air sérieux malgré leur jeunesse. Cette séparation avait fait d’eux plus des enfants mais un jeune homme, une jeune fille. Bonne maman, bon papa, Léon, Delphine, Mlle Vogels, Léon Diercxsens, Charles Diercxsens, Madame Martin, Mme Jeanmart, etc. J’ai encore un petit livre où tous ces noms se trouvent inscrits.

Charles Diercxsens, ancien Président à la Cour à Bruxelles, est resté plusieurs jours au sanatorium pour me voir, me distraire.

Léon Diercxsens est venu en même temps que Madame Martin passer aussi bien une huitaine de jours, également dans ce but. Vraiment ces gentillesses, je ne les oublierai jamais c’était si agréable de parler de personnes qu’on connaissait et le lieux connus.

Alex est venu passer quelque temps pendant les vacances à Lustin et de là ils venaient souvent me voir. Ils étaient dans une maison particulière, les Flamand si j’ai bonne mémoire. Elisabeth était en même temps chez les très braves sœurs de Lustin. Elle avait été trop rapide dans sa course en descendant le jardin qui était en pente et elle s’était fait très mal aux genoux, aussi le docteur Brebome( ?) a obtenu qu’elle aille dans ma chambre au sanatorium et pour se distraire il lui a prêté un amour de petit chien noir (Elisabeth a toujours aimé beaucoup les animaux. Elle tient ce goût de bon papa Diercxsens, mais comme caractère et amour du ménage, c’est tout-à-fait bonne maman Diercxsens).

C’est chez les R. sœurs de Lustin, sœurs françaises, que j’ai vu Mlle de Rinder qui plus tard devait être la dame du Ministre Pierlot, frère du Chanoine Pierlot.

Parmi les personnes qui sont venues souvent me voir et à qui je dois beaucoup de reconnaissance il faut noter Mme Jeanmart, femme du notaire de Namur. Malgré sa corpulence elle montait le petit chemin du sanatorium et m’apportait toujours des confitures ou autres bonnes choses. Au sanatorium la cuisine était bonne. Je l’ai trouvée même extraordinairement succulente après le régime de Siegburg. C’est grâce à du vieux vin rouge que mon beau-frère Léon Diercx m’a fait envoyer que j’ai pu guérir mes intestins car au début je n’osais même pas manger beaucoup de toutes ces bonnes choses, il faut être prudent.

La plupart des malades allait à la grande table d’hôtes et ce qui n’était pas très hygiénique c’est que jamais on avait la même place et que le linge n’était pas souvent change de la table, et le soir vers 8 heures on mettait le couvert pour le lendemain avec même les tasses non renversées et que tous les malades restaient dans cette salle et certains mêmes fumaient. Au sanatorium aussi il était mal placé pur les brouillards. Souvent le brouillard s’élevait, la partie de la Meuse était dégagée et juste il restait à la hauteur de la galerie où les malades devaient faire leur cure.

J’ai omis de nommer quelques prisonniers politiques : Freyling, condamné à mort, très tuberculeux lorsqu’il est arrivé. Il n’a pas vécu longtemps. Son petit garçon est venu faire des séjours et il restait beaucoup avec moi.

Capron( ?) ancien secrétaire de Miss Curvel. Il était du pays wallon, avait femme et enfant (une fille). C’était un homme fort intelligent, très courtois. D’habitude il n’allais pas à l’église mais le jour de la fête nationale il est venu et je vous assure qu’il a chanté avec nous la Brabançonne et Vers l’Avenir de toutes ses forces comme les autres.

Tous les jours je pouvais aller à la sainte messe et à communion. Le Chanoine Pierlot disait la messe et cette petite chapelle était si jolie, si bien soignée, on y priait si bien.

Nous tachions d’avoir le plus de nouvelles possibles de la guerre. Elles étaient souvent très contradictoires. Nous usions de mille ruses pour avoir un journal clandestin, etc. mais il fallait de la prudence, surtout pour les personnes politiques. Mme Destrée( ?) qui habitait Godime( ?) juste dans le bas du sanatorium est venue souvent nous donner des nouvelles. Mme Destrée est une Spaak. Mlle Spaak est venue aussi un jour avec une amie nous donner une jolie représentation. Elle déclamait très bien et faisait fort bien des poses artistiques genre tableaux vivants.

Je me souviens aussi de Mme. Gray, Mme Deltzer( ?). Ces dames sont venues en séjour et ont été fort intentionnées pour moi.

Mme la Vicomtesse de Spoelben( ?), née d’Huart( ?) est restée longtemps au sanatorium. Elle considérait que de la part des allemands c’était un crime dans l’état de faiblesse où j’étais (je pesais 49 kilos au lieu de 79) de m’avoir mise au milieu de tuberculeux presque à la dernière période, que dans leur famille on fait tout ce qu’on peut pour se défaire de cette terrible maladie et qu’on n’y arrive pas, et que si jamais moi je gagne cette maladie, ma famille pour X générations en sera accablée. Mme la Baronne d’Huart recevait le Comte de Villacobar, ministre d’Espagne, et je lui ai été présenté. Je n’avais pas remarqué qu’il avait une jambe en bois. La Baronne lui a demandé d’intercéder pour que je rentre chez moi mais cela n’a pas réussi. Je n’ai jamais un instant eu peur d’attraper la tuberculose et je dois pour cela encore remercier la Sainte Vierge qui m’a bien protégée de ce fléau.

Un des malades était un père Van Eyck, jésuite originaire de Turnhout. Avec lui j’ai fait de petites promenades, château d’Estroy entre autres. Il ne pouvait aller loin. J’ai appris qu’il est mort quelque temps après la victoire dans ma cellule à Mont sur Meuse.

M. Sauveur, prisonnier politique, avait été au Ministère de la Défense nationale. Homme d’un certain âge, fort digne, très à l’étiquette, fort soigné, plein de prévenance, il avait des habitudes, suivait ponctuellement le règlement qu’il s’était tracé. Chaque jour avec moi il apprenait l’allemand car il craignait toujours de devoir repartir en Allemagne et pensait que c’était toujours bien de comprendre ce que les boches disaient. Moi je le faisais surtout comme exercice de mémoire pour ne pas qu’elle se rouille ma mémoire. Régulièrement Monsieur Sauveur après le dîner jouait aux billards 20 à 30 minutes, il ne sortait que dans l’enclos, c’était un homme craintif, il avait peur de rencontrer des allemands etc.

Il est certain qu’il y avait des risques. Le docteur Moreau me laissait sortir loin rien qu’avec M. le Chanoine Pierlot car il savait que lui connaissait admirablement tous ces endroits. Je crois que jamais nous n’avons pris une grande route, toujours des sentiers dans les bois, des chemins de terre, aussi jamais nous n’avons vu un allemand qui nous ait demandé nos papiers.. nous n’en avions aucun. Je n’ai jamais eu peur d’être arrêtée en faisant ces promenades, du reste la peur c’est une chose qui ne m’a heureusement jamais connue. Je tiens cela de mon père, aussi je n’ai pas eu de mérite d’aller à travers tout lorsqu’il y avait des bombes, des avions, etc. Lorsqu’il y a la guerre il y a un moyen bien simple de ne pas avoir peur : on offre sa vie pour sa patrie et lorsqu’il s’agit de faire son devoir, on le fait. Mourir d’une bombe en faisant son service, être fusillé pour son pays, on y va fièrement, sans peur, c’est une gloire et qui vous mérite le ciel.

A Mont sur Meuse je me suis toujours occupée, peu à lire ou à coudre mes yeux étaient trop faibles, mais à soigner les malades, leur tenir société à la cure. Là j’y voyais : 1) Mlle Rosa Stern de la place Ste Gudule qui s’est mariée et a eu plusieurs enfants. Je l’ai revue longtemps après la fin de la guerre et elle m’a dit ne plus avoir de rhume et que ses enfants n’avaient jamais besoin du docteur, donc lorsque la tuberculose est prise à temps on peut s’en remettre. 2) Mme Behaegel, femme du docteur Behaegel, avenue de la Toison d’Or. Cette personne s’est aussi remise car j’ai appris qu’elle a pu reprendre ses jeux favoris, golf, etc. Le Dr. Behaegel que j’ai consulté, spécialiste pour les maladies de la peau, n’a jamais voulu que je paye mes visites car j’étais une prisonnière politique.

C’est un souvenir de ma captivité que cette maladie de peau que j’ai toujours conservée et qui ne m’a laissé jamais depuis 1917 une bonne nuit. J’ai pu la nuit bénir les boches mais un jour beaucoup prié. [*Je*] bénissais alors au fond un peu les boches que j’ai été obligée de prier pour passer mes nuits sinon dans le jour je n’en ai jamais beaucoup le temps.

Donc malgré pas mal de jours tristes, ceux où il y avait des malades qui mouraient, et il y a eu beaucoup de morts ; sauf les moments auprès de ceux ou celles qui souffraient autant moralement que physiquement, le bruit toujours de ces différentes toux, la vue constante de ces crachoirs de poches ou autres, l’incertitude que nous avions de ce qu’on pouvait faire encore de nous, le sanatorium de Mont sur Meuse me donne de bons souvenirs, des souvenirs inoubliables à cause : a) des bons compagnons que j’y ai connus, b) des vues splendides qui se sont déroulées sous mes yeux par n’importe quel mois de l’année, c) des promenades merveilleuses faites même par un temps de neige (alors j’avais des grosses chaussures montantes avec des gros clous dessous) et puis d) des jolies fleurs que j’y ai rencontrées, que j’ai pu cueillir dans les bois, dans les rochers. Je faisais des bouquets délicieux de tons, de finesse. Je me souviens de plantes grimpantes dont j’avais orné mon lavabo, que c’était joli. Et quel plaisir d’assembler tous ces tons, de découvrir toutes ces différentes fleurettes !

Nous arrivons aux environs du 11 novembre. Dans la soirée du 9 novembre arrive mon mari fourbu mais tout heureux. Je viens de Namur presque à pieds sous une nuée d’avions mais je vous annonce que c’est la fin de la guerre, ils sont battus. Tous nous prenons un air joyeux mais nous ne voulions, nous ne pouvions le croire. On constatait bien une grande agitation au poste d’allemands ; il y avait 8 boches qui se trouvaient dans un pavillon de la propriété mais nous restions encore hésitants, c’était vraiment trop beau. Et en effet le 11 novembre des allemands du poste arrivent au sanatorium, les habits en désordre, ayant ôté leur ceinturon et crient : la guerre est finie vive la liberté et… nous étions libres, libres ENFIN après 2 années ½ d’éloignement de son foyer. Il faut avoir su ce que c’est que l’emprisonnement ou que de se sentir sous sa menace pour connaître la valeur de la liberté. Combien de fois à Siegburg je me disais : plutôt habiter une cabane au milieu des bois et pouvoir en sortir lorsqu’on veut, que d’être là.

LIBRES ET VICTORIEUX ! Nos souffrances, notre travail pour la patrie, tout cela avait servi à délivrer notre pays de l’esclavage du boche, de sa domination, et nous étions à rire, à pleurer de joie, expansifs tous les uns vis-à-vis des autres et de suite à nous enquérir comment repartir, car il n’y avait plus un seul train qui marchait, c’était la grande débandade mais en plein de l’ex armée allemande.

Comme il y avait des prisonniers politiques à Namur, à Bruxelles, nous avons décidé de chercher une grande voiture genre omnibus avec un cheval, et qu’on changerait de cheval à Gembloux et… à la grâce de Dieu pour trouver ce cheval à Gembloux.

La Providence nous a aidé, on a assez vite trouvé la voiture qu’il nous fallait. M. Capron, M. Sauveur, le Chanoine Pierlot, Jules, M. Defosse de Namure et encore d’autres, tout le monde a profité de la voiture et les paquets ont été mis et sur le toit et sur le côté : une vraie diligence du temps jadis et hue cocher, en avant vers Turnhout…. mais à quelle heure ou quel jour on y sera, point d’interrogation.

Nous sommes partis vers 6 heures du matin du sanatorium après avoir fait des adieux touchants au directeur, aux R. sœurs si dévouées et nous étions à Gembloux dans l’après-midi. Nous avons traversé Namur comme nous avons pu et sans nous y arrêter car le désordre qui régnait là était indescriptible. Dans les rues, sur les ponts, soldats et officiers ivres ôtant leurs galons, jetant leurs armes, prenant des voitures victorias et s’étalant dedans. Une orgie de matériels de guerre venant de tous côtés et cela sur tout notre chemin, aux carrefours de toutes les routes. A Gembloux nous nous sommes arrêtés et cela n’a pas duré longtemps sans que nous ayons conclu un accord d’avoir un autre cheval jusqu’à Bruxelles. Bien entendu le fermier n’y perdait rien puisqu’on lui en laissait un autre, et nous ne sommes arrivés à Bruxelles que vers 2 heures de la nuit.

Le Chanoine Pierlot allait chez sa sœur, M. Sauveur chez lui, Capron avait de la famille, mais nous Jules et moi nous étions avec nos bagages devant chercher un logis. Or vers l’horloge place de Namur nous voyons des artistes revenant avec leurs instruments de musique. Il y en a un qui a du la bonté de nous conduire dans une maison où il y a obtenu une chambre pour nous. Enfin on se reposera un peu car avoir roulé depuis le matin 6 heures au milieu de tous ces obstacles sur les chemins, ce bruit, c’était effarant, mais la fatigue on n’y pensait même pas.

Le lendemain donc on s’arrange pour avoir dans les environs du café et quelques renseignements pour la route jusqu’à Vilvoorde puis jusqu’à Malines, partie en voiture, partie à pieds. En train Anvers Turnhout sur le parcours on écrase un allemand. Les gens n’ont nulle compassion : un de moins ils en ont assez tué des nôtres. Le trajet fut de longue durée mais j’étais si heureuse de tout revoir, tout reconnaître, que je n’avais pas d’impatience.

La grande émotion du RETOUR c’était REVOIR LES ENFANTS, revoir les grands parents, Léon, Delphine, tous les amis et connaissances et la MAISON, être enfin chez soi.

Alex, Betsy étaient si gentils, si sages, si grands enfants, ils avaient tant à me raconter. La servante Rosalie était fort émotionnée, m’embrassait fortement. Je lui dois une reconnaissance à jamais, elle a prouvé toute la guerre son dévouement en 1914-1918, elle devait le prouver encore en 1944 (lorsque Betsy a dû se cacher elle a été chez elle).

La maison était toute pavoisée : des guirlandes, des drapeaux, des pancartes. C’est folklore si vous voulez mais c’est touchant. J’ai des photos qui montrent la salle à manger, le vestibule, l’escalier garnis de toutes ces belles décoration patriotiques. J’ai eu beaucoup de cartes de bienvenue, de félicitations, des fleurs, des visites. Je me souviendrai toujours de celle de M. van den Hove : Mais madame, vous avez vraiment un corps de jeune fille… c’était le cas de la dire. Mme van den Hove, quelques années après, me faisait une réflexion qui ne sortira jamais aussi de ma mémoire. J’étais passée près de sa maison et j’avais reçu un grand morceau de corniche sur la tête. Hémorragie, etc. On avait même fait chercher le prêtre (mais heureusement j’ai eu toujours la tête solide !). Mme van den Hove vient me rendre visite pour avoir de mes nouvelles et me dit : Heureusement que c’était toi ma chère, car si c’avait été une autre j’aurais pu en avoir des embarras.

Revenons à notre retour à Turnhout. Je devais certainement m’habituer à nouveau. C’est ainsi, on constate une grande différence et on se sent inapte à bien des choses.

Voilà que je reçois une invitation pour aller à la Chambre assister au retour du Roi et une lettre de Mme Waucquez( ?) me disant de venir loger chez elle. J’avais un gros rhume, ma gorge en feu, mais je n’en disais pas grand chose, alors malgré les difficultés du voyage je pars seule à Bruxelles. Je me souviens d’avoir fait une longue route à pieds et une partie en carriole.

J’arrive à la Chambre des Députés, au bas de l’escalier je rencontre le sénateur libéral Ruyman( ?) de Lier( ?) et le R. Père Rutten du parti démocrates chrétiens. Nous montons tous les trois ces escaliers. Il y avait beaucoup de marches pour arriver tout en haut, moi avec mon rhume et… Nous nous installons donc bien sur l’appui de velours au balcon pour mieux voir ou mieux entendre, nous parlons beaucoup tous les trois, nous sommes dans une atmosphère d’attente très impressionnante. Alors on annonce Sa Majesté le Roi. Tout le monde se lève, acclame, c’est un délire. Je regarde mes voisins, comme moi ils pleuraient. Oui, c’était lui notre chef, notre modèle, notre père, celui pour qui nous avions souffert, celui pour qui nous avions donné notre vie. Nous étions fiers de lui et nous nous pouvions le regarder bien en face. Nous n’avions rien à nous reprocher. La Reine était près de lui la Princesse ( ?), alors nous l’avons entendu parler, sa voix était calme, sans éclat, toujours chez lui la simplicité, la franchise. Son discours ne fut pas long mais combien de fois il fut arrêté par les applaudissements. J’ai vécu là des moments les plus impressionnants de ma vie. Après la famille royale est montée dans la cour devant la Chambre, à cheval et toutes les armées ont défilé. Nous, nous étions sur les côtés en fer à cheval.

Alors ce fut vraiment la victoire, le défilé de la victoire. Notre Roi était là avec nous, avec tous ses braves et héroïques soldats, accompagnés des chers alliés. On ne faisait qu’un. Ce n’est pas comme en cette guerre 1940-1945. On a la victoire mais elle n’est pas complète car notre Roi n’est pas encore revenu, il reste en exil, il souffre et son peuple si héroïque, si travailleur ne fait pas un.

Notre grand Roi Albert a été très grand, très bon, il a beaucoup pardonné.

Moi-même j’avais énormément souffert. La Sainte Vierge m’avait exaucée, elle avait rendu la mère à ses enfants. Je me suis dit pourquoi toujours des querelles, continuer encore la guerre. Oublions le dénonciateur et ne le poursuivons pas. Je pensais que les traîtres, les mauvais belges avaient compris la bonté du Roi, la cruauté des allemands, leurs mauvaises doctrines et que d’eux mêmes ils reviendraient dans le bon chemin. Hélas, il n’en a été rien. Sournoisement ils se sont rassemblés et plus forts que jamais et plus nombreux, vous les avez vus réapparaître en 1940, aussi je comprends la sévérité actuelle de la justice, et comme par une coïncidence extraordinaire il se fait que mon fils, lui, a été désigné avec son poste élevé de Substitut de l’Auditeur Général pour donner son avis dans les hautes condamnations de la guerre 1940 à 1945.

J’ai repris ma place de Présidente de la Croix Rouge avec les excellentes assistantes que j’avais. Mlle Vogels (qui a été admirable de dévouement pour la population, l’envoi des colis aux prisonniers en Allemagne et les repas et paquets remis aux prisonniers à la prison de Turnhout. J’ai ici le détail de tout ce grand travail fait en mon absence). Mlle Goffin, Mlle E. Vueghs, Mme Van Dooren, Mme Haymans( ?), Mme de Ridder (Mlle van Bael nous a quitté pendant la guerre, elle s’est mariée).

Alors est née Delphine Diercxsens le 14 mai 1919. L’enfant de la victoire comme nous l’appelions. Elisabeth avait toujours prié pour que le bébé attendu soit une fille, elle m’a dit à 3h Vendredi Saint : j’ai demandé au bon Jésus d’avoir une sœur, donc elle était exaucée.

Le petit berceau qui avait servi pour Alex, pour Betsy, avait repris sa même place ; Tity a eu comme garde une fille d’Herentals, diplômée très corpulente.

Quelques semaines après la naissance nous allions habiter Herentals où les gens nous ont fort bien accueillis. La femme de l’ancien garde chasse de mon oncle Edmond avait été la grande organisatrice de la décoration de la porte d’entrée, formidable pancarte toute garnie de fleurs en papier, etc. etc. Un compliment dit par une petite fillette du quartier, enfin c’était très gentil.

Je vois encore la garde promenant dans ses bras Delphine dans le jardin à Herentals. Nous avons reçu maman qui a pu revenir de Paris. Quelle joie de se revoir à Herentals enfin. Heureusement qu’elle n’avait appris que tard ma captivité la pauvre maman, mais j’avais déjà vu maman à Paris car j’ai été à Paris très vite après mon retour à la maison, j’avais des communications à faire au gouvernement français et je voulais les faire. Je les ai faites et il m’en ont tenu gré. Pour les services rendus pendant la guerre à la France et cette démarche faite avec les communications données, j’ai eu la croix de guerre avec citation une étoile sur le ruban. C’est une belle distinction pour une femme, les enfants peuvent en être fiers.

Ma maman devenait vieille et je ne voulais plus qu’elle travaille, d’une part, et d’autre part j’entendais après la guerre la meilleure façon de servir son pays C’EST DE TRAVAILLER. Allons tout le monde au travail.

Alors je me suis dit que comme je connaissais bien la dentelle (car j’étais depuis 1911 déléguée du gouvernement pour les écoles dentellières, que j’avais été secrétaire de l’école rue de la Clinche( ?) longtemps et fait marcher cette école avec l’Abbé Wauters de 1914 à 1916 avec 500 élèves, dirigé les dentellières à domicile pour le Comité National et les écoles de Ruevels-Oosthoven vieux Turnhout pendant la même période) que je pouvais commencer un commerce de dentelles. Le Comité National et les Amies de la Dentelle continueraient toujours avec Mlle van der Heyden et Mme de Raedt à faire travailler les ouvrières et là je vais relater une petite histoire, mais elle est pour mes petits enfants:

Je faisais partie du Comité des Amies de la Dentelle : Comtesse de Hurtremont, Baronne Ruffin, le Secrétaire du Roi, Mme Allard etc. réunion de personnes des grandes familles. La réunion était chez la Comtesse d’Oultremont, quartier du Luxembourg. J’arrivais un peu en retard et je me présente à tous : Je suis Madame Diercxsens ancienne prisonnière politique et la Comtesse, la Baronne Ruffin de dire : mais nous vous connaissons fort bien, vous avez été merveilleuse et les éloges, et moi de dire : Je pensais Mesdames que vous m’aviez oubliée car je n’ai vu personne de vous depuis la guerre qui m’a prié de reprendre ma place à Turnhout. Alors le Secrétaire du Roi Inglebeck( ?) s’est dérangé et m’a dit : venez avec moi Madame. Il avait avant parlé à la Comtesse d’Oultremont, nous avons été parler ensemble dans un petit salon. Madame, nous regrettons, la place est à vous tout de suite - Non, Monsieur, c’est trop tard et je saurai me débrouiller, si dur que ce sera. Que les autres gardent la place que je leur avait cédée mais pas donnée.

Et bonne maman a tenu parole. J’ai beaucoup travaillé, il n’y a pas de sot métier, il n’y a que de sottes gens dit-on en France et j’ai eu la grande satisfaction de tenir la promesse que j’avais faite à mon père qui m’avait dit la dernière fois qu’il avait été à Turnhout : Tu t’occuperas toujours de ta mère, Fanny. Je te le promets, Papa. Jamais ma maman n’a manqué de rien et c’est par mon travail que j’en suis arrivée là. J’ai pu lui fermer les yeux, la soigner deux ans ½ impotente, aidée de ma bonne Tity chérie, et je suis récompensée largement.

La dentelle a connu des temps très bons en 1929, surtout cela fut toujours une industrie spéciale à Turnhout, occupation artistique vraiment. Je crois avoir servi mon pays d’adoption la Belgique en tâchant de supprimer les intermédiaires, en allant de la source au lieu de vente – Turnhout New York – Turnhout Paris, en créant énormément de dessins. J’ai voyagé et étudié partout où j’allais les dessins, les travaux féminins – Espagne – Russie – France – Paris – Toulouse, etc. Je crois avoir donné les meilleurs salaires qu’on pouvait donner et je dois dire que de la part les employés, les ouvrières, les clients, j’ai du beaucoup plus de satisfactions que de déboires.

Nous jouissions de la paix, nous pensions l’avoir bien gagnée par nos années de guerre et de notre vie ne plus en être témoins. La vie redevenait normale avec ses occupations laborieuses, ses distractions. Les enfants grandissaient, Alex avait choisi de suivre la carrière de son grand-père (et de bon nombre de Diercxsens). Ce fut pour cet homme si respectable, si calme( ?), une grande satisfaction de le voir étudier le droit, de constater qu’il passait régulièrement et brillamment ses examens. Il avait déjà prévu qu’il resterait au barreau, qu’il était d’une perspicacité rapide, ayant la réplique facile car dans son bureau il le questionnait déjà sur divers cas. Ce gaillard, m’avait-t-il dit un jour, voit en quelques instants ce que j’ai mis des heures à trouver. Bon papa prévoyait un brillant avenir à celui qui portait son nom, cela me réjouissait mais je souriais un peu, me disant les grands parents sont vite en extase.

L’avenir a démontré que l’aïeul disait vrai. Il avait le bon exemple de son grand-père, des dispositions, de l’atavisme. Il était bien doué mais c’était surtout un grand et sérieux travailleur. Que notre reconnaissance aille à ceux qui l’ont dirigé et aidé dès sa jeunesse. Ecole moyenne puis les jésuites de Turnhout, les jésuites de Namur – ses professeurs de l’Université de Louvain – ceux chez qui Alex a fait son stage, M. Scheller van Haders( ?).

Jules et moi nous avons discuté lorsque Alex devait quitter Turnhout. Jules voulait le mettre à St. Louis et moi je ne voulais pas, alors bon papa m’a dit : tu n’as qu’à en prendre la responsabilité et je l’ai prise. J’aimais qu’Alex continue chez les jésuites le plus longtemps possible et qu’il ne soit pas tout d’un coup trop libre. A Namur il continuait à apprendre la langue française et seulement pas la langue mais à être avec des personnes plus de nature de goûts français. Il élargissait son horizon et ce n’était pas d’amblée un saut trop grand dans la grande ville. A Louvain il a rencontré d’excellents amis, ce qui est un point IMPORTANT pour la jeunesse ; les amis, je l’avais confié à Mlle Docquier, femme intelligente, très musicienne et comme la musique était une des grandes distractions d’Alex, il pouvait se récréer à loisir chez Alice qui habitait avec son neveu Carlos à côté d’Alex. J’avais cherché pour mon grand fils un très beau quartier fort bien situé sur la place chez un homme fort rangé, tailleur Rochon. Quartier cher, 2 grandes pièces et une petite chambre, il pouvait aller au meilleur restaurant, tout cela était cher. Bon papa et son papa n’y regardaient pas mais comme argent de poche il a reçu un peu.

Nous l’avons laissé, lorsqu’il a été avocat, choisir la localité où il voulait faire son stage et plus tard exercer. Il est toujours mieux de ne pas entraver les enfants dans leurs inclinations pour le travail qui si vraiment il y a de grands obstacles. Les parents ne peuvent être égoïstes, il faut voir l’avenir des enfants, qu’ils puissent étendre leur champ d’action le plus grandement possible.

C’était une journée émotionnante le jour où Alex a prêté serment au Palais de Justice à Bruxelles. Ce fut aussi une visite inoubliable celle rendue à M. et Mme Cruysmans pour leur demander la main de la chère Edith. J’avais fait sa connaissance chez Marguerite Dujardin et de suite elle m’avait conquise par sa distinction, sa simplicité. J’en avais parlé au R. Père Verswing( ?) et il me disait : j’avais dit à Alex qu’il devait être difficile, bien choisir et maintenant je le félicite, il a parfaitement choisi car je connais la famille Cruysmans. Je les ai particulièrement connus en Angleterre et j’ai même un groupe où nous sommes avec eux car les fils étaient à notre collège et un jour on a photographié parents, professeurs et élèves.

Alex avant de s’engager vraiment m’avait parlé en amie, voulant que je donne mon impression, que je réfléchisse et comme c’est CONFIANT, PRUDENT d’agir de cette façon. Si les enfants agissaient toujours ainsi ils éviteraient de grands ennuis car nous savons bien des choses que nous ne pouvons leur dire et nous voyons plus loin – un bonheur durable – Il est toujours souhaitable de les voir entrer dans une famille des mêmes principes de religion, d’amour de la patrie, d’amour de la droiture du travail et saine.

Avec la famille Cruysmans bien entendu il était nécessaire de savoir les ressources pour la vie du jeune ménage. Jules et moi nous avons promis de faire tout ce que nous pourrions pour que le jeune ménage ne manque de rien tant qu’ils ne pourraient voler de leurs propres ailes, et d’abord de les installer convenablement, mais ce que nous avons certifié à M. et Mme Cruysmans, c’est qu’Alex avait dans son amour du travail sa plus grande fortune et que nous l’avions élevé de telle façon qu’il ne compte pas sur la fortune qu’on pourrait lui laisser, mais que nos principes étaient de ne point toucher aux avoirs laissés par nos parents et d’entretenir bien ce que nous avions.

Dieu a béni cette union. 6 enfants sont nés, 4 garçons 2 filles – qui suivront les exemples des parents qui sont tous les deux très méritants.

Voici quelques souvenirs de mon cher fils pendant le laps de paix d’une guerre à l’autre – souvenirs heureux.

Pour Elisabeth, plus jeune de 18 mois que son frère, caractère impressionnable, ma captivité avait fort agi sur elle. Elle n’avait pas l’entrain, la gaieté de fillettes de son âge. Vu la guerre, elle avait dû changer souvent d’institutions. Quelque temps au St. Sépulcre, puis des leçons particulières, puis le Sacré Cœur de Lindthout( ?) où elle a eu comme maitresse notre cousine Diercxsens. Elle a été élevée en même temps que la Princesse Marie-Josée qui était fort espiègle et sportive. Elle demandait toujours d’aller sur la motocyclette du Roi lorsqu’il venait la voir et elle avait des réflexions… ? Mlle du Four était aussi à Lindthout et un jour la Princesse dit : Mlle j’ai mangé des carottes et… j’ai pensé à vous, car Mlle du Four est d’un ardent roux !

Après mon retour de captivité, vu qu’elle avait besoin d’apprendre bien le français, ma sœur Louise qui habitait Paris a donné le conseil de la mettre à Paris à l’institut de demoiselles nobles, Mlles Morel et Defos au Parc des Princes, magnifique institut où vraiment il y avait de la tenue et une bonne instruction. Hélas Betsy était à cette pension depuis peu lorsque ma sœur mourait tragiquement brûlée, nouvelle émotion violente pour ma chère grande fille mais comme ma pauvre mère habitait Paris et qu’elle s’y sentait si seule, elle m’a demandé de laisser Betsy près d’elle et souvent elle la faisait sortir, et moi j’allais de temps en temps la voir ; du reste Betsy pouvait sortir sans être accompagnée et c’était la seule du pensionnat. La directrice m’a dit : nous n’autorisons jamais nos jeunes filles de quitter le pensionnat sans notre accompagnatrice car elle est dans notre siècle une exception. C’est une jeune fille très sérieuse et timide.

Là Elisabeth a fait la connaissance d’amies sincères et fidèles avec qui elle a correspondu longtemps.

Elisabeth pendant ses vacances et lorsqu’elle est rentrée à la maison s’est fort occupée de sa petite sœur, son plaisir était grand lorsqu’elle pouvait lui faire une belle petite robe comme celle avec laquelle on l’a photographiée, robe de velours avec marabon( ?). Tity petite était la poupée vraiment de sa sœur, 16 ans de différence.

Betsy a toujours eu des aptitudes pour le ménage, la couture, la campagne. Que de mal elle se donnait pour nous préparer Herentals avant que nous n’arrivions. Elle partait 8 jours avant avec une servante et mettait tout en ordre. Les affaires ne l’intéressaient pas énormément mais comme elle a toujours été très bonne et très obéissante, elle m’aidait tant qu’elle le pouvait. Son dévouement pour les pauvres a toujours été très grand et elle était fort pieuse.

Nous avons eu le grand bonheur de l’avoir avec nous jusqu’à ce que Dieu ait mis sur son chemin le tout bon Freddy son cousin, que ces deux âmes d’élite se soient comprises. Leur mariage à Herentals fut une cérémonie touchante de souvenirs car cette localité avait été le berceau aussi de la famille Le Paige, le lieu où est né son père et dans la même salle où nous avons dîné a eu lieu le repas de noce de son grand-père. Le soir, le feu d’artifice avait été une réjouissance inaccoutumée pour la population, et surtout pour les orphelines, les chères petites voisines du château qui regardaient aux fenêtres des dortoirs.

Le Révérend Père Quevit( ?) qui avait été avec moi en collaboration pour le travail du passage des jeunes gens en 1915, et ex-prisonnier politique, avait béni leur union. Il a fait un sermon vraiment merveilleux que j’ai encore où il fait allusion à ce souvenir de guerre.

Ils ont eu une petite fille Françoise qui a déjà des aptitudes de ménagère comme sa maman et qui semble avoir la mémoire prodigieuse de son père. Tout fait espérer qu’elle continuera à suivre les bons principes de ses chers parents.

Nous voici à la petite benjamine Delphine – l’enfant de la victoire. Je l’ai nourrie longtemps, elle était sage sauf pour s’endormir le soir, c’était une enfant forte, grosse même, jusqu’à sa cinquième année ; alors elle a eu une coqueluche très forte qui lui a occasionné des crises d’asthme, crises qui n’ont cessé qu’à dix ans. Mais elle était déjà courageuse, ne voulant pas qu’on l’aide et souffrant en patience, car vraiment ces crises sont dures, fort pénibles. Delphine étudiait très facilement. Elle a reçu des leçons d’institutrices, je n’ai pas voulu qu’elle aille au St. Sépulcre, on n’apprenait pas assez le français et surtout le patriotisme n’était pas sûr. Comme je pensais cette enfant est venue bien tard, Dieu sait si nous serons là encore longtemps, instruisons Tity de façon à pouvoir se suffire à elle-même ; vu notre rang toutes les places ne peuvent lui convenir mais en apprenant les langues elle pourra mieux continuer le commerce de dentelles ou être secrétaire d’un avocat ou ailleurs. Ainsi Tity est partie jeune en pension à Sion, le pensionnat du même ordre que celui où j’avais été élevée, d’abord à Anvers et d’Anvers elle est allée à Londres pendant une année à la même institution. Nous l’avons conduite et nous sommes restés 8 jours dans cette ville si intéressante. Je sentais bien que c’était dur pour Delphine mais elle ne disait rien. Elle est endurante, courageuse. Ce fut très dur en effet. Savoir très peu de mots et ne pouvoir entendre le français, elle revenait et repartait seule d’Ostende à Londres. Je la conduisais à Ostende, ses progrès étaient rapides et elle montait vite de classe. Tant qu’elle était bien portante nous supportions aussi courageusement la séparation mais lorsque nous avons appris qu’elle avait une otite, nous étions nerveux. Heureusement que Marguerite Dujardin fut encore l’ange gardien aimable et affectueux et qu’elle alla soigner Tity et me donner de ses nouvelles.

Tity est encore allée après son année en Angleterre pendant des vacances et une amie qu’elle avait connue à Londres est venue à Herentals.

C’est cette éducation à l’étranger qui a fait que Tity est différente de ses grands frère et sœur. Elle est sportive, n’aime pas le sentiment, avait plus de goût pour la lecture, l’étude que pour les choses du ménage. Très dure à la fatigue, se plaignant difficilement lorsqu’elle souffre, ne sachant pas se limiter lorsqu’on lui demande de rendre service, d’aider les malheureux.

Elle a refusé un parti très bon, très sérieux car elle était fort jeune de caractère et aimant une vie moins sédentaire que celle qu’on lui proposait.

*Note en marge : J’espère toujours que ma Tity sera reconnaissante à sa sœur qui a été une seconde mère et se laissera guider par son frère au cas où ses parents viendraient à mourir avant qu’elle soit établie.*

Ses connaissances d’anglais devaient lui venir à point déjà avant qu’elle ait à se suffire à elle-même, après la libération.

Les enfants qui grandissent, les œuvres qui prospèrent, les affaires qui marchent, tout cela ce sont les évènements heureux du temps de paix entre les deux guerress, mais il y a eu aussi les grandes peines, les vides, les séparations.

Ma sœur chérie Louise qui avait épousé M. Grognet et qui habitait Paris est décédée le [*24 novembre*] 1920. J’avais été la voir huit jours avant sa mort, elle était si bien portante, grâce disait-elle aux exercices physiques qu’elle faisait matin et soir. C’était une beauté que Louise, comme j’en étais fière à Paris même on se retournait pour la voir, ses cheveux ondulaient naturellement, sa démarche souple, son élégance, sa simplicité, sa gentillesse pour tous et son goût exquis, douée admirablement pour la musique, elle avait suivi les cours Parent, étudiait 3 à 4 heures par jour. Elle tenait ce don de mon père qui, lui, était envoyé par le collège de Melun à tous les concours. Il avait, entendait d’une façon telle la musique que rentré chez lui après une audition, il chantait, fredonnait les airs entendus et les écrivait.

Je reviens à ma sœur chérie, à sa mort. Elle est morte brûlée, elle se lavait les cheveux avec un pétrole Hahn pour conserver les cheveux, empêcher leur chute. C’est le matin vers 9h1/2 que sa bonne lui lavait les cheveux et soudain une explosion se fait. Louise en un instant est environnée de flammes, de la tête aux pieds elle flambe. La bonne au lieu d’étouffer ces flammes part chercher les pompiers. Mon pauvre beau-frère qui était à l’étage inférieur n’est pas prévenu et Louise doit aller en flamme sur le palier et frapper à la porte de voisins du Lycée Hoche – trop tard hélas. On appelle le docteur, un ami qui avait été avec sa dame et mon beau-frère et Louise au théâtre. Lorsqu’il la voit dans un tel état il ne peut s’empêcher de pleurer. On l’enduit entièrement de paraffine et ma pauvre sœur a vécu encore 24 heures. Maman qui habitait rue Turgot vient la voir et Louise de dire : ne regarde pas ta pauvre fille. Elle ne disait tout le temps que ceci : Mon Dieu aidez-moi. Louise chaque jour disait son chapelet et j’espère de tout mon cœur que notre bonne mère du ciel aura plaidé pour son entrée au paradis.

C’est en revenant d’une journée fatigante à Bruxelles pour les affaires qu’à la gare Clara Goffin est venue m’annoncer la terrible nouvelle. Clara me dit : Fanny tu dois retourner - Moi, dis-je, oh non, je n’irai pas, j’en sors - Mais ce n’est pas pour les affaires « c’est pour ta sœur qui est malade, accidentée »… - accidentée Louise, qu’a-t-elle ? et elle me dit : je ne connais pas de détails mais nous pensons qu’elle est déjà morte.

Alors j’oublie toutes les fatigues, je dépose ma valise, en reprends une autre que je remplis… d’habits de deuil et sans manger, prenant quelques provisions, je repars vers Paris au train de 8h1/2, moi qui suis arrivée à 7h1/4. Quelle nuit longue, pénible. Je n’en ai eu que plusieurs dans ma vie qui m’on paru si lourdes.

Je suis arrivée avant qu’on la mette dans son cercueil. Elle était entièrement bandée. Comme elle a dû souffrir !

Les obsèques ont été très émouvantes. On sentait qu’elle était aimée, vraiment, de ses enfants, de sa famille, de ses amis. Le char qui la transportait était couvert de fleurs. Dans sa .. ?.. où elle était exposée dans le salon on ne pouvait y mettre toutes les gerbes et couronnes.

Il est profane dit-on de donner des fleurs. Mais non, Louise comme moi nous ne pensions pas cela, cette odeur, cette splendeur qu’est chaque merveille qu’est une fleur, n’est-ce pas un témoignage de l’amitié tellement et si joliment expressif. Edmée était récemment mariée, comme elle a souffert de la mort de sa mère, elle si sensible, et Jean aimait tellement sa maman !

Je suis vite revenue de Paris et depuis ce jour je n’ai pu passer sans une grande émotion avenue Trudaine devant le collège Rollin. J’ai senti après la mort de ma sœur combien je devais m’attacher encore plus si possible à Edmée et Jean, mais vraiment je les aime tellement. Je les ai vus naître, si souvent j’ai été à Versailles, je les ai endormis, promenés, j’ai joué avec eux.

Grâce à Dieu Jean a fait son chemin, aidé par une épouse modèle. Edmée hélas si gentille, si élégante, qui avait le goût exquis de sa mère, a eu un immense tourment mais a eu deux splendides et forts garçons. Que Dieu l’aide et que mes enfants fassent tout ce qu’ils peuvent pour elle, qu’ils l’entourent d’affection comme une sœur et la conseillent et l’assistent si possible dans la mesure de leurs moyens.

*Fin du Cahier n° 2*

SOUVENIRS DE FANNY DIERCXSENS AUBERGE

CAHIER N° 3

Nous continuons dans ce livre les évènements tristes, pénibles. Bon papa Diercxsens, comme je l’ai si souvent et tendrement entendu appelé, donc mon beau-père est mort le 19 novembre 1931, jour de la fête de sa femme, notre chère bonne maman. Quelle mort douce, calme, c’est vraiment d’usure qu’il est décédé, usure de la poitrine, du cœur, mais le cerveau est resté merveilleux jusqu’à la dernière seconde. A 2h1/2 le jour de sa mort M. Diercxsens Alexandre parlait encore des progrès faits dans notre colonie, ce qu’on y cultivait, etc. Il a pris son repas normalement ce jour là et à 5 heures il s’éteignait, les enfants autour de lui un R. Père jésuite M. J Miserne( ?).

Je dois une très grande reconnaissance à mon beau-père qui a toujours été très intentionné, très bon pour moi. Dans son testament les quelques lignes qu’il m’a adressées ont montré comme il avait compris le sacrifice que j’avais fait en venant habiter Turnhout et que j’avais une grande ambition, celle de bien élever mes enfants, ses chers petits enfants qu’il aimait, particulièrement Alexandre qui portait son nom qui lui faisait déjà honneur. Père était d’une éducation soignée, toujours calme, jamais je ne l’ai vu se mettre en colère ; il affectionnait les oiseaux, les chiens et vraiment il avait de l’agrément jusqu’aux dernières années de sa vie avec un petit oiseau mis dans une cage dans son bureau. Il lui donnait à manger graine par graine avec une petite pince, et son petit chien noir avant d’aller dormir, il humectait les lèvres du chien avec un peu d’eau fraîche.

Père était très considéré à Turnhout et partout où il était comme .. ?.. travailleur. D’un jugement sûr, il était fort consulté par les juges, les avocats. Très impartial, aux idées larges, fort instruit même des choses scientifiques et littéraires. Mécanicien minutieux horloger (il raccommodait les horloges américaines que les horlogers de métier ne parvenaient pas à réparer). Sa grande distraction était la chasse. Je me souviens de sa joie lorsque l’on faisait les préparatifs du départ traditionnel à la ( ?) à Zoersel, il était excellent tireur – et ce qui lui plaisait aussi c’était les dîners de chasse. Père appréciait la bonne cuisine. Il parlait volontiers avec ses collègues amateurs aussi de bonne chair de ce qu’il comptait manger, comme s’il en avait déjà à l’avance une réelle satisfaction. C’était aussi lorsqu’on allait à Bruxelles une des grandes questions : Elise, où irons-nous dîner, où irons nous souper après le théâtre ?

Nous étions souvent invités, Jules et moi, à accompagner père et mère lors des réunions des Charbonnages et je garde une excellent souvenir de ces journées à Bruxelles, et surtout des soirées à la Monnaie avaient la préférence de père et surtout les pièces où il y avait de beaux ballets.

Père chaque jour faisait en ville une promenade l’après-midi, accompagné de son petit chien ; il se rendait à sa campagne de préférence et bien souvent je l’accompagnais et les conversations qu’il avait étaient très intéressantes. Souvent il me parlait de la France intentionnellement et cela me faisait tant plaisir.

Presque chaque jour Jules et moi nous allions tout de suite après notre dîner chez père et mère qui, eux, dînaient encore et là on nous servait une tasse ce café ou une liqueur et après Jules allait à l’atelier de Janssens van Hoydonck( ?) où j’allais le rejoindre vers 5 heures très souvent.

Père a eu une longue carrière comme Président du Tribunal. Il a laissé un excellent souvenir à tous ses collègues, avait de nombreux amis, les famille xxxxxxxxxxxxxxxxx, très estimé aux Charbonnages ou il était intéressé à l’Echo de la Campine dont il était Président (société d’agrément à Turnhout).

Il a eu la chance d’avoir ses enfants Jules et Delphine (qui habitaient dans la même ville) lui donner satisfaction et il a joui aussi de ses petits enfants – Delphine 4 enfants, Jules 3 enfants.

Notre chère bonne maman est décédée en 1933 le 15 avril, jour de Pâques, dix années après père. J’ai été beaucoup avec bonne maman. J’ai eu la consolation de la soigner pendant 6 semaines. J’ai habité la maison rue du Parc. Ainsi j’aidais les dévouées sœurs franciscaines et je restais près de mère lorsqu’elles allaient à la messe le matin de bonne heure ou pendant leur repas, mère n’étant pas bien servie, c’était nécessaire que je reste près d’elle. Comme elle m’a fait des recommandations, cette chère bonne maman, pendant ces six semaines ! Elle était préoccupée de tout le monde, voulait que chaque enfant, chaque amie, chaque serviteur puisse avoir un souvenir d’elle car elle avait très bon cœur, elle était fort charitable. Quelques jours avant sa mort elle me demandait d’aller encore acheter quelques casseroles pour une pauvre femme qui en avait tant besoin et qui lui avait si souvent demandé.

Mère disait au docteur Proost( ?) : mais docteur vous vous étonnez que je vive encore n’est-ce pas vraiment je ne sais pas mourir !… et le docteur me disait en souriant : comme elle comprend son état.

Mère avait une grande dévotion pour la Sainte Vierge. Elle avait une grande statue dans sa chambre, la priait souvent à haute voix. Elle m’a demandé que cette Vierge reste dans la maison rue du Par et soit pour ceux qui l’habiteraient. Elle souhaitait que ce soit pour un de ses petits enfants et disait : c’est une grande maison, ils pourront y mettre beaucoup de petits enfants… la chère bonne aman du haut du ciel a dû voir son souhait réalisé avec bonheur car Edmond et Nelly ont eu 6 enfants rapidement dans la grande maison qui a demandé tant de travail à mère.

Mère était une ménagère accomplie, préoccupée avant tout de son intérieur, de son ménage. Elle aimait que du haut en bas tout soit en ordre propre au possible. Je l’entends encore me dire : tu vois le dimanche lorsque je me promène dans ma maison et que je vois tout en règle, j’ai une grande satisfaction, un grand bonheur vraiment. Elle aimait de recevoir et lorsqu’on la félicitait sur la façon dont on avait été reçu, quand on lui disait que les dîners chez elle surpassaient tous les autres, elle était vraiment fière.

Elle ne partageait pas les goûts de père sous le rapport des animaux car cela dérange toujours la maison plus ou moins et c’était très amusant d’entendre leurs discussions sur ce grave sujet. Mère était très soignée, même coquette dans son genre de dame âgée car je ne l’ai connue qu’ainsi, dois-je dire. Elle aimait énormément les voyages et en faisait certains régulièrement ainsi se rendre à Tougnes(?) Liège tous les ans en septembre lors de la kermesse. Mère était née à Tougnes(?) et sa maman Mme Sch… ? y était enterrée. Elle faisait dire une messe, s’inquiétant du cimetière, et allai porter une aumône aux R. .. ?… C’est Alexandre, mon fils, qui après sa mort a été chargé d’aller aussi à Tougnes( ?) faire ces divers pèlerinages.

Je me souviens lors d’un passage à Liège d’avoir été avec mère au théâtre, au pavillon de Flore( ?). Nous y sommes entrées à 6 heures et sorties… à 1 heure à notre grand étonnement, et alors plus de voiture, de train, nous étions vraiment perdues… mais mère était infatigable et ne s’effrayait de rien. Elle avait vite pris son parti et nous sommes après quelques explications prises chez un agent de police, rentrées vaillamment à pied.

Ah les voyages de mère à Paris chez Juliette ! Tous les ans elle allait à Paris et même seule à 82 ANS (à la douane one ne voulait pas croire qu’elle avait cet âge !). Mère a été aussi plusieurs fois à Lourdes. Une fois avec Thérèse van Ostade, une femme de confiance couturière qui venait chez elle en journée .. ?.. personne très simple et habillée fort simplement. Elle avait des cheveux roux fort plaqués, vraiment un spécimen. En revenant de Lourdes mère et Thérèse vont chez Adolphe et Juliette, et Adolphe qui était assez blagueur a emmené mère et Thérèse en balade aux… Folies Bergères. De là réflexions inoubliables de la brave Thérèse… Jamais je n’ai vu de si jolies jambes (les danseuses) et tant de jolies jambes – et alors mais comme c’est drôle tous les consommateurs qui sucent avec un macaroni dans leur verre…

Mais revenons à notre chère bonne maman, à son grand amour de ses enfants, petits enfants. Je crois que Jules a été l’enfant gâté car il était délicat jeune et vu qu’il avait de fortes croissances elle l’entourait de soins, je crois excessifs. Elle a cédé aussi (et cela elle l’a regretté longtemps et souvent) au désir qu’il avait exprimé de ne pas passer son dernier examen d’avocat et d’aller à l’atelier de Janssens van Hoydouch( ?). Cela a été une grande erreur car Jules n’avait pas fait assez d’études dans la mécanique. Il avait des aptitudes, était adroit mais il faut des diplômes. Avec le jugement qu’il avait, les recommandations de père, il aurait pu entrer dans la magistrature et y aurait fait son chemin s’il avait continué son droit.

Jules a vu plus tard son erreur et pour son fils Alex il a tenu à ce qu’il fasse bien ses études. Du reste je le répète, là encore jamais Alex ne nous a donné de difficultés, il a toujours régulièrement et très bien travaillé.

Mère aimait beaucoup Alex et elle appréciait particulièrement tout ce qu’il faisait.

Mère était très généreuse pour ses enfants et petits enfants, a été fort bonne pour ma mère, aussi ce fut un grand vide lorsqu’elle a quitté cette terre, pour moi particulièrement qui allait quotidiennement dans cette maison rue du Parc.

La petite fille qui lui ressemble le plus est Elisabeth qui a les qualités ménagères de sa grand-mère.

Signalons aussi comme grande douleur pour des patriotes, des belges comme nous le sommes :

I – La mort tragique de notre grand Roi Albert, celui pour qui, nous les prisonniers politiques, nous avons tant souffert et que nous aimions tant.

Malheur immense, douleur profonde et vraie. Que l’affection que nous lui avons marquée retombe sur son fils, sur la dynastie belge. A jamais notre dévouement, notre profonde reconnaissance, ce fut un grand Roi, un Roi exemplaire.

II – La mort de la Reine Astrid. J’étais à Herentals, donc en été, je sortais dans la petite rue du Moulin et j’entends Clémentine, une voisine très simple même ordinaire, dire : la Reine Astrid a eu un accident d’auto, elle est morte. J’ai du d’abord un mouvement d’incrédulité croyant que cette femme mentait et alors je rentre vivement, je prends la T.S.F. et j’entends la terrible nouvelle ainsi qu’Edith et les enfants qui étaient ici. Alors nous nous agenouillons tous autour de la table et nous nous mettons à prier pour notre chère et bien aimée Reine, et nous pleurons, larmes d’affection, larmes de reconnaissance.

Nous avons été la voir sur son lit de mort au Palais de Bruxelles et là aussi je n’ai pu me retenir. J’ai donné libre cours à mes larmes. Je connaissais sa bonté car j’avais été à Turnhout une de celles qui distribuaient ses largesses pour les pauvres. J’avais eu l’honneur de la voir plusieurs fois, de lui parler et mon attachement était grand pour elle comme mon admiration. Elle était [*illisible]*, belle. Elle rendait notre Roi heureux et tout son peuple l’aimait.

Les coups sont durs lorsqu’ils sont ainsi rapprochés. Le Roi Albert, la Reine Astrid. La Belgique a perdu beaucoup par leur mort.

Qu’il me soit permis de le répéter, lorsque j’étais dans une cellule en 1916 à Siegburg, je pensais que nos souffrances auraient suffi pour nous assurer pour toute notre vie de ne plus avoir une guerre et entre 1918 et 1940, on avait déjà pressenti une nouvelle guerre, une guerre éclair. L’alarme plusieurs fois avait déjà [été] donnée quasi – en 1938 à la C.R. nous recevions des papiers pour organiser la mobilisation etc. – en 1939 c’était la mobilisation de notre armée. Un certain dimanche d’août lorsque nous étions à Herentals alors l’orage a commencé à gronder fort. Des puissances alliées avaient déjà commencé le feu et il était juste que nous [nous] préparions. Tout faisait penser que nous aussi sous peu nous serions de la partie. En juillet, j’avais renoncé à l’appartement de maman à Anvers heureusement, et j’avais mis une partie de son mobilier à Turnhout, sa chambre à coucher à laquelle elle tenait principalement et le reste à Herentals.

A Herentals nous sommes restés jusqu’en novembre, nous ne pouvions nous décider à partir malgré que souvent nous étions fort inondés, car on faisait des expériences pour que l’eau soit une des entraves au passage de l’ennemi… Nous recevions souvent les officiers du génie, Major Landrieux et sa dame, le commandant Godefroy, le lieutenant Raoul Lievens( ?), ingénieur. A Herentals nous avons assisté à un concert un soir, donné pour les militaires, et en revenant nous avons trouvé l’eau dans nos caves, dans la cuisine, alors à minuit Tity et moi avons encore déménagé ce que nous pouvions. Et tout cela nous le faisions avec courage, pensant, et c’était ainsi, ce sont de bien petits choses mais… qu’allons nous encore avoir.

De temps en temps j’étais un objet rare. Je ramenais à Turnhout quelques bonnes bouteilles de vin, mais que n’ai je suivi le conseil de Mme Landrieux : mettez tout votre vin, vos 900 bouteilles, dans la terre, dans le jardin ou dans le champ.

De novembre 1939 en mai 1940 la Croix Rouge a été régulièrement en contact avec les militaires pour leur procurer des distractions, pour les aider lorsqu’ils avaient besoin de différentes choses. A Herentals le commandant Godefroy habitait notre maison, ayant dans la maison notre jardinier Eugène et sa femme qui lui préparaient ce qu’il désirait. Nous avons eu aussi deux jeunes militaires fils Thibaut et fils Diels( ?) fils de l’assureur d’Anvers né à Vieux Turnhout.

M. le commandant Godefroy était un homme fort jovial, appréciant la bonne chair et surtout les fines liqueurs qui étaient vite à l’état de cadavres, disait-il. Lorsqu’il ouvrait notre armoire dans la salle à manger il disait : Voyez cette rangée de cadavres !.

Ce cher commandant est mort en Allemagne. Il m’avait fait envoyer par un ami (qui, lui, était revenu avant la fin des hostilités) la clé du coffre-fort dont il m’avait donné (demandé ?) la permission d’user. S’il attachait tant d’importance à cette clé, est-ce qu’il y avait mis des choses importantes ? En tout cas cette clé n’a servi à rien car le pauvre coffre-fort de maman, je l’ai trouvé lors de ma visite à Herentals le jeudi 16 mai 1940, COMPLETEMENT défoncé et dans la pelouse et c’était un coffre-fort SI LOURD, quoique petit, il mesurait 0,60 cent environ sur 0,40 de haut.

La Croix Rouge a aussi été souvent à Casterlé. Dans les bois il y avait, dans un ancien établissement pour enfants malades, une infirmerie pour les militaires et nous leur portions des douceurs, des jeux, des objets chauds : écharpes, chaussettes, etc. que nous faisions. A la Noël nous avons fait des centaines de gaufres et fait faire des centaines de pistolets que nous avons beurré et fourré de pâté de gibier et nous avons eu du café des R. frères des écoles chrétiennes et tout cela a été porté dans la nuit aux différents postes de militaires au bord du canal et ailleurs. Ils ont été enchantés de cette intention. A Pâques nous avions fait cuire des œufs, les avions colorés et avions garni les paniers remplis de ces œufs de fleurs en papier jonquilles et mes des cloches en papier.

Les concerts étaient très réussis au City principalement ; la salle là était vraiment ce qu’il fallait pour les militaires, pas trop grande, pas trop cérémonieuse. Quel entrain, quelle jeunesse lorsque toute l’assistance devait répéter ce que la chanteuse disait de faire ou chanter les refrains de ses chansons.

Nous avons eu aussi à la C.R. des leçons données par des docteurs militaires, leçons très intéressantes et pratiques. Les cours d’ambulanciers et d’ambulancières étaient bien suivis. La C.R. était installée rue d’Herentals dans une maison de Mme Verwaest( ?) Gervais. Une année nous avons eu cette maison gratuitement.

Note en marge : Marie Troyens était la nièce de Lisa Diercks 64 Beutelstraat( ?), qui pendant la guerre 1914-1918 a tenu le refuge qui est devenu local pour les renseignements et envois de paquets de la Croix Rouge. Maison du pâtissier Bogaerts actuellement donc rue de l’Hôpital en face le notaire Dierckx.

M. et Mme Troyens ont été les TOUT DEVOUES concierges de cette maison et n’on jamais manqué de rendre service lorsqu’ils en avaient l’occasion… et très souvent ils en avaient l’occasion.

Nous avons réuni là tout ce que nous pensions être nécessaire. Certains de nous avaient déjà l’expérience de 1914-1918. Provisions d’eau, de lampes pour éclairages, de lait, de vivres, de bandages, médicaments, moyens de transport, masques à gaz, listes avec le personnel, les renseignements bien en règle. Tout était bien prêt.Les cours se donnaient dans la grande chambre du 1er rue d’Herentals, le matériel était aussi là et les papiers étaient là ou chez moi.

Nous avons eu à la maison presque toujours pendant la mobilisation un officier à loger, d’abord un docteur, puis un officier.

C’est le 10 mai, le matin par la radio, que j’ai appris que les ennemis avaient pénétré en Belgique et que la guerre était déclarée. Dans la nuit, notre officier avait été appelé. Delphine s’était levée mais ne nous avait rien dit. Dont à 8 heures, j’apprends par la radio la terrible nouvelle. A 9 heures nous partons de chez nous munis de tous nos papiers pour Turnhout et les environs : brassards, feuilles d’engagements, argent, etc. .. et quelques affaires de toilette. Je laissais ma mère déjà souffrante, mon mari, aux bons soins de ma dévouée Tity qui était aidée d’une excellente et brave servante, Joséphine de Rouwel( ?). J’ai eu peu d’émotion, j’étais préparée.

J’avais décidé de rester à Turnhout (bien que beaucoup de personnes m’avaient dit de partir vu que j’étais une ancienne prisonnière politique. Pourquoi avoir peur ? Grâce à Dieu, des bombes je n’ai jamais eu peur de ma vie. Voici un moyen bien simple. C’est la guerre mais on fait le sacrifice de sa vie pour sa patrie. Trop heureuse de pouvoir faire ce sacrifice. N’est-ce pas la plus belle mort – et de sentir qu’on fait quelque chose de grand, qu’on rend service, est-ce que cela ne vous donne pas des ailes, on se sent tout autre. Même les besognes vulgaires ne semblent plus banales, elles ont un but grand : aider l’humanité pour sa patrie, et l’on met tout entre les mains de Dieu. Lui seul est le grand maître. Celui qui décidera du vainqueur. Pour lui plaire sacrifions nous, travaillons, soignons ceux qui souffrent !

Ma mère très âgée et malade d’une part, ma Delphine encore jeune, mon mari souffrant, je ne pouvais pas me lancer comme en 1914-1918 dans les choses dangereuses et d’une façon continue. Travailler corps et âme à la Croix Rouge, tâcher de réunir autour de nous le plus de jeunesse possible pour garder le bon esprit belge de patriotisme, aider la population, secourir les blessés même si c’était dangereux, telle a été ma conduite et je crois avoir fait TOUJOURS mon devoir.

La Croix Rouge de Turnhout a rendu de continus et d’immenses services pendant la guerre de 40 à 45.

Donc je reprends. Le vendredi 10 mai 1940, je parts à 8 heures le matin au local rue d’Herentals. De suite, par Alphonse Heyns( ?), par téléphone, je fais appeler le personnel et je leur distribue les brassards, leur donne les indications voulues.

Il y avait des plis à porter à des sections environnantes, Herentals, etc. Je dois aviser pour les faire porter.

Mlle Champy infirmière, Van Steinberg infirmière, Richard Geest, Mlles Hendrick, Mlle Daems, Mme Scuren et son mari, Alphonse Heyns, Lunsloots, Van de Putte, Peeters, Van den Berg, Claes, Van Dooren, Versteylen, Peeters, Vueghs ??? sont venus spontanément. D’autres ensuite ont dû s’excuser vu que leurs parents étaient malades ou ont eu divers sérieux empêchements : de Vicq, Conlermans ?? Unanimement, on peut dire, le personnel à son poste et prêt à se dévouer ; les docteurs prêtèrent tous leur concours avec une générosité remarquable même ceux de la Croix Flamande.

Au début, à Turnhout, les gens étaient calmes, ne partaient pas. Ce n’est qu’après la première bombe qu’ils ont été pris de panique et ont commencé à partir pour le sud.

C’est J. Aerts, ambulancier ancien chef de scouts que j’ai chargé d’aller à Herentals porter les plis de la Croix Rouge. Il était parti à vélo avec une grande décision, beaucoup de calme et de simplicité. Dieu l’a protégé et il a pu rendre de grands services. En revenant d’Herentals il se trouvait juste à G ? lorsque des bombes venaient d’être lancées ; en parcourant le village pour voir s’il ne pouvait pas rendre service, il a entendu des appels dans une cave et il a pu en sortir toute une famille d’un instituteur, mais ce pauvre garçon a dû travailler DE TOUTES SES FORCES, et lorsqu’il est rentré au local de la C.R. rue d’Herentals il n’en pouvait vraiment plus, ses nerfs étaient à bout. Quant à moi j’avais bien pensé à Jos et j’étais heureuse de le voir indemne. Hélas ce n’est que longtemps après que ce choc, ce grand effort, a porté préjudice à Jos qui a eu les nerfs très ébranlés et a dû arrêter son travail. Actuellement il n’est pas encore guéri.

Le vendredi nous avons continué toute la journée et la nuit nos préparatifs, tout était rassemblé au préalable certes, mais il fallait donner sa fonction à tous. Déjà des chariots passaient dans la soirée mais vers 7h1/2 du soir, en me rendant à la grand place, mon émotion fut grande en étant arrêtée par deux motocyclistes français, mes français à Turnhout ! déjà ! ils étaient couverts de poussière, haletants, et me demandaient la route pour la Hollande et ils tempêtaient sur ceux qui avaient fait sauter des ponts trop tôt .Ils ne savaient plus suivre leur itinéraire. Ils me remerciaient chaleureusement des renseignements que je leur ai donnés.

Nous avons dormi au local, plusieurs jeunes filles sur des brancards dans la chambre du fond, dans celle où mes braves concierges avaient descendu LEUR lit pour que je repose. Je m’y suis étendue quelques heures mais je n’ai pas dormi, d’autres jeunes filles ont été dans la chambre où on a donné longtemps le goûter aux enfants des soldats.

On entendait des chariots… mais le samedi après midi des bombes sont tombées rue du Vieux Canal et ses environs. Le personnel de la ligne anti-aérienne avait mission d’aller chercher les blessés, nous les amener et nous avertir en cas de nécessité. Personne ne venait alors nous avons décidé Mlle Champy, M. Mme Scaron, Mlle Van Stenberg, Richard et Alphonse, de nous aussi aller vite près des accidentés et l’occasion s’en est vite présentée. Bien entendu nous laissions des personnes au poste avec les concierges.

Nous avons ainsi été à pied du côté de la caserne lorsqu’elle était en feu et Mme Scaron et moi nous avons soigné ??straat un homme déjà âgé qui était assis près de sa cheminée. Je voyais vite qu’il n’y avait pas grand chose à faire, du liquide sortait par les oreilles, le nez, il était sans connaissance ; nous avons encore soigné un homme plus jeune à la jambe, il avait des blessures légères. J’avais fait demander l’ambulance de Vermeulen et celle de notre audacieux Lebrun. Nous sommes, nous, reparties dans l’ambulance de Vermeulen vers la chaussée de Loheren( ?) vers la caserne. A la chaussée il y avait plusieurs blessés.

Les français arrivaient. Ils ont eu bon accueil des turnhoutois. On leur donnait des cigarettes, des fruits, ils étaient peu nombreux et quelques uns seulement sont restés à Turnhout. Un soir plusieurs d’entre eux me disent, lorsque j’allais au poste C.R. grand place, ancien poste de la Ligne qui avait déserté : « vous êtes de la C.R., eh bien cette nuit, c’est nous qui ferons le service, reposez vous ». Je leur ai demandé : avez vous le nécessaire mes amis. - Oui, TOUT CE QU’IL FAUT - Alors j’aimerais d’avoir à notre local principal tout ce qui se trouve ici – Entendu on va vous le porter et en deux temps ils mettent tout sur deux brancards et me voilà moi, française, escortée de mes deux français. Je les invite à entrer au local, trop heureuse de les recevoir même rapidement. Non, rien à faire me disent-ils, ça presse l’ouvrage. On reviendra peut-être.. et cette nuit nous passerons dans la rue et si on a besoin de vous on vous fera signe ??

Ils n’ont pas appelé les braves, on les a entendus passer. Nous aurions bien voulu faire le service mais eux croyaient qu’on était déjà trop fatigués, que cela pouvait être dangereux et ils ont manœuvré.

Le dimanche à Turnhout il faisait déjà très calme dans les rues. Les gens n’aimaient pas sortir et beaucoup vivaient déjà dans leur cave, d’autres continuaient à quitter la ville.

Je me souviens avoir été chez M. F. Van Bael pour lui demander son auto comme convenu, et l’avoir vu avec sa dame, qui avait son petit chien sous le bras et prêt à partir. Fernand n’aimait pas de partir, il était gris vert tellement il était contrarié mais sa femme a exigé qu’il l’accompagne ; comme il devait souffrir car je le connais c’est un ardent patriote, toujours en 1914 il nous a rendu service. Moi, j’aurais laissé ma femme partir avec son chien et tout le tremblement et je serais resté.. On n’est heureux que lorsqu’on fait son devoir.

Le truc pour être calme et malgré tout heureux, lorsqu’il y a une guerre, c’est de faire le sacrifice de sa vie, alors on a la satisfaction de faire quelque chose de grand, qui vous élève, vous donne des ailes, je dois dire, et on puise en cet acte une grande force.

Je reprends. Après les bombardements où nos docteurs se sont fort dévoués : Prynens, Vogels et tous les autres docteurs qui étaient en ville, Spanenborg, etc… on a compté 17 morts et une centaine de blessés graves et légers. Il y a eu des amputations à faire (c’est Betty Vuerghs( ?) avec son dévouement très grand et intelligent qui s’est occupé d’eux plus tard (pour les membres artificiels, etc.), un œil à ôter, que de misères, de souffrances.

Sur l’ordre du bourgmestre et du gouvernement les hommes aptes au service avaient dû quitter la ville. Ainsi pas mal de nos aides de la C.R. ont dû nous quitter, notamment J. Aerts. Richard Geest heureusement n’était plus d’un âge à s’en aller, quant à Alphonse malgré le conseil donné à l’Hôtel de Ville, il a déclaré ne point me quitter et il a tenu parole. Ce fut pour moi le plus attaché des ambulanciers. Il était calme, ne disait presque rien et faisait tout ce qu’on lui demandait, même ce qui était dangereux. Je lui ai donné à garder un coffret avec les noms de tous ceux qui m’on rendu service durant la guerre 1914-1918 car pour moi ce sont des noms inoubliables et chaque fois que eux ou des leurs demandent quelque chose, je suis heureuse de leur rendre service. Il y avait aussi dans ce coffret mes décorations (cela car les enfants y tiennent) et diverses indications précieuses. Après la délivrance le brave Alphonse est venu me rendre intact le précieux dépôt entouré dans un journal, comme s’il n’y avait eu rien de plus facile à faire.

Autre trait à la louange d’Alphonse. Les allemands au début de l’occupation disaient qu’on avait tiré et que les tireurs devaient être dans l’agglomération du bloc rue Léopold, rue de l’Hôpital, Grand place. 10 soldats allemands étaient venus fouiller chez nous et avaient gardé pendant ce temps Jules, maman, Tity et la servante enfermés dans une chambre. Il n’avaient rien trouvé mais en partant ils ont dit : « Si on tire encore nous mitraillons et cette nuit nous viendrons sonner dans toutes les maisons et qu’on ouvre ». Jules avait eu peur et était venu dire qu’il n’osait pas coucher là, alors j’ai dit : venez tous dormir à la C.R., moi j’irai rue Léopold. Alphonse entend cela et me dit : Madame si vous le permettez j’irai aussi. Et en effet, Alphonse a logé dans la chambre de Tity et moi dans la mienne et depuis longtemps nous n’avions aussi bien dormi !

Et combien de voyages à vélo, de commissions importantes et dangereuses n’a-t-il pas faits, dans l’ombre toujours.

Je reprends mon récit au mardi 14, jour de l’arrivée des allemands à Turnhout. J’ai renvoyé une partie, la plus grande partie du personnel. Je suis restée au local de la C.R. avec les concierges, Alphonse, Mlle Champy Richard *(note en marge : Richard Geert, avenue des Eperons d’Or, Turnhout)*, et est arrivé G. Van Dyck, celui qui en 1914-1918 est resté avec moi et Edmée lorsque nous étions seules rue Léopold. L’émotion était grande, un calme glacial impressionnant dans toute la ville, les portes fermées et souvent les volets fermés.

Un grand char français se trouve en face de la rue de la Loutre à la Grand place. Mon cœur est angoissé et je dis à Mlle Champy : Non mademoiselle, il ne faut pas que les français tirent, il ne faut pas que des civils belges soient atteints par les mitrailleuses françaises, s’il fallait une victime pour épargner les autres, que Dieu me prenne. Je me mettrai bien devant cette mitrailleuse. Mais on ne s’est pas battu à Turnhout. C’est vers Arendonck qu’il y a eu français et belges et allemands qui ont été tués ou blessés.

Les allemands sont entrés avec leur habituel cortège de déploiement de force. Ils ont été à l’Hôtel de Ville, le bourgmestre a été magnifique de courage, de sang-froid.

60 allemands sont venus à la C.R. pour loger. La plupart ont logé au premier. Un officier a voulu me donner la main, je lui ai refusé, c’était dans l’escalier, lorsque je pensais que cette main pouvait tuer mon fils qui était peut-être à l’armée, ou l’un des nôtre, et puis c’est l’ennemi, celui qui prend notre pays. Il a dit ah ! C’est ainsi et rien d’autre.

2 soldats ont demandé des soins, ils étaient accidentés, nous les avons soignés. Un officier a demandé des provisions de sparadrap et autres produits, cela on a refusé. J’ai refusé.

Pour la nuit j’ai dit aux femmes de partir chez elles et moi je suis rentrée à la maison. Le local a été gardé par le concierge, Alphonse et Richard qui ont couché dans le bureau sur des brancards.

Notre personnel depuis l’arrivée des allemands est réduit mais il y a toujours beaucoup de bonnes volontés. Les allemands sont partis du local, ils ont continué leur route. Un groupe reste occuper la ville et s’installe à St. Victor près du château. Ils permettent à la C.R. d’avoir plusieurs autos, alors il y a eu affluence de personnes qui venaient proposer leur auto.

(J’ai omis de dire que le lundi 13 mai, comme nous avions eu avis qu’il y avait des blessés à Beerse( ?) à notre ambulance à la clinique et que le docteur voulait comme chirurgien M. Spaenenborg, j’ai demandé à ce docteur d’y aller et que de suite il est venu au local chercher plusieurs drapeaux de la C.R. et que lui (accompagné de sa dame) malgré le bombardement aérien, a été soigner ces blessés).

Nous avons gardé de préférence comme autos celle de l’huissier Van de Putte, rue d’Herentals, qui nous l’avait déjà offerte avant l’arrivée des allemands, celle de M. Lebrun notre ambulancier, celle d’Aline ( ?) (Mme Van den Berg), celle des Demoiselles Hendricks, celle des demoiselles Claes, avenue de Mérode. Toutes ces personnes ont été infatigables et vraiment dévouées pour aller de tous les côtés chercher des compagnons blessés ou réfugiés au loin : Bruges, Gand, Tielt, Ypres, Anvers, etc. M. Van de Putte allait régulièrement au Cté à Bruxelles pour chercher de l’argent, des secours, des pansements, des renseignements.

Les familles étaient inquiètes de ceux qui avaient quitté Turnhout car beaucoup étaient comme dans un danger plus grand, les routes ont été encombrées, bombardées, etc. Telles comme victimes les enfants de M. Nerprendonck( ?) de Vieux Turnhout qui étaient parties à vélo fuyant leur localité où il y avait eu des fusillés et du bombardement. Elles ont été mitraillées, deux sont mortes de suite, une troisième a survécu peu de temps.

C’est quelques jours après l’arrivée des allemands. Ils sont arrivés le mardi à Turnhout et le jeudi nous allions, quelques ambulancières et moi avec l’auto de m. Van Putte (huissier) à Herentals ; La route était bien mauvaise du côté de Greile( ?). A Herentals il n’y avait encore personne de rentré comme docteur et chef C.R. Nous avons vu deux ambulancières rue du Béguinage 1 rue Flick. Nous sommes allées à Herentals avec nos grands tabliers blancs, 1 voile blanc et le brassard. Nous nous sommes rendues au bureau des allemands pour dire qu’on désirait soigner les malades. C’est bon, ont-ils dit, vous pouvez avoir une maison. Alors j’ai dit que j’en avais une – Prenez la et qu’on vous y accompagne. Alors on nous a donné un très grand et très fort solda et un petit officier. Lorsque nous sommes arrivés sur la petite place en face de la grande grille leur étonnement était grand de constater que j’avais une maison si importante, alors ils n’étaient plus satisfaits. Détail devant la porte il y avait un grand camion des allemands et dans le milieu à l’avant, un parapluie « Churchill ». De suite ayant reconnu le parapluie de Jules, je me précipite et je le prends sous les bras : - C’est le parapluie de mon mari. Ils n’ont rien manifesté de cette prise de possession.

Nous entrons avec difficulté car ce camion bouchait toute l’entrée et dans le beau jardin que voit-on ? des chevaux qui sont épuisés, malades, environnés d’objets cassés, dont le coffre-fort de maman, de bouteilles vides (nos bouteilles, il y avait plus de 800 bouteilles), des boîtes en fer blanc, des grandes carrées qui servent pour les gâteaux secs. Il faut se raidir, voir et faire comme si on ne sentait rien. J’entre dans la maison, de la paille partout ou des matelas, une odeur spéciale, un désordre inouï. Je regarde partout. A la cave on avait coupé un morceau de la porte de la cave à vins et on marchait dans le vin car un fût avait été éventré. Au premier, même aspect qu’en bas, toujours de la paille, des matelas, au second tout était bouleversé, des vitres, des meubles cassés. J’ai demandé de prendre quelques livres et une broderie ancienne que je voyais par terre. J’aurais voulu tout emporter, hélas dans des moments pareils il ne faut plus s’attacher à tout ses chers souvenirs et penser à être utile.

Tout de suite nous avons soigné quelques personnes. A la grand place un allemand distribuait par la fenêtre les médicaments de la pharmacie de Devooght( ?). Il nous en a remis deux je crois que nous avons rendus après guerre. Dommage que nous sommes arrivés à la fin de cette distribution.

Le pratique surtout de cette visite a été que j’ai obtenu qu’une auto soit mise à la disposition de la population pour faire revenir d’abord des vieilles personnes qui étaient dans les bois et les environs, et les malades qui devaient venir à l’hôpital. J’ai ramené avec nous un chauffeur, Herman, et celui-ci a pris la voiture de mon beau-frère à Turnhout, il l’a gardée longtemps.

En revenant d’Herentals nous avons été à Vorselaer. Là il y avait une épidémie chez les enfants alors nous avons fait des recommandations, le lit, *(illisible)* tiède, et nous avons dit envoyer un docteur dès que possible. Une dame a même demandé à Richard G., car elle le croyait docteur, de l’ausculter car elle respirait mal. (Nous n’avons pu malgré les moments tragiques que nous passions nous [empêcher de nous] regarder en souriant. Ceci se passait à Vorselaer. A Lille nous nous sommes arrêtés aussi, ainsi qu’à Lichtaart et Greile. Nous distribuons quelques médicaments anodins et des pansements et conservons( ?) pour revenir et envoyer le docteur. Beaucoup de villages n’ont pas eu pendant quelque temps de docteur.

Chaque jour au début de la guerre, c’est-à-dire bien pendant des semaines, nos autos accompagnées de nos dévouées ambulancières ont été dans tout l’arrondissement pour soigner et distribuer tout ce qu’il était possible d’avoir.

Après, Mlle Van de Putte principalement, a été rechercher des blessés de Turnhout qui se trouvaient hospitalisés loin de Turnhout, Tiel, Ostende, Bruges, Gand, etc. Cela n’était pas sans risque et sans fatigue vu les grands trajets et les mauvaises routes.

Les communes que nous avons visitées étaient Vieux Turnhout, Lichtaart, Thielen, Poederlee, Ruevels, Wurtel, Gresle, Casterlé, Rette, Denckel, Poppel Tongerloo, Westerloo, Rychevor………..

Nous avons installé des postes de secours : Raevels chez le R. Sœurs du préventorium – A Merxplus à M. Geenen (il est compétent et se dévoue), à Coppel, R. Sœur du couvent. A Rychevorsel on s’adresse au docteur Ostmalle, Mme Degroux et……

Au local nous avons dû quelques semaines nous occuper des impotents de l’hôpital. Le 16 mai à 9 heures du matin, on nous prévient qu’une quinzaine de malades nous seront amenés. On doit compléter les lits, en réquisitionner au besoin, soigner pour les vivres le personnel ( ?). Les jeunes filles ont été extrêmement dévouées. Les malades étaient bien lourds et souvent à deux elles avaient des difficultés de les soulever. Certains services ont été occupés par des demoiselles d’un certain âge et très compétentes, notamment Mlles Goffin Pauline .. ?.. (mes fidèles et dévouées collègues de l’industrie dentellière).

Nous avions à Turnhout encore un poste de secours près de la gare, école place du .. ?.. tenu par un infirmier militaire et des civils.

Le 10 juin – Les soldats, les réfugiés en France ou dans le sud de la Belgique ; Il faut les soigner, d’abord leurs pauvres pieds ! leurs vêtements si sales. Heureusement que nous avions reçu du Cté directeur des chemises, des chaussettes et un peu de la population. Comme ils sont heureux et reconnaissants. Nous leur préparons du café, des tartines et de la soupe, parfois des pommes de terre, si ces chers revenus nous en laissent le temps car ils sont pressés et c’est à comprendre, de revoir leur famille dès que possible. Les communications sont difficiles et nous en avons eu à loger jusqu’à 60 le soir. Ils arrivaient souvent entre 10 et 11h du soir. Quelle joie alors et comme tout le monde les entourait pour les aider à avoir des nouvelles peut-être d’autres qui n’étaient pas encore là.

Nous avons demandé souvent à la Commandanture d’avoir un ou des camions pour aller chercher les réfugiés mais toujours, cela nous a été refusé. C’était la question du naphte. Il y avait un officier allemand que nous avions pour cela surnommé le compte goutte.

L’envoi de paquets aux prisonniers a été une occupation journalière aussi dois-je dire. Réunir les vivres et faire correctement les paquets, les envois, pour cela M. Duport et Mlle de Clerq se sont signalés, mais ils ont été aidés par toutes les dames et jeunes filles. Je vois encore la chère Marie-Thérèse Caron ; elle n’était contente que lorsqu’on avait beaucoup de besogne, beaucoup de paquets à envoyer. La chère enfant plus tard devait être victime de son grand dévouement lorsqu’elle s’est occupé de placer la jeunesse pour ne pas aller en Allemagne, belle superbe œuvre. Que de reconnaissance, chère Marie-Thérèse, nous vous devons tous les belges et moi pour l’aide que vous m’avez si joyeusement apportée.

L’ouvroir est aussi une activité de la section C.R. J’avais demandé pour présider cette partie Mme Van Dooren Jean avec qui j’avais travaillé en 1914. Elle a été aidée par Josée Detaille et autres jeunes filles. Personnes toutes très compétentes et actives.

Nous avons été toujours d’accord avec le Winter Help où nous avions pour nous représenter la TRES DEVOUEE Mlle Vogels. Comme elle a travaillé jour et nuit pour aider TOUT LE MONDE ! Nos jeunes filles allaient chaque jour pour servir la soupe. Ma Tity était impayable avec ses sabots bleus. Comme me le disait un du 8ème de Ligne c’est lorsqu’elle est là le cheval de bataille elle en sert parfois deux fois autant qu’une autre.

Pendant quelques mois dans notre demeure à Herentals il y a eu la Croix Rouge. Mme Van Helst, femme dévouée, intelligente et pratique, y avait mis les bureaux, vu la permission que j’avais eue de pouvoir occuper une maison pour soigner les malades. Mais hélas cela n’a pas pu être consenti longtemps car la maison était, disaient-ils, trop importante pour le peu qu’on y faisait. Lorsque j’ai su que notre maison allait être occupée par les allemands, j’ai fait faire des démarches et moi-même je suis venue, mais à l’Hôtel de Ville comme chez les allemands il n’y avait rien à obtenir. Alors j’ai tâché de mettre de côté ce que je pouvais car il restait encore des objets qui étaient fragiles. J’ai dû pour cela rester cachée et pendant le soir que tous étaient sortis, faire mes rangements. Je me souviendrai toujours de l’aide aimable de l’ingénieur H. ami de mon mari qui a osé m’aider à faire transporter certains objets. Je lui ai confié un baromètre auquel Jules tenait beaucoup et hélas je ne m’étais pas aperçue qu’il était déjà cassé. J’ai passé cette nuit dans le petit parloir, la porte fermée, et heureusement aucun des soldats n’a forcé la porte. J’avais passé la nuit sur un canapé et j’ai regardé le ciel toute une partie de la nuit car j’avais fort levé mon store. Bien entendu je n’ai pas fait de lumière.

La matin je partais ayant reçu une dépêche signée de M. Rombouts me signifiant de quitter notre propriété. J’ai encore cette fameuse dépêche. Je me doutais bien de ce qui serait advenu de tout ce qui restait.

Note en marge : Le château a eu un poste C.R. du 19 mai au 2 septembre 1940.

Le château donc a été en mai 1940 ENVAHI PAR L’ARMEE QUI PASSAIT. 300 soldats environ ont couché et mangé là puis après cela a été quelque temps la C.R. belge qui a eu un bureau. Après, un CASINO. Il y avait une vitrine dans le bas de l’escalier. Les soldats se sont amusés à jeter des boules de billard dans cette vitrine. Nous avions une jolie statue dans le jardin, Pauline de Borghèse (par Canova). Les soldats à 3 heures du matin ont fait un concours [à qui] démolirait cette femme. J’ai intenté un procès, on a fait comme réponse : ce n’est pas nous qui avons démoli la statue… c’est le vent.

Après le casino, formation d’un régiment, après feldgendarmerie. Tous ces hommes démolissaient l’une ou l’autre chose, les parquets et l’escalier étaient avec une épaisseur de noir remarquable et les trous des bottes marqués de tous les côtés.

Un épisode : la femme du jardinier qui faisait la cuisine des allemands avait remarqué que les lustres du salon de la salle flamande sont mis dans des caisses. Elle me prévient heureusement et de suite j’ai été chez M. J. Jan( ?) qu’il écrive une lettre de réclamation à la Commandanture. Cette lettre a heureusement fait de l’effet et quelques jours après les beaux lustres étaient remis en place. Mais on l’a échappé belle !

Plusieurs fois j’ai été quelques instants au Molenwaterhof. Je n’allais pas plus loin que la salle à manger mais lors d’une visite, franchement je n’ai pu retenir un sourire.

Dans la salle flamande était le bureau du général. On avait mis dans un coin en travers une table, derrière un immense fauteuil en chêne qui avait toujours été au grenier et qui servait… pour les malades de W.C. et derrière ce fauteuil un panneau que nous avons dans la grande chambre à coucher où il y a sur fond or l’aigle impérial de Napoléon - certainement qu’ils ont pris cela pour l’aigle de l’Allemagne – et alors dans le bas par terre deux vases en terre cuite genre égyptien avec des fleurs très, très lourdes et alors de ci de là sur des colonnes des oiseaux en paille. Non quel ensemble dans salle flamande c’est inénarrable !

Dans ce cahier je ne peux pas noter toute l’action de la Croix Rouge à laquelle j’ai été journellement mêlée. Le détail est dans les rapports que j’ai pour la grande partie dictés de jour en jour et qui sont annexés à ces cahiers. Je ne mettrai que mes grandes impressions pour continuer et les changements et les améliorations dans la Croix Rouge.

12 sept. 1940 – On va faire un service pour la transfusion du sang. Infirmier, etc. sont venu d’Anvers pour prendre du sang afin d’établir les diverses classes. Enfin ! Depuis des années je désirai installer ce service. Comme je suis heureuse d’avoir réalisé cet ardent désir !

Les grandes catastrophes où la Croix Rouge a pu rendre services :

A Mortsel – pour ensevelir les morts nous avons été appelés dans la matinée et à 1h nous étions à Mortsel. Nous sommes partis par train jusqu’à Anvers et de la gare d’Anvers en tramway. On nous a donné une école pour trier les morts et les nettoyer et examiner. – ils arrivaient par camions – Notre équipe a été admirable de sang-froid et de dévouement. Je suis repartie le soir car j’avais promis cela au Bourgmestre de Turnhout. Quel désastre, que c’était terrible à voir ! Pauvres parents qui bien souvent ne pouvaient pas reconnaître les leurs ! Notre équipe est restée plusieurs jours et a été vivement félicitée par le Cté directeur et le Cté provincial.

JUIN 1942 – Eisenderloo – Explosion dans l’usine – désastre – désastre des maisons – l’usine – et bien des mois. Les jeunes filles de la C.R. et quelques jeunes gens ont été de suite là bas et certaines jeunes filles y sont restées longtemps, partant courageusement le matin, restant le soir ou quelques jours après. M L. Vueghs – M. L. Snoech – Josée Detaille – Mlle Peeters, etc. Tity y a été plusieurs fois et moi je m’y suis rendue 2 fois, mais toujours il fallait revenir car j’avais la demande expresse de rester à Turnhout.

Les aviateurs canadiens tombés à Zevendonck – Sergent C.E.Price, Sergent C.F. Lloyd, notamment. C’était en août dans la nuit on entend de fortes détonations, de suite je me renseigne au poste de la ligne anti-aérienne qui indique Zevendonck dans une prairie. Je prie M. L. Vueghs et M. L. Leock( ?) d’aller à vélo sur les lieux, là elles font savoir qu’elles ne peuvent pas pénétrer dans l’enclos de la prairie sans l’autorisation du bourgmestre et de la Commandanture. Je me suis rendue à l’Hôtel de Ville et de là j’ai fait téléphoner à la Commandanture. Après avoir obtenu l’autorisation, accompagnée du fils Detaille, nous avons rejoint nos deux ambulancières et nous avions fait envoyer plusieurs cercueils pour y transférer ce que nous trouverions de nos chers alliés. Quelle triste besogne, mais comme nous la faisions avec recueillement et admiration. A un moment vient un aviateur allemand sur les lieux, il nous salue et dit – ce que vous faites je ne pourrais pas le faire. Il a pris quelques choses de l’avion, une marque( ?) je crois en effet lorsque j’y pense maintenant je me demande comment on peut arriver à devenir tellement insensible à la laideur de ce que l’on voit – on ne pense vraiment qu’à pouvoir donner encore une consolation aux pauvres parents si loin – on pense si on était à leur place- tous tout ce qui était des restes nous avons mis soigneusement dans les cercueils. Il y avait des petits lambeaux de chair accrochés aux débris d’avions, des os épars suspendus parfois à travers le grillage de l’enclos et loin, bien loin. Les mouches accouraient prendre leur repas sur ces débris de héros, il faisait très, très chaud.

Nous avons demandé au Curé où nous pourrions mettre ces cercueils, il nous a indiqué tout près de l’église un local des R. sœurs du patronage. Nous avons demandé au R. Curé de faire quelques prières, nous ne savions pas leur religion mais Dieu les a bénis certainement car ils ont fait le grand sacrifice, le sacrifice suprême. Le Curé a réservé une place de choix dans le cimetière et l’enterrement a été fait par un (*illisible)* car ils étaient protestants. Nous avons obtenu l’autorisation d’aller jusqu’au lieu où ils reposeraient, cela nous a été accordé. Nous n’avions pas obtenu d’offrir des fleurs mais lorsque nous avons vu les allemands apporter une grande couronne de fleurs nous avons été demander au R. Curé et nous avons offert des fleurs. La cérémonie sur les tombes a été fort touchante et digne. Nous étions à trois en costume de C.R.

Note en marge : La délégation à cet enterrement comprenait Mme Diercxsens, Betty Vueghs, Lisette Reittens( ?).

Plus tard après la libération la famille de l’un de ces soldats est venue demander si nous n’avions rien d’eux. Un anneau avait été recueilli avant que nous arrivions, nous l’avons remis. Il devait y avoir là 4 aviateurs.

J’ai été fort impressionnée de ce cadre de Zevendonck. Une immense prairie entourée de bois – ce temps chaud – ces tristes dépouilles – ces avions cassés en morceaux – ces tombes – ces scènes je ne les oublierai jamais – Honneur et reconnaissance aux vaillants canadiens.

Deux noms étaient connus : Sergt C.E. Price – Sergt C.F. Lloyd.

Encore un jour mémorable –

Après la subite détermination des allemands de faire évacuer une partie de la ville et dans cette partie notre local s’y trouvait. Où aller ? Immédiatement je me suis rendue chez le bourgmestre, là j’y ai trouvé heureusement M. Van Geve( ?) homme énergique au possible et il m’a dit : - demandez à Mlle Muserine( ?) et à M. le bourgmestre d’occuper la maison de feu Mlle Van Ravestyn, rue de l’Hôpital. M. le bourgmestre était débordé, néanmoins il me reçoit et me dit – Je n’y vois pas d’inconvénient, alors je me suis rendue chez Mlle Nisonne( ?) qui a bien insisté que c’était SOUS MA RESPONSABILITE, et bien entendu que c’était moi qui devait tout diriger. Elle offrait cet immeuble gracieusement. Alors toute notre jeunesse [s’est] vue réquisitionnée et ils ont travaillé ferme, mais parfois je m’effrayais des paquets faits et comment on s’y reconnaîtrait.

Vraiment le local était très bien pour nous, la cuisine a été vite aménagée par la brave Marie Troyens et son mari si capable et si dévoué.

Je suis restée quelques semaines dormir à ce local avec M. L. Vueghs, Josée Detaille, Aline Peeters et un petit temps Mme Scaron. Les unes secouraient la population, les autres donnant les cours et s’occupant des enfants. La grande occupation a été dans ce local d’abriter et nourrir les pauvres réfugiés venant de la Hollande et d’Anvers. Nous avons eu jusqu’à 100 personnes à manger à midi et parfois dans les chambres et le grenier. Franchement la police nous adressait toutes sortes de femmes. Lorsque les alliés approchèrent de Turnhout et qu’à Gheel on a dû faire évacuer une partie de l’établissement, nous avons eu même au local des fous. Quelle surveillance alors, mais ce n’était pas tenable et j’ai dû en faire mettre à l’hôpital dans la section spéciale.

Nous avons abrité aussi quelques soldats blessés et c’était une joie de pouvoir les aider.

C’est aussi lorsque les alliés, c’est-à-dire les anglais avec le colonel Newton, sont arrivés à Turnhout que j’ai eu terriblement à me débattre. Bien entendu j’ai eu une joie immense de sentir que nous étions enfin libérés, mais je sentais qu’il y avait encore du danger et qu’il y avait une grande confusion dans les ordres des diverses résistances. Je n’avais pour ainsi dire plus de personnel car les jeunes filles avaient été enrôlées dans la résistance et elles allaient au local Grand Place, on venait prendre notre matériel etc. Alors vers 7 heures je me suis rendue au Terminus (hôtel grand place) et devant tous ces messieurs je leur ai dit : - Vous savez qui je suis comme patriote n’est-ce pas ? ce que j’ai fait en 1914-1918. Vous savez que je suis Présidente de la Croix Rouge, eh bien si vous avez besoin de notre personnel, demandez le moi et dites où doivent être les postes de C.R. mais il faut une organisation.

Et tous m’ont donné la main, étaient d’accord. Le lendemain une lettre du Baron de Vicq, leur chef, de disait que j’avais parfaitement raison et me disait que dorénavant tut passerait par notre Comité et qu’on demanderait d’établir les postes de secours. Ainsi nous avons fait un poste vers la rue des Pères( ?), un vers la chaussée d’Anvers.

Mais ce n’était pas sans raison que je pensais il y a encore du danger, car hélas plusieurs de nos chers et dévoués belges sont morts au bord du canal. Le colonel Newton me disait qu’il y avait eu trop de hâte, de témérité de la part des belges. Il préférait aller lentement et éviter des morts.

Nous avons eu de très bons rapports avec nos libérateurs. Lorsque nous avions besoin de naphte pour aller à Anvers ou ailleurs chercher des blessés (ce qui fut mon cas plusieurs fois) ils nous en ont prêté ; des vivres j’en ai reçu une fois tout un camion pour les réfugiés, boîtes de conserve, pois, haricots, farine, etc.

Plus tard, de l’hôpital des canadiens avenue Astrid, nous avons reçu des caisses remplies d’écharpes de laine, bas, etc. d’une valeur immense.

Les anglais nous ont prêté aussi leur voiture schip( ?) pour aller notamment à Baesle Duc, à Gostmalle – Westmalle.

A relater aussi après la libération : quelques heures après l’entrée des anglais est venu à notre local un rédacteur français qui était à la recherche d’un train de prisonniers français qui avait dû être dirigé pensait-il sur Merscplus( ?) puis après, ces prisonniers auraient dû aller à Herentals, etc. vers l’Allemagne, enfin il a cherché, a reçu des quantités de parents qui venaient en camion etc. du nord de la France, et tout cela au local de la C.R.

Comme ce rédacteur voulait aller à Herentals, j’ai trouvé une auto et j’ai été avec lui et un ambulancier de la C.R. mais quel voyage. On entendait les canons au bois de Greile et tous les projectiles passaient au-dessus de nos têtes. Pour revenir le soir nous avons eu une panne d’auto et nous avons préféré descendre et faire une partie de la route à pied mais plusieurs fois on a dû se mettre à plat dans le fossé.

A 11h du soir nous étions rentrés. Notre maison d’Herentals avait été légèrement touchée mais à l’orphelinat il y avait eu des morts et blessés, m’a-t-on dit.

Nous avons eu une grande joie de revoir bien des parents et amis qui étaient dans le maquis et qui enfin pouvaient revenir. Parmi tel Freddy, tel M. Dupré, etc.

Les derniers jours avant la libération notre auto de la C.R., avec Mme Lebrun comme chauffeur, Mme Scaron et Mme Sergent comme ambulancières, a été chercher un américain blessé et caché à Greile. Ce militaire était très, très gravement atteint, les yeux principalement étaient épouvantables à voir, sa figure avait doublé sûrement. Les sœurs de l’hôpital l’avaient mis dans une chambre bien à part et une seule religieuse pouvait le soigner. Comme elle était désolée de ne pas le comprendre elle a fait demander Tity qui, chaque jour, est venue une ou deux fois lui dire quelques mots et il en était si, si reconnaissant. Et il fut sauvé grâce aux bons soins des docteurs Schuerman et autres *illisible* et R. sœurs.

Cet américain de retour en Amérique a écrit plusieurs fois à Tity et lui a demandé sa photo car il avait été si triste de ne pas la voir lorsqu’elle venait le voir à l’hôpital.

J’ai admiré le patriotisme et le dévouement des R. sœurs de l’hôpital dans cette circonstance et aussi dans une autre dangereuse : Lorsque Jos Huybrechts et François Truyens ont apporté une nuit un ouvrier blessé. Cet ouvrier avait fui de chez lui et était tombé d’un mur et blessé par des allemands qui étaient à sa poursuite car il ne voulait pas aller travailler en Allemagne. Les sœurs ont aussi caché cet ouvrier blessé mais lorsqu’elles ont entendu qu’on savait qu’il était à l’hôpital elles l’ont fait transporter ailleurs.

A ce sujet j’ai dû aller 2 fois à la commandanture. J’y ai été avec M. Van Eloe( ?) qui parlait l’allemand, et une fois 2 allemands sont venus encore m’interroger au local même au premier étage. Je savais que j’étais mal notée depuis mon affaire de schlam – affaire qui m’a poursuivi des mois et qui m’avait donné bien des tracas, je n’en avais rien dit qu’à Alexandre et Mme Schellehens. J’avais été condamnée à 3 mois de prison et 50.000f d’amende car j’avais fait soi disant le commerce de schlam (commerce qui m’a coûté car j’avais dû faire établir des notes et mettre des timbres, etc.). J’avais pu avoir des quantités de schlam pour les veuves de guerre, les femmes des prisonniers et notre personnel C.R. Enfin grâce à Alexandre si je n’ai pas dû voir le jugement exécuté de suite, il avait demandé d’aller en appel, etc.., la conclusion de cet appel n’a jamais été donnée.

Plus tard, lorsque Alexandre a été substitut de l’Auditeur Général, il m’a dit avoir vu une liste de préparée pour personnes à arrêter, liste sur laquelle mon nom figurait.

C’est ainsi que d’un fait on arrive à s’en souvenir d’autres, mais il faut dire que j’écris ces notes maintenant en 1951, vu que j’ai été malade, vu que je n’ai pas eu le calme voulu pour le faire, vu d’autres occupations, et vu que souvent ces souvenirs sont tristes à rappeler. Ma vie a été très remplie ; moi qui suis née dans une localité de 300 habitants, un village français des plus paisibles, que d’épisodes dans mon existence et combien j’ai été protégée. Mon ange gardien a eu fort à faire.

# Fin du Cahier n° 3

SOUVENIRS DE FANNY DIERCXSENS AUBERGE

CAHIER N° 4

1948 – 1950

# Mercredi soir le 10 juin 1948 – Herentals

Depuis des mois je me propose d’écrire et jamais je n’en trouve le temps ou je me sens trop fatiguée. Mais ce soir seule dans cette chère grande maison blanche, ma Tity étant à Turnhout, je désire noter quelques souvenirs, quelques profondes impressions.

Mon mari avec qui j’ai vécu 47 ans est allé près de Dieu. Il a pendant trois années supporté avec courage et patience une maladie terrible et de tous les instants : l’asthme cardiaque. Heureusement qu’il avait des occupations : ses biens, ses fonds à surveiller, le comptoir d’escompte et sa grande passion des collections, I) les timbres surtout de Belgique et du Congo - II) les entiers( ?) postaux qu’ils avaient tous ; il a été le premier Président de la société des entiers postaux et était (depuis la difficulté qu’il avait de voyager) Président d’honneur - III) les chapelets – IV) les monnaies or argent nickel – V) les médailles – VI) assignats – VII) les ex-libris – VIII) les livres, surtout ceux de l’histoire de la Campine et d’art.

Jules a toujours eu beaucoup d’ordre, de l’économie, dépensant peu. N’aimant pas à fréquenter le monde, son plaisir était de faire quelques voyages. Nous avons été : en France, la Normandie, la Bretagne, la Côte d’Azur – L’Allemagne : Francfort, Mayence, Berlin – La Russie : Moscou, St. Petersbourg, Varsovie – L’Espagne : Barcelone, Tarragone, les Iles Baléares, Palma de Mallorca (une merveille) – Le nord de l’Italie, Turin,  etc.

Il a créé à Turnhout le Musée Taxandria avec M. Shoobant Louis, Directeur de la colonie d’Hoogstraeten. Il avait acheté le terrain en son nom et s’était fort démené pour avoir les briques, la bâtisse, tout ce qui était boiserie et à des prix de faveur. Plus tard la ville a repris l’immeuble. Plus tard le chanoine Jansen s’est occupé de cette société et du musée. Le chanoine était notre ami, homme intelligent, compétent. Il est fort regrettable qu’il ait fait tant de peine à mon mari en l’accusant à tort d’être intéressé. Jamais accusation n’était plus fausse car papa était l’homme le plus juste, le plus scrupuleusement honnête qui puisse exister.

Les enfants doivent comme moi reconnaître en lui ses grandes qualités de patriote. JAMAIS il n’a flanché même pour la question fonds argent. Il ne voulait rien en 1914-18 où tant ont trafiqué, rien que des fonds belges. Profondément attaché aux traditions de sa famille, il était royaliste. Libéral comme son père, fervent croyant ayant le respect de la religion, du clergé, des lieux saints.

Jamais je ne l’ai heurté car il était libéral, je respectais ses opinions car je le sentais sincère et convaincu.

En 1914-1918 il a supporté mon arrestation et mon exil avec courage. La patrie pour cela lui doit de la reconnaissance car ceux qui quittent des êtres qui leur sont chers et utiles font aussi un immense sacrifice. Pour la Croix Rouge il a fait aussi des actes bien méritoires car j’ai passé à cette œuvre une grande partie de ma vie.

Mais bénissons l’épreuve qui m’est arrivée car elle m’a rapproché de lui. J’ai été moi-même bien malade et depuis deux ans je n’ai pu beaucoup quitter la maison. J’étais heureuse de pouvoir l’aider, il me préférait à toute autre pour mettre son coussin, ses draps et c’est ainsi que bien souvent je souffrais de rester sur mes jambes à attendre, mais j’étais si heureuse d’être encore utile, lui être utile. La nuit trois fois environ au moins je me réveillais pour lui pour l’aider le matin, lui faire tôt son café. Aucune infirmière ni sœur est venue près de lui ni la nuit, ni le jour. Il n’a manqué d’aucun soin et c’est pour moi comme pour Tity une grande satisfaction.

C’est depuis quelques semaines que nous remarquions que papa devenait plus faible car il se reposait l’après-midi et souvent encore quelques instants vers 6 heures sur son lit. Mais le mardi lorsque le docteur Dooren est venu, je lui ai dit : - c’est étrange papa qui raisonne toujours juste semble avoir eu une hallucination, et je lui expliquais ce qu’il m’avait dit et en plus je lui demandais de prendre le pouls car dans la nuit sa respiration m’avait paru toute autre ; et alors j’ai vu aux mouvements plus vifs du docteur, à sa figure, que cela n’allait pas, alors je lui dis : - docteur, s’il y a du danger, je dois prévenir les enfants, ne faut-il pas l’administrer ? et le docteur de me dire : - je n’osais pas vous le dire mais c’est mieux, et je lui demandais : qui dois [je] prévenir, mon mari ? Alors il me conseillait de demander son confesseur et de le faire administrer le soir même et il était alors 8h.

Le docteur a téléphoné à Elisabeth, à Alex. Tity a été chercher le père Galaens (père Récollet), puis un vicaire et le sacristain. Enfin à 9h tous nous étions à genoux autour du lit de papa qui a dit son Notre Père avec une fermeté admirable. J’entends encore sa voix répétant que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Avec ses deux poings( ?) fermés il avait dit à son confesseur : - Je désire être en règle tout à fait et avait un mouvement énergique, et lorsque le vicaire disait : - voulez vous la bénédiction papale – Oh ! oui dit-il, c’est mon plus grand désir.

Tous nous avions du courage malgré notre émotion. Les enfants retenaient leurs larmes car ils craignaient, vu ma maladie, de me faire de l’émotion. Papa a dit quelques mots à Alex mais il avait confiance en ses enfants, en moi. Il a vu après d’administration le bon docteur Van den Striht qui lui a donné de l’espoir, il pensait encore le prolonger.

On a fait une ponction pour analyser le sang puis on a pris des urines. Les deux analyses ont été très mauvaises. Urée dans le sang et de l’albumine en masse. Vu son état de faiblesse, son âge, les remèdes ne pouvaient agir et cependant nous l’espérions.

Dans la nuit du jeudi papa a été plus calme que les nuits précédentes. Je me suis levée comme d’habitude, Tity dormait par prudence dans la salle à manger et je ne voyais pas la nécessité de la réveiller. A 6h1/2 j’ai préparé du café assez fort, je lui donne, il en répand un peu alors je me proposais de lui changer de chemise. A 7h1/2 je me lave, m’habille, Tity va à la messe, je lui dis : reviens de suite car papa est moins bien à mon avis car il n’a pas uriné cette nuit, nous ne le quitterons pas aujourd’hui. Mais je pensais que nos soins pouvaient être assidus quelques jours. A 8h3/4 je demande à Yvonne et à Tity de m’aider pour changer la chemise de nuits de papa. Il ne me parlait plus, ses yeux fixaient, alors par prudence pour faire pour le mieux, Yvonne dit : si on prenait le cierge béni. Je dis oh ! oui, faisons cela et Tity tient une main de papa qui avait le cierge béni de l’autre côté. Je tenais son autre main avec le crucifix et M. le Doyen qui était là récitait les prières des agonisants. Je prends le pouls et je ne sentais plus de battements. Je regarde M. le Doyen qui s’avance près de Jules et il dit  papa est allé au ciel – aussi doucement sans aucun signe de la mort – ni râlement ni coma – ni crispation des draps, ni la larme, la dernière comme ma maman. Quelle impression de repos, de calme.

On s’éteint, la vie sur terre est finie – les enfants, les petits enfants sont là pour continuer la tradition, pour faire leur devoir, se souvenir de ce que papa aimait. Et moi je ferai tout ce que je peux pour continuer à porter haut le nom de Diercxsens, à conserver les souvenirs de la famille. Je resterai à Herentals plus près de sa chère tombe. Je crois à la résurrection de la chair, la vie éternelle.

J’avais jusqu’à la nuit du jeudi prié pour la guérison de papa, pour que Dieu me le conserve, même dans l’état où il était, mais dans cette nuit là vers 3h du matin, j’ai dit : mon Dieu ! et vous St. Antoine, faites que papa aille dans le paradis, mais je vous en prie, je vous en supplie, je vous en conjure sans souffrance, sans agonie…

Ma prière a été exaucée. Papa est mort sans souffrance, sans agonie, que Dieu soit béni, que sa volonté soit faite, qu’il me donne la force, le courage de remplir ma tâche et puisse-je chaque jour être utile, devenir meilleure.

# Le 22 octobre 1948 – Herentals

Me voici installée définitivement à Herentals. J’y suis depuis un mois et je m’y trouve très heureuse et je remercie du fond du cœur la divine Providence de sa grande bonté et générosité vis-à-vis de moi. Quelle récompense après ma vie si agitée, si remplie, quelle paix, quel calme et que c’est bon d’avoir le temps de regarder le ciel, la verdure, les arbres. Tout cela est plein de vie, de poésie, change continuellement d’aspect, vous parle, vous élève.

Notre maison est devenue fort belle grâce à toutes les personnes qui m’ont aidé pour placer avantageusement ce qui, pendant 47 ans, a été réuni par Jules et moi à Turnhout. Comme Evelyne, Guy, Tity, Mémée ont travaillé le jour du déménagement et après combien l’excellent goût de ma nièce chérie m’a aidé. Son souvenir est dans toutes les pièces car vraiment partout elle a eu d’excellentes idées. Que de belles choses nous avions, il fallait les sélectionner, les mettre en relief à la place qui leur convenait.

Pourquoi suis-je venue à Herentals ? 1) parce que je sentais que je ne pouvais plus rester à Turnhout et répondre et aider les nombreuses personnes qui venaient me voir. Je ne pouvais plus résister à une pareille fatigue, ma santé ne le permettait plus et répondre à quiconque avait confiance en moi, cela m’était impossible. Et comme je savais que d’autres pouvaient maintenant me remplacer, Clara S.. ?.., Mlle Van Steenberghen, et qu’il me fallait vivre encore pour mes enfants, surtout pour Tity et aussi pour ma nièce, mon devoir me paraissait être de tâcher de prolonger mon existence et ensuite Jules disant qu’il désirait reposer à Herentals, c’est qu’il aimait Herentals, qu’il le considérait comme le berceau de la famille. Puis tous ces souvenirs que nous avions des grands parents, il les aimait, je les aime, donc il faut tâcher de les garder ensemble, de les transporter le moins possible, et vivre au milieu de tous ces objets chers aux parents me plait ; ils me disent beaucoup de choses, me rappellent bien des souvenirs, tels ces fauteuils dits crapauds en velours vert, je les ai vus chez grand-mère à Fleury de chaque côté de la cheminée (avec feu de bois) dans le salon et ils étaient toujours convoités par l’un ou l’autre.

Une raison aussi : s’il y avait encore une guerre alors ce serait bien que cet immeuble soit occupé et les enfants qui doivent évacuer leur maison peuvent venir à Herentals.

J’ai aussi pensé à ma grande fille qui a un loyer très fort, en lui laissant notre maison de Turnhout elle sera très bien et à bien meilleur compte.

C’est aussi une économie. Deux maisons c’est trop coûteux.

Les personnes d’Herentals m’ont accueillie avec grande amabilité. Mme de Reuter( ?) nousa conviés à une réception vraiment grandiose, un goûter des plus copieux avec 24 convives. Chez M. et Mme Le Paige j’ai déjà été deux fois et elle est aussi venue au Molenwaterhof. Nous jouons aux cartes et c’est très agréable.

Ici je pourrai mieux avec Tity m’occuper de Poederlee. M. Daems devient âgé et je pense qu’on abuse de lui; ainsi pour les ventes des arbres les marchands entre eux peuvent avoir des ententes et je crois qu’il ne s’en aperçoit pas, et la taille des arbres est bien négligée.

Au Molenwaterhof je peux aussi recevoir tous les enfants et les petits enfants, leur faire plaisir. Dimanche sont venus les chasseurs et quelques dames après la battue à Poederlee ; ils étaient tous si heureux d’une bonne journée à l’air, ils avaient eu du succès, 140 pièces, et cela me faisait plaisir de les voir, me faisait souvenir du retour de la chasse à Echarcon, à Misery, et de voir mes petits-fils chasseurs suivant les goûts de leur père et de leurs grands pères Diercxsens et Aubergé, me plaisaient beaucoup.

C’est donc une satisfaction très grande pour moi de faire plaisir à tant de monde. A Turnhout de pareilles réceptions sont impossibles. Je souhaite que mes enfants et petits-enfants puissent jouir beaucoup d’Herentals qui retrouve là la maison familiale hospitalière et agréable.

Ma chère fille Tity vit avec moi. Elle a fait généreusement ce sacrifice car elle a dû rompre avec bien des relations, changer ses habitudes. Je l’en remercie du fond du cœur, comme son grand frère et sa grande sœur elle est bien bonne, bien généreuse !

Mes chers enfants et beaux enfants et petits-enfants, si vous lisez ces lignes un jour, sachez que celle qui écrit ces lignes vous est infiniment reconnaissante de toute la générosité, la bonté que vous avez pour moi. Certes si vous avez la situation actuelle, si votre père a pu conserver sa fortune, c’est que je l’ai aidé beaucoup par mon travail. J’ai passé des heures, des jours bien durs parfois, j’ai fait des voyages souvent bien fatigants et toujours je devais agir seule de crainte d’ennuyer papa. Mais j’ai été aidée car avant tout j’offrais mon travail pour que les miens soient heureux et Dieu a écouté ma prière active. J’ai [eu] aussi de bonnes employées. Marie Dynchens et surtout B. Dyp( ?). M. Seyers a été au début de mon entreprise un excellent conseil et employé. Grâce à l’instruction que j’avais reçue, grâce à mon père qui m’avait formé le goût, fait apprécier le dessin, l’art (que de fois j’ai été avec lui au Musée du Louvre, fait des promenades où on s’extasiait devant telle fleur, tel arbre, que d’heures j’ai passé près de lui lorsqu’il dessinait ou peignait…) j’ai pu me lancer dans le commerce de la dentelle. Mes voyages en Espagne, Russie, etc. m’ont aussi beaucoup servi.

Et à 66 ans je continue encore les affaires – 1) pour aider les ouvrières auxquelles je me suis attachée et qui traversent une crise terrible. Ce serait lâcheté de les abandonner à ce moment, et pour Tity ou l’une de mes petites filles qui pourront peut-être continuer ces affaires si intéressantes, rendre service à cette industrie si belle, si nationale de la dentelle.

Pourquoi aussi me suis-je fixée à Herentals. C’est afin que ma bien chère benjamine puisse avoir un autre cercle de relations où elle trouvera l’homme qui pourra avec elle fonder un foyer. Elle a toutes les qualités pour rendre un homme heureux, un excellent caractère, très courageuse, très dévouée, et elle sera aussi une bonne mère. Dieu a été bien bon de permettre que cette brave enfant puisse tant nous aider, pour ma mère elle a été tellement douce, aimable. Maman est restée 3 ans impotente, elle lui parlait, lui souriait comme à un petit enfant, et pour son père, que de courses elle a faites et ce n’était jamais pas facile souvent car papa voulait que tout soit vite fait et pour bien des choses Tity n’avait pas l’expérience voulue, les banques et toutes ses multiples collections, et pendant la guerre 40-45 que de courses dangereuses elle a faites. Tity ne connaît heureusement pas la peur et elle est une grande patriote, une vraie catholique. Son éducation chez les Dames de Sion d’Anvers et de Londres lui a été très profitable et sa connaissance de l’anglais a beaucoup servi lors de la libération et aussi pour les affaires de dentelle.

Bien entendu j’ai quitté Turnhout avec les larmes aux yeux. Je ne disais pas adieu à cette ville où j’ai vécu 47 ans, où j’ai beaucoup travaillé, mais au-revoir car j’y laisse ma fille chérie ? Freddy, le bon Freddy, Mimine chérie et de nombreux amis et… ma belle-sœur si généreuse, si intentionnée pour moi, pour tous les miens.

J’ai fait peu de visites avec de quitter Turnhout pour ne pas favoriser les uns ou les autres et afin de m’éviter des émotions qui sont chaque fois nuisibles à ma santé. J’ai tenu néanmoins à aller à l’Hôtel de Ville. Là une dame institutrice qui est du conseil communal m’a vivement remerciée de ce que j’avais fait pour la ville. M. le bourgmestre, M. Peeters et un ou deux conseillers qui étaient dans le bureau du bourgmestre ont été très élogieux, très reconnaissants. J’étais assez émue mais néanmoins j’ai pu me dominer heureusement ; j’ai aussi été à la C.R. au local avenue de Mérode où se trouvait la plus capable secrétaire qu’on puisse avoir. Depuis 1911 nous avons travaillé ensemble sans avoir jamais un petit différend. Mlle J. Vogels a été admirable en tous les points et toujours elle a rendu à cette belle œuvre, à la population de Turnhout, des services innombrables. J’espère vivement que pendant sa vie on la récompensera hautement de ce qu’elle a fait pour l’humanité, pour la Belgique.

Pendant les derniers huit jours que j’ai passés à Turnhout, je craignais vraiment de traverser les rues car combien de fois ne venait-on pas vers moi pour m’exprimer les regrets qu’on avait que je quitte Turnhout et c’était des discours vraiment. Parmi ceux là je citerai celui de M. Hendricks Leenaerts. « Je pense vous dire au nom de toute la population de Turnhout que nous vous remercions vous, française, de ce que vous avez fait. Vous avez donné l’exemple du travail, de la simplicité etc…. lorsque je me souviens lors de votre arrivée, moi et de mes amis, nous allions à la messe de 11h1/2 pour vous voir et nous attendions au sortir de la messe pour voir… la jolie française… » et dire que je ne m’en suis doutée… vraiment c’est très amusant.

A citer aussi le long discours au téléphone de M. Wauters( ?) le sympathique percepteur des téléphones : Madame, soyez assurée de toute mon admiration, de celle de tous mes collègues. Nous savons et avons pu apprécier votre travail, votre dévouement constant, jour et nuit vous avez été sur la brèche pour servir le plus petit jusqu’au plus grand sans distinction. Les jeunes ne pourraient faire le travail que vous avez fait, etc… et il me souhaitait le repos à Herentals, le plaisir de me revoir et d’espérer encore que ma santé se remettrait, après l’hiver viendra le printemps, les beaux jours et vous avez regagné votre santé…. Il oublie que l’âge pèsera encore plus sans doute, c’est le cours normal pour tous. Mais je remercie beaucoup M. Wauters de ses excellents sentiments. En effet j’ai eu beaucoup besoin d’user du téléphone et je dois dire qu’il m’a aidé beaucoup pour prévenir le personnel, les docteurs, les hôpitaux, etc. etc.

Comme tout cela semble facile maintenant, mais en réalité il y a eu beaucoup de cas très difficiles, très urgents, et comme tout cela semble déjà lointain. Plus on vieillit et plus on sent que le temps passe vite, vite, c’est une course pour atteindre le terme. Puisse Dieu m’aider à bien finir cette vie pour gagner l’éternelle et splendide récompense du ciel. Mes yeux cesseront de voir et mon âme sera inondée de lumière par la vue de Dieu.

# Le 26 novembre 1948 – Herentals

Je me plais de plus en plus ici, on a enfin le temps de penser, de travailler plus calmement et de jouir de la nourriture. Que Dieu, que mes enfants sont bons de me permettre d’habiter une si jolie maison, d’avoir un si beau jardin.

Comme le jardin est splendide le matin par ces temps de douce gelée ; il fait bien clair, le ciel est d’un bleu si délicat et la pelouse est toute blanche, quel contraste avec le cèdre d’un vert sombre et toujours si majestueux. Ici c’est un changement continuel, d’heure en heure le paysage diffère suivant l’éclairage, l’atmosphère, cela vit au moins tandis qu’à Turnhout je me sentais comme entre des murs.

Ce qui est aussi si joli au Molenwaterhof c’est la diversité des oiseaux qu’on y voit voler et même certains comme les tous petits oiseaux qui osent arriver jusqu’à la marche supérieure du perron. Ils sont adorables et je crains toujours que notre Piram( ?) ne se mette à leur poursuite.

Des occupations, mais j’en ai pas mal et de diverses. Je fais certaines courses, peu éloignées, pour le ménage, avec ma brave grande fille Tity nous nous occupons de vendre les arbres à Poederlee et… mon grand bonheur est lorsque je peux chercher dans la bibliothèque l’un ou l’autre livre se rapportant aux collections de papa ; ou classer des papiers de famille. Que de choses intéressantes j’ai trouvé et que de souvenirs ! Hier par exemple j’ai découvert un paquet de lettres roses et bleu clair. Les roses étaient de moi, les bleus de Jules et… c’étaient des lettres, la couleur tendre le disait déjà, que nous avions écrites étant fiancés. J’en ai fait lire une à Tity qui a trouvé que c’était joliment écrit mais - quel style tendre on ne doit plus écrire ainsi (dit-elle), maintenant on sera plus laconique.

J’ai gardé quelques lettres néanmoins pour moi les relire, mais la majorité j’ai déchiré, car vu la réflexion de Tity j’ai pensé que les enfants trouveraient cela bien monotone et bien fade et pourraient en sourire.

J’avais une âme sensible, j’étais très poétique, très affectueuse, le caractère français est tout autre que le caractère belge. Jules m’a aimée certainement puisqu’il m’a choisie comme épouse, il m’aimait surtout parce qu’il me trouvait jolie.

Ainsi nous nous sommes connus : J’habitais à Juvisy S/Orge près de son oncle et sa tante de Decker, qui avaient adopté deux nièces, Lucie et Juliette qui étaient mes amies. Juliette s’est mariée à M. Gloton, capitaine. J’ai été à la bénédiction de mariage, Jules était garçon d’honneur et en passant à l’église de Juvisy (église toute spéciale, c’est comme une crypte, on doit descendre bon nombre de marches) il a regardé du côté des marches où j’étais et m’a remarquée. J’avais un tailleur en drap beige clair, un chapeau de paille du même ton garni de turquoise. J’avais une blouse du même ton.

Lorsqu’il est sorti de l’église il a dit à mon oncle : - j’ai vu à l’église une jeune fille qui était vraiment distinguée et bien jolie, je voudrais beaucoup la revoir et Monsieur de Decker de répondre : - tu la verras certainement à la soirée que nous donnons à 9 heures salle Benard et en effet j’y suis venue avec ma mère et Jules abandonnait sa demoiselle d’honneur pour venir sans cesse près de moi et me faire danser. J’ai déclamé La Vallée de François Coppée, Credo d’Amour, etc. f... et les parents de Jules et lui-même étaient enthousiastes… Après le bal Jules a déclaré à son oncle que vraiment il était amoureux de Mlle Aubergé et il lui disait – pourvu que cette jeune fille plaise à mon père. – Quant à cela, dit M. de Decker, tu ne dois pas te tourmenter car ton père vient de me dire : - Que je serai heureux si Jules pouvait s’éprendre de Mlle Aubergé, elle nous plait tant.

Et après, Jules venait souvent à Juvisy. Il passait souvent devant le pont de la Seine en face duquel nous habitions, il demandait sans cesse à Papa de le recommander pour visiter des usines. Pendant l’Exposition de Paris, il a arrangé avec ma tante de Decker des visites ensemble à 3 à l’Exposition et ainsi nous nous sommes connus. Le jour de ma fête il a fait porter un immense bouquet de lilas, alors papa a compris et a beaucoup pleuré, il a dit – c’est l’exil. La Belgique est cependant le seul pays où je consentirai à te voir aller mais personne de notre famille n’a quitté la France, nous sommes des français pur sang et combien patriotes. La demande en mariage a été faite par M. de Decker. Papa a pris des renseignements chez M. le Curé de Turnhout, et mon cousin le notaire Aubergé près du notaire Diercks de Turnhout et nous sommes venus, mon oncle, ma tante de Decker, papa, maman et moi à Turnhout une huitaine de jours pour voir le pays, l’habitation que j’allais avoir. Le voyage m’avait paru long. Jamais je ne m’étais tant éloignée et jamais je n’avais vu tant de contrées si pauvres. Je trouvais du côté de Lichtaart le pays très triste, je ne comprenais pas encore la beauté de cette nature sauvage car dans la Brie, la Beauce, ce sont de superbes et riches plaines.

Les personnes de Turnhout ont été très aimables. J’ai été frappée par la grandeur et splendeur des maisons, par les repas interminables que l’on faisait. Papa Des.. ?.. avait été très démonstratif … une française il était enthousiaste de la France, c’était un vieillard vraiment galant et tâchant à être agréable, à plaire. Léon et Delphine ont été fort gentils et mon impression avait été bonne bien que j’avais trouvé que c’était très loin de mes bien aimés parents.

J’avais une très grande affection pour mon père, j’étais son amie partageant ses goûts pour la musique, la peinture, et puis j’étais la petite, la benjamine, je sentais qu’il m’adorait. C’est grâce à lui que j’ai tant apprécié la nature, je l’accompagnais dans ses promenades et il s’arrêtait souvent pour me dire : - vois Fanny cet arbre comme il est bien fait, regarde ses branches, l’ombre qu’il projette.. Il me faisait détailler tout : les différentes herbes, fleurs, oiseaux, papillons… que c’était agréable. Parfois j’allais si loin avec lui que je devais ôter quelques moments mes chaussures et laver mes pieds dans un ruisseau ou marcher quelque temps sur mes bas.

Papa dessinait très bien et faisait de l’aquarelle. Il partait rarement en promenade le dimanche sans emporter son album et sa petite boite de couleurs. Pour la musique, en pension à Melun on l’envoyait à tous les concours pour écouter les morceaux ;.. et lorsqu’il revenait il en écrivait le thème tellement il avait d’oreille. Dans une fanfare il remplaçait n’importe quel instrument qui manquait, piston, clarinette, etc. Il jouait très bien le cor de chasse.

Papa a beaucoup souffert d’être privé de moi. Je venais le voir plusieurs fois par an, il venait une fois chaque année, mais tout cela c’était peu pour lui. Maman m’aimait aussi beaucoup, était très bonne, mais elle souffrait moins de mon absence.

Un samedi [*septembre 1912*] la servante était encore occupée au nettoyage lorsqu’on sonne. Je vais ouvrir la porte pour aider la servante, c’était un télégramme. J’ouvre et je lis : Aubergé décédé subitement. Je crois n’avoir jamais eu une telle émotion, même celle de l’annonce de la mort tragique de ma sœur Louise.

C’est alors qu’on souffre de la distance, de n’avoir pu être près de lui à son dernier soupir. Papa en effet est mort d’un anévrisme. La mort est subite. Maman était au premier étage avec la couturière. Quelques instants papa avait appelé maman pour lui demander de venir voir une mariée qui passait sur le pont de Juvisy, et il disait – viens donc voir, Clémence, cela porte toujours bonheur de voir la mariée – et quelques instants après il appelait encore maman pour dire : - Clémence viens, cela ne va pas et il mourait dans les bras de maman.

Maman fut très courageuse. Elle a tout fait pour respecter les volontés, les désirs de mon père. Elle a continué les affaires de mon père voulant se suffire à elle même. Ma sœur lui a demandé de venir habiter pas loin d’elle à Paris, ce qu’elle a fait. Plus tard, lorsque ma sœur est morte alors j’ai fait en sorte que maman vienne en Belgique, d’abord à Bruxelles, puis à Anvers, ensuite à Turnhout. Mon père m’avait demandé de soigner *(mot illisible)* maman (il aimait tendrement ma mère) et j’ai fait mon devoir. Si j’ai travaillé c’était pour venir moi-même en aide à maman, que ni Jules ni mes enfants ne puissent avoir cette charge. J’avais même pris une assurance vie pour cela aussi.

J’ai travaillé aussi pour que dans notre ménage il y ait plus d’aisance et vu que je sentais que Jules aimait tant de placer de l’argent acheter des fonds, des choses pour ses collections. J’étais fière et je n’aimais pas de demander de l’argent. Je ne regrette pas tout ce que j’ai fait, ainsi ma mère n’a jamais manqué de rien et Jules a pu faire ce qu’il aimait. Je ne pouvais rien faire de plus pour lui. Malheureusement je ne pense pas qu’il a pu réaliser tout le mal que j’ai eu. C’était souvent très dur, et il n’a jamais dit merci. Si les enfants ont le bien intact des grands parents, c’est que j’ai fort aidé le ménage pendant la guerre. Tout ce que j’avais de biens est passé à acheter des vivres pour le ménage et aussi pour aider des pauvres gens mais cela aurait dû être fait aussi avec son argent. Il ne comprenait pas cela. Jules a été très bon pour ses fermiers, ses locataires, c’est-à-dire qu’il n’a pas été au taux des autres propriétaires, et maintenant il y a des lois qui nous empêchent d’avoir un revenu que nous devrions avoir pour vivre. A cela il n’a pas pensé et c’était primordial.

J’ai eu une belle vie car j’ai trois enfants modèles que je chéris de tout mon cœur ; parce que j’ai beaucoup travaillé et que j’ai conscience d’avoir fait vis-à-vis de la patrie et de l’humanité tout ce que j’ai pu. J’ai eu d’excellents beaux parents, une belle-sœur vraiment une sœur et d’excellents amis. A ma famille de France j’ai été toujours très attachée mais j’ai dû renoncer à toutes démonstrations affectueuses, à tous ces échanges de sentiments de marques d’amitié, pour les œuvres, nos devoirs sociaux. Je n’ai pas été comprise de Jules, non plus. Il m’a fallu pour bien des choses marcher seule. Ma foi ardente, l’amour de mes enfants, de l’humanité m’ont aidé, et maintenant je tâche de faire ici à Herentals ce que celui qui fut mon compagnon de vie pendant 47 ans aurait aimé. Tout me fait sentir qu’il est au ciel, il a souffert deux ans avec tant de patience, de résignation et que du haut du ciel il prie pour moi, il m’aide ainsi que nos enfants. C’est le père de mes enfants chéris.

# Janvier 1949

L’année 1948 s’est terminée par une belle fête de Noël, fête comme je l’avais rêvée souvent. Je m’étais dit souvent comme ce serait joli dans le grand vestibule au milieu des deux belles colonnes, un grand arbre de Noël bien garni et tous mes chers grands et petits enfants présents, et j’ai eu cette joie, même mes espérances ont été dépassées car trois des petits enfants de ma sœur bien aimée étaient présents, Philippe, Bernard, Chantal. Après un bon dîner simple mais bon, il y a eu abondamment de la crème glace, ce que les enfants aiment tant, nous avons assisté à la lecture des lettres pour les souhaits de bonne année.

Michel, Françoise étaient très pénétrés de leur grand rôle et déclamaient plutôt que lisaient leur splendide [lettre] décorée de fleurs et de charmants personnages. 4 ou 5 enfants ont joué une pièce de leur composition, ils avaient été au grenier chercher des costumes sensationnels et vraiment ils étaient réussis, particulièrement Michel dans le grand fauteuil renaissance flamande ayant une couronne de roi sur la tête, il parlait avec autorité et ses gestes étaient fort dignes. Chantal, avec un aplomb impayable, avait annoncé la pièce avec une grande trompette en carton et papier qui avait garni l’arbre. Les cadeaux n’étaient pas de très grande valeur mais suivant le goût de tous et chacun avait aussi des friandises, le contentement était manifeste et la plus heureuse c’était bonne maman car la joie d’offrir est bien plus grande que celle de recevoir.

J’ai pu garder le soir Philippe et Bernard ainsi j’ai fait connaissance avec ces chers enfants de Jean et de Simone. Comme Louise aurait été heureuse de jouir de ses petits enfants, aussi comme je dois remercier Dieu de me donner ce grand bonheur. De plus en plus, j’aime mes petits enfants et je voudrais tant leur faire plaisir.

Que l’année 1949 soit pour notre famille et nos amis une année bénie de Dieu, un année qui compte pour le ciel. Espérons que je pourrai être utile à ma famille, à l’humanité, me perfectionner.

De plus en plus je me plais ici. Vraiment Herentals est beau, aussi pendant l’hiver il y a des couchers de soleil superbes. Hier au soir vraiment le ciel était comme du taffetas changeant, le rose se mélangeant au bleu, tons qu’on dirait mensongers si on le racontait et le peignait comme on l’a vu. L’eau est aussi de toute beauté par moments et les brindilles s’y reflètent vraiment comme sur une feuille nouvelle de zinc ou un beau miroir. Et le givre, que c’est féerique, c’est surtout le grand saule pleureur qui l’emporte en légèreté, il est incomparablement plus beau que le majestueux cèdre du Liban.

Nous avons eu ici deux équipes de jeunesse. Une de 12 amis de Tity, jeunes gens et jeunes filles très agréables tous ; ils m’ont intéressée lorsqu’ils discutaient, alors on sent combien cette époque d’après guerre a changé les conceptions, mais malgré les souffrances, les privations qu’ils ont eu j’ai admiré leur courage, combien ils ont de ressort, de jeunesse.

Après 14-18 j’ai trouvé que les jeunes qui avaient eu de grandes épreuves, tels mes enfants, par ma captivité, avaient soudain mûri et n’avaient plus recouvré cette expression qu’ont certains enfants d’insouciance. A mes enfants comme à beaucoup on voyait toujours un regard sérieux, parfois triste, ils étaient mûris avant l’âge par la grande école de la souffrance.

Tity m’est toute dévouée, elle travaille à Poederlee en surveillant les travaux, la vente des arbres, elle aime la vie au grand air.

Nous avons de bonnes relations ici. Les personnes comme Mme. Le Paige, Mme. De reuter, Mlle Waelraevens, ont été fort accueillantes et les parties de carte entre nous sont fort agréables. Ma santé est meilleure sans être encore bonne, il me faut du repos, du calme ; jusqu’ici je ne tiens pas à aller à Turnhout, j’y ai eu une vie si active et je regrette de ne pas pouvoir encore les aider, et à la C.R. notamment ce serait bien nécessaire.

Je préfère aller à Anvers chez mon grand fils et ma si bonne Edith. J’y ai été deux jours et comme on m’a gâtée. Que c’est bon de se sentir aimée et de voir qu’on tâche de saisir toutes les occasions pour vous faire plaisir.

Ma bonne Lisbeth et son cher mari feraient de même j’en suis certaine mais aller rue Léopold me donne beaucoup d’émotions, il faut encore un peu de temps et lorsque je me promène à Turnhout on m’arrête, c’est très gentil, on veut me parler longuement et vraiment rester ainsi stationnaire me fait beaucoup souffrir, je risquerais de tomber ma tête en tourne de mal( ?). Je ne peux risquer cela. Le plus sage et où je suis le plus heureuse c’est ici au Molenwaterhof, entourée des souvenirs de la famille de Jules et de ma famille de Fleury et de voir l’espace, le ciel, le jardin. Rien ne me repose autant, rien ne me fait penser avec plus d’amour à celui qui nous donne ces beautés si pures, si grandioses.

# Le 6 avril 1949

Un événement particulièrement heureux que je dois noter vient d’avoir lieu il y a quelques jours. Le 24 février mon grand et cher fils a eu l’honneur insigne de voir notre Roi bien aimé à Prégny( ?). Une délégation d’avocats d’Anvers, une délégation de notaires et une délégation de docteurs, tous de la Province d’Anvers, ont été en Suisse assurer notre souverain de leur fidélité, ils avaient les signatures de leurs collègues, plus de 80% dans chacune de ces catégories d’intellectuels s’unissaient à eux. M. Van den Planken a prononcé l’allocution que je joins à cette page dans ce cahier. On ne pouvait mieux exprimer ce que ressentent les fidèles de notre cher Roi.

J’ai remercié de tout mon cœur la divine Providence qui a donné cette grande faveur à Alex. Il avait obtenu de prendre des photos et pour moi cela a été une vraie joie de voir les traits actuels de notre Roi et des enfants qui sont si beaux et qui ont l’air plein de courage. Notre Roi désirerait revenir, l’exil lui pèse, je suis convaincue que son absence ne sera plus de longue durée.

Alex m’a dit que le Roi a demandé à mon cher fils : - comment va madame votre mère, il a rappelé ma captivité en 14-18. Il a demandé aussi à Alex comment allait la répression se souvenant qu’il a été Substitut de l’auditeur général. Tout cela fait preuve d’une excellente mémoire et qu’il désire faire plaisir. Bien entendu je suppose que M. Rombouts, fils de notre ancien bourgmestre à Herentals, l’aura renseigné mais enfin il faut néanmoins lorsqu’on voit tant de personnes, ne pas confondre et retenir combien de diverses questions, les adapter juste.

Les élections si elles peuvent avoir lieu donneront un nombre imposant en faveur du retour du Roi. Et s’il y a la guerre alors nous verrons notre Roi à la tête de ses soldats combattre l’agresseur.

Je ne peux comprendre cet exil. C’est le premier des prisonniers qui aurait dû revenir.

Bien entendu lorsque j’ai appris que l’ennemi avait envahi la Belgique mon impression première était, il faut sauver le Roi, la famille royale, ils doivent aller en Angleterre, on ne peut les voir prisonniers car que peuvent faire d’eux les allemands, les enfermer dans de mauvaises conditions qui mettent leur santé en danger. Mais après, lorsque j’ai senti combien la présence du Roi partageant notre peine journalière, nos privations, était un réconfort, alors j’ai compris que le Roi avait un beau rôle, qu’il connaissait bien son peuple. Je tremblais pour les enfants, je craignais que les allemands les séparent du Roi et lorsque M. Duport fut nommé professeur pour les exercices physiques, j’étais déjà un peu tranquille car le connaissant il me semblait qu’il n’aurait pas laissé prendre les enfants, qu’il les aurait sauvés. Hélas les chers enfants royaux ont dû néanmoins partir mais ils ont pu rejoindre heureusement le Roi et n’ont pas été trop privés du nécessaire pour leur santé.

Lorsqu’en 1918 la guerre fut déclarée finie le 11 novembre et que le Roi Albert entra en triomphe à Bruxelles, je l’ai déjà raconté dans un autre cahier, ce fut une émotion inoubliable, indescriptible, alors on sentait que c’était la victoire, que la guerre était finie. Maintenant nous n’avons pas cette impression car notre Roi n’est pas parmi nous. Nous souffrons de son absence, on sent là une injustice, une incohérence. On le dit être toujours notre Roi, cela se trouve sur les actes officiels, etc. et on le laisse… en captivité.

Prions et souhaitons ardemment que cet état si regrettable, si piteux pour l’honneur des belges, cesse vite, très vite.

Avec la plus grande satisfaction je constate la fidélité ardente, tenace pour sa majesté le Roi Léopold II, fils de notre grand Roi Albert.

# Le 12 mai 1949

Particulièrement cette année j’ai pu jouir de l’éclosion du printemps et j’en bénis de tout mon cœur la divine Providence. Petit à petit j’ai vu les arbres se couvrir de fleurs, d’abord un jeune prunier puis les [*mot illisible]*, alors le magnolia, les cerisiers, les pruniers, les pommiers et les poiriers. C’est si gai, si vivant cet aspect alors du jardin.

Le grand saule pleureur que nous avons planté Jules et moi est aussi d’une légèreté, d’une finesse lorsqu’il commence à verdir. En ce moment ce sont les marronniers qui sont en fleurs, c’est majestueux et le grand marronnier de loin fait beaucoup d’effet. Cet arbre est fort aimé de tous les habitants de la rue Frankin et ils s’inquiètent tous très fort lorsqu’il y a du vent, ils ne voudraient pas qu’il se casse, ils tiennent tous tellement à ce bel ornement de la rue qu’il leur appartient vraiment, plus à tous qu’à nous mêmes.

A Pâques nous avons eu une bonne réunion de famille, il ne manquait que mon cher Guy, mais je le savais dans ma chère France et cela me faisait plaisir aussi qu’il puisse connaître mon pays natal. Il m’a dit que le genre français lui plaisait, qu’il trouvait Paris très beau et cela m’a donné une réelle satisfaction.

Tous mes enfants et petits enfants sont fort gentils, j’ai eu la possibilité d’examiner leur caractère car ils sont restés avec moi, sans leurs parents : Evelyne et Claire deux jours, Guy et Henri également. Ils sont fort différents et ont de grandes qualités chacun. Il y a de l’étoffe et bien guidés par un père si travailleur, une mère si patiente, si intelligente et surtout si exemplaire, je ne doute pas qu’ils arrivent à un bon résultat. C’est une joie immense pour moi de les voir. Comme ce serait heureux si l’un d’eux pouvait garder Herentals, ou ma Tity. Que la volonté de Dieu soit faite, mais il me semble que si je pouvais vivre encore ici quelques années ce serait peut-être réalisable. Cette propriété est pleine de souvenirs, la maison est confortable et surtout très bien éclairée, la lumière c’est la gaieté, la santé !

Les serres sont remises en état, de grands châssis établis pour les semis, me voici avec de l’occupation agréable. Vraiment je suis dans mon élément et ce n’est pas une pénitence pour moi de ne pas pouvoir voyager, comme quoi il faut faire soi-même son bonheur, ne pas rêver l’impossible, prendre et aimer ce qu’on peut avoir. Se contenter et ne jamais envier ce que les autres ont et qu’on ne peut avoir. Se réjouir du bonheur et du bien être d’autrui. Tâcher de se suffire à soi-même pour avoir le moins possible besoin des autres. S’oublier, tâcher de procurer de la joie, du bonheur à sa famille et au prochain – l’entraide. Pour remplir bien sa vie, faire son devoir, il faut qu’une grande partie de sa famille ait été consacrée au travail pour la famille et l’humanité et le travail spirituel et corporel offert avec des sentiments élevés chrétiens ce qui rend méritoire pour le but à atteindre : le ciel, la vue de Dieu notre Père, notre créateur.

Note en marge : Tity a été un mois en vacances en juillet. Elle a été à Pau chez Madeleine Maria( ?) (Mme Van Gompel) et a rayonné dans les environs. Elle a été à Rochefort-sur-Mer voir Edmée et est revenue de Paris en auto avec Alex après avoir vu Marie Legendre (Mme. Chauffria)t et Jean et Simone Grognet.

## *Le 30 septembre 1949*

Ma chère Tity est à une réunion pour la construction d’un monument aux héros de la patrie, héros de la guerre 40 à 45, et je viens dans ce cher cahier écrire encore quelques impressions de ces vacances 1949.

Comme elles ont été vite passées ces vacances 1949 et que j’ai été heureuse d’avoir tous mes enfants et petits enfants. D’abord en juillet, Elisabeth, Freddy et Françoise sont venus. Françoise était très maigre, fatiguée, mais la chère mignonne avait beaucoup travaillé et avait été récompensée car elle a été toute l’année I après chaque trimestre et finissait l’année 1ère et avec beaucoup plus de points que la seconde. Je suis très fière de ma petite fille Françoise qui est si ardente aux études et si raisonnable car elle a dit et tenu parole, d’abord le sérieux, les devoirs, et après l’amusement. Après 3 semaines de séjour ici, elle voyait son poids augmenté de 2kg1/2. Elisabeth a aussi gagné en poids et Freddy avait l’air plus reposé, moins nerveux.

Pendant leur séjour ma cousine Germaine Mme Delamarre (Amélie) est venue avec deux petites filles Thivet et un petit fils Thivet. Ils ont été fort aimables et ont paru s’amuser. Amélie a été 8 ans avec moi chez les Dames de Sion à Grandbourg, Grand-mère Aubergé nous faisait sortir ensemble tous les 15 jours. Que de souvenirs nous avons remué et vraiment notre mémoire à toutes les deux est excellente. Amélie a mené très longtemps une grande ferme à Tournay (Marne), actuellement un de ses gendres en a la direction . Il a 800 moutons, 100 chevaux, 100 vaches. Que tout cela doit être intéressant, mais plein de difficultés pour la main d’œuvre et pour les taxes, etc.

Amélie à 69 ans conduit son auto avec une grande habileté et veut même toujours dépasser les autres. Elle marche comme une jeunesse et a conservé son même fond de jadis, vraiment elle reste souple et jeune.

Au début du mois d’août est venue ma nièce bien aimée Edmée avec Jacques et Jean-Pierre. Ils son restés jusqu’au 23 septembre. Mémée est vraiment charmante, aimable, douce, intéressante dans ses conversations. C’est une excellente cuisinière et qui m’a fait faire de grands péchés de gourmandise. Que c’était bon de parler de Louise, de Versailles, de Paris, des épisodes du début de la guerre 1914. Edmée est restée seule en août 1914 avec moi et elle a encore dit combien elle avait été heureuse de prendre frauduleusement son petit serin( ?) pour aller en Angleterre lors de son retour en France, cela devait être fin novembre 1914.

Alexandre, Edith avec tout leur ménage, donc six enfants, deux servantes, sont arrivés le 12 août et sont repartis le 12 septembre. Leur salle à manger était la salle flamande et leur cuisine, la cuisine à la cave. Comme chambres à coucher, ils avaient la grande vers la rue au 1er et celles du second. Tout a très bien marché et le plaisir pour les enfants c’était de changer parfois de salle à manger.

Le temps a été splendide et ils ont pu aller souvent au tennis, nager au canal. Ils ont été aussi au tennis chez des amis des environs, les Jansens – Naets – Evelyne a fait de l’équitation. Nous avons reçu la famille Van den Gracht, de si bons amis depuis longtemps, les Bloem, les amies d’Edith, M. Malengreau est venu aussi de temps en temps et s’est bien plu avec tous ses enfants, il a une excellente influence sur Henry.

J’ai pu encore mieux connaître le caractère de chacun. Ils sont tous très serviables, fort bons pour moi et vraiment c’est la plus belle récompense que Dieu pouvait me donner de voir que nos enfants et petits enfants continueront à faire honorer notre nom et à rendre service à la patrie, à l’humanité.

Le jardin a été bien fleuri, les bégonias d’un beau rouge on fait surtout un effet merveilleux. Bien entendu il y a encore beaucoup à faire, d’améliorations à réaliser. Mais en un an nous avons bien travaillé vraiment.

Hier anniversaire de la mort de mon beau-frère. J’ai été à Turnhout car Delphine tenait particulièrement à m’avoir vu qu’avec certains de ses enfants il y a de l’incompréhension. Nous avons été Tity et moi à la messe le matin à Turnhout et à 1 heure nous avons dîné avec Delphine puis j’ai été avec elle au cimetière. J’ai eu la satisfaction d’aller prier sur la tombe de ma chère maman qui est restée tout à fait intacte, la pierre est toute simple, toute belle. Je regrette que ce caveau ne soit pas à Herentals mais je n’avais pas pensé que Jules me quitterait si vite. Et vu que Freddy était nommé Procureur du Roi à Turnhout, je croyais que tout un temps Elisabeth pourrait s’occuper de la tombe de maman et que si elle partait de Turnhout, l’un ou l’autre enfant se chargerait de cette chère tombe. Le monument de la tombe de mère est fait de telle façon que le temps ne peut le détruire et la concession est à perpétuité.

Mon père repose à Fleury-Mérogis en France près de sa mère, de notre tante Louise, de ma sœur Louise. J’espère encore me rendre sur ces chères tombes et soigner pour que ces tombes soient toujours entretenues. Nous français nous avons le culte des tombes. Nous aimons que ce lieu de repos soit vénéré, entouré de soins. Pour moi je ne retire pas de ces visites une impression de déchirante tristesse, c’est une consolation que d’être près des restes sacrés des nôtres, de nos amis défunts ; on y prie bien sur ces chères tombes, on pense, on réfléchit, on demande conseil pour faire ce qu’ils auraient aimé qu’on fît. Le cimetière d’Herentals est particulièrement propice à des pensées élevées. Situé sur une colline de sable, entouré de bois de bouleaux et autres près du CHEMIN DE LA CROIX, il nous fait espérer dans la miséricorde de Dieu qui a souffert pour notre rédemption et pour nous avoir près de lui au Paradis.

# Le 18 mars 1950

Vraiment je suis étonnée de constater que je n’ai pas repris ce cahier depuis le 30/9/49. Comme le temps passe ; plus on vieillit plus il semble qu’on va à grands pas rapides vers le terme de la route. L’hiver a été doux sauf quelques jours de gelée, il n’y a vraiment pas eu à souffrir du froid ce qui est si pénible pour mon âge car j’ai maintenant depuis le 15 février l’âge respectable de 68 ans.

Comme bonne impression pendant ce laps de temps du 30/9/49 à ce jour je peux signaler la réunion de NOEL. Les enfants et petits enfants étaient au complet, ils étaient tous si bons, si joyeux, l’arbre dans le grand vestibule était particulièrement beau. Daems( ?) l’avait bien choisi, Alphonse et Tity et même moi, nous nous en sommes occupés. Un objet utile, un pour l’amusement et des friandises pour les servantes et Odile des bonbons avec un joli contenant. Tout le monde était satisfait des cadeaux et du dîner. Le 1er janvier il n’y a pas eu de réunion de famille vu que chaque enfant a des obligations dans sa localité.

J’ai omis de signaler en octobre la visite de Marie Chauffriat avec sa charmante nièce Denyse Legendre, petite fille de Paul Legendre et habitant près de Melun. Quel plaisir de se souvenir ensemble de différents épisodes de son enfance et comme cela est encore vivant dans la mémoire, c’est extraordinaire que tant de détails reviennent à la mémoire.

Nous avons été avec Marie et sa nièce à Anvers à la conférence de l’entrée du jeune barreau. Alex était Président cette année du jeune barreau, il était très imposant devant la grande table garnie du traditionnel tapis vert. Son introduction était parfaite et j’étais bien fière de mon grand fils, ma pensée allait vers son grand-père, son père. Comme il porte haut le nom des Diercxsens. La conférence était sur La Fontaine, elle était fort spirituelle, cette conférence, j’en garde un bien bon souvenir.

A signaler aussi comme agréable la soirée donnée ici par mes 3 grands petits enfants, bal travesti, c’était fort réussi et si vite arangé par Evelyne. Le pick-up a été fort apprécié comme les 2 salons du Molenwaterhof. Guy avec son costume d’un ancêtre (ancien préfet) était épatant. Il avait vraiment l’allure qu’il fallait. Evelyne était fort distinguée, elle était vêtue de noir, avait une charmante coiffe genre de Toulouse, Jean malgré un costume de coton fort léger, semblait-il, transpirait énormément tellement il se démenait pour être agréable à tout le monde, Claire avait un costume de suissesse( ?) et Françoise de hongroise (son premier bal disait-elle et elle était fière qu’un jeune homme lui ait demandé de danser).

Tity a été au Tyrol 9 jours à l’époque du carnaval. Elle s’y est bien amusée mais malheureusement le froid a déclenché un mal qui couvait et quelques jours après son retour a dû se mettre au lit, le docteur a diagnostiqué une néphrite, et le 12 elle a été néanmoins à Turnhout en voiture pour donner son vote pour la consultation populaire.

Que d’émotions depuis le 12. J’ai passé cette nuit du 12 au 13 à l’écoute, c’est-à-dire jusqu’à 3 heures du matin. Le Roi a eu 57 et plus, presque 58% de voix de personnes qui ont demandé qu’il revienne. J’étais heureuse au possible, joie indescriptible. Depuis mon retour de Turnhout le 12 c’est-à-dire vers 11h1/2, j’avais fait mettre notre grand drapeau ; Il n’y en avait d’abord qu’un à Herentals, le nôtre, et le soir 2 et les autres jours une vingtaine dit-on. Je pensais laisser ce drapeau jusqu’au retour du Roi mais hélas…. des ministres, etc. ont été consultés, on a décidé de réunir les chambres et maintenant 18/3/50, on apprend que le ministre est démissionnaire. Que va-t-il se passer ? C’est la désunion vraiment à un tel moment. Je suis tellement impatiente et je souffre profondément comme jamais patriotiquement je n’ai souffert ! C’est une horreur ces agissements, c’est incompréhensible. Comme notre Roi doit souffrir ! Mon Dieu ayez pitié de lui, ayez pitié de nous, nous attendons si longtemps. Il faut que notre Roi soit réhabilité, il n’a pas été compris, disons ce mot là car ce serait trop affreux si nous devions dire d’autres choses.

Dieu nous demande de pardonner, de tempérer mais il permet d’être ferme, d’avoir de l’autorité. Lorsque notre Roi reviendra éclairez le mon Dieu et qu’il soit ferme.

Que c’est terrible d’attendre, de ne pouvoir rien faire pour lui et de sentir qu’il doit souffrir de toutes ces complications, ces hésitations ! Qu’y a-t-il là dessous, je ne veux pas approfondir, j’ai comme un glas dans l’âme ; au moment où tout semble perdu j’ai vu souvent dans ma vie que la Providence intervenait et tout changeait. Intervenez mon Dieu, c’est le moment, j’ai toute confiance en vous. C’est vous qui dirigez ; je crois en votre divine Providence. Rendez nous notre Roi bien aimé ! A vous ira toute ma profonde reconnaissance.

Acceptez toutes mes souffrances actuelles pour éviter au Roi de souffrir et pour son retour en Belgique comme Roi.

# Le 17 juin 1950

Par cette belle soirée de juin je suis assise sur le perron et je peux contempler notre beau jardin, la pelouse vient d’être coupée, il a plu et elle est d’un vert très tendre, le parterre est plein de roses de trois différents tons si jolis et entourées d’une bordure panachée bien serrée qui fait comme une couronne et qui tranche sur la pelouse. A gauche un conifère sapin argenté qui pousse à merveille, puis le majestueux cèdre dans le milieu, les beaux châtaigniers dans le fond, le cours d’eau à droite avec le gentil pont repeint vert et blanc qui a de beaux croisillons, vraiment c’est très frais, très joli.

Que de tons de vert ! Mais ce qui est le plus beau c’est le ciel de ce soir indescriptible les maisons l’horizon est bordé d’un orange même feu et plus haut des nuages blancs et bleutés même légèrement gris, si on peignait ce ciel on ne pourrait croire qu’il fut réel.

Demain j’attends avec joie ma chère compagne Tity qui a été faire un séjour à la mer pour achever sa guérison. La pauvre enfant en revenant des sports d’hiver début février est tombé malade et après être restée 5 semaines au lit, a dû se soigner jusqu’à maintenant. Elle a pu néanmoins aller avec moi à Paris.

Mais avant ce voyage il me faut signaler la communion solennelle de ma petite Françoise le 14 mai et celle de Jeannine. Chez Françoise le dîner de famille était à 1h. Alexandre a fait au dessert un discours très approprié, très à la portée de sa chère petite nièce et dont certainement elle se souviendra toute sa vie. Il y avait d’invités à ce dîner Delphine ma belle-sœur, Edith, Alex, Michel, bonne maman Le Paige, André Le Paige, sa femme et leur fils, Delphine (Tity), Louise van Tichelen et son benjamin, moi, et cette réunion fut vraiment fort agréable, le temps était superbe et on a pu se tenir au jardin dans l’après-midi. Le repas était excellent, Elisabeth qui une maîtresse très entendue avait admirablement soigné pour tous les détails.

Le soir à 6 heures ma belle-sœur et moi nous avons été au dîner de Jeannine. Il a fallu se limiter à regret, car tous les plats avaient l’air exquis. Je suis revenue vers 11 heures du soir 18 rue Léopold et tout a marché à souhait, ce qui prouve que je fais des progrès.

Mais le plus étonnant a été mon voyage à Paris. Le 30 mai dans l’après midi Guy est venu nous chercher Tity et moi pour Anvers et le mercredi 30 nous sommes partis à 7h1/2. Je m’étais mise bien à mon aise et près d’Alex devant. Nous nous sommes arrêtés dans la forêt de Compiègne et là nous avons eu une grande émotion, Edith a perdu un beau diamant de sa broche croissant et heureusement après 10 minutes de recherche Alex l’a retrouvé dans le sable et les cailloux. A 1h1/2 nous étions à Paris : hôtel de Normandie. Vraiment je me croyais rêver : … lorsque je me trouvais dans cet hôtel où j’avais été avec Mme Cahn de St. Petersbourg en 1912 je pense il y avait bien des choses qui n’avaient pas changé. C’était délicieux, de bons hors d’œuvre, bifteck immense dont je n’ai pris que la moitié, haricots verts très fins servis à part, bien entendu vive Paris pour le service, pour la nourriture. A 3 heures j’étais chez ma cousine Marie Chauffriat. J’ai trouvé là Jean, sa femme, son fils Bernard. Marie a été charmante pendant tout mon séjour, hélas trop, trop court, mais si bon.

Le jeudi j’ai été sur nos chères tombes à Fleury avec mon neveu Jean Grognet. J’étais émue. J’aimais tant tous mes chers parents, grand-mère, papa, ma sœur Louise. Tout était tellement encore de même qu’on ne pouvait penser que tant d’années s’étaient écoulées depuis que j’avais vécu là bas.

A Montaubert les Legendre m’attendaient dans la cour, André, sa femme, Jules Legendre, Louis et sa femme, ils ont été excessivement gentils, on était vraiment TRES heureux de se revoir.

A Paris j’ai vu des clients, en quelques secondes je faisais des affaires : 1001, Muts, Ziou, de Boer( ?).

J’ai été au théâtre, une pièce fort amusante, très bien jouée. Evelyne était aussi avec nous, elle est fort parisienne, on voit qu’elle a vécu un an à Paris. Tity avait été à un match de tennis. Le vendredi matin on a été faire des achats dans les magasins, Galeries Lafayette, etc. le temps manquait pour voir et faire tout ce qu’on aurait aimé de faire mais il fallait se contenter. A 1 heure il y a eu un magnifique déjeuner chez cousines et les parents de Denyse Legendre étaient là, ils sont fort gentils tous les deux, le cousin est grand, bien portant, la cousine tout à fait le genre d’Edith, femme intelligente et sérieuse, distinguée. Hélas à 3 heures il fallait retourner. A 8 heures nous étions à Anvers, où nous avons soupé et à 10 heures nous étions à Herentals. Je n’ai pas été fatiguée, je n’ai pas eu même de raideur dans le dos.

Ma France bien aimée, comme j’ai senti que mon attachement pour elle était toujours aussi intense, je n’ai pas du tout senti de différence. C’est beau, très beau, fort vivant, les gens travaillent tant à Paris que dans les environs. Un seul Paris C’EST LE MOT, c’est unique comme goût, comme beauté, comme gaieté. Espérons que je pourrai encore y retourner.

Note en marge : Le 9 juin nous avons eu [la] communion solennelle de Michel. Le dîner était à 1 h. Réunion des frères et sœurs et 1 enfant par famille. Henri C( ?) était empêché. M. Courot( ?) mon charmant voisin a fait une allocution pleine de cœur.

Depuis que nous avons eu la consultation populaire, notre vie en Belgique est dans l’attente du retour du Roi, les partis adverses ont multiplié les complications, ils ont humilié le Roi, douté scandaleusement de sa parole, c’est inouï ce qui s’est passé. Enfin on a dissoud les chambres, nous avons voté et le P.I.C.( ?) est sorti victorieux . Voyons s’il y aura enfin des hommes énergiques et désintéressés ; combien je regrette de ne pouvoir agir !

Mon impatience grandit de jour en jour, mais ma confiance ne diminue pas. Et c’est une de mes raisons de vouloir vivre, revoir notre Roi bien aimé !

**22 août**

Le Roi ce matin de bonne heure est revenu, il est au Palais de Laeken. Je viens d’entendre sa voix, il était ému au début mais vite il a repris un ton ferme et tout ce qu’il a dit était noble, grand et imprégné d’une grande bonté. Il tend la main à ceux qui étaient contre lui et qui depuis 5 ans l’ont laissé exilé de son pays. Il est reconnaissant à ceux qui lui ont été fidèlement dévoués et il est prêt à travailler et à faire tout pour le bien de la nation, pour tous les belges.

Notre drapeau flotte, on sent qu’un poids énorme pèse en moins sur ses épaules car c’était si pénible de sentir le Roi souffrir, être en exil. J’ai entendu avec émotion les réflexions de gens du peuple : notre père est revenu, la famille est au complet, on peut espérer des temps meilleurs, que tout va mieux. C’est donc l’espoir qu’emmène la présence le courage venait dont le bonheur venait.( ?)

Des cortèges vont s’organiser. Le Palais de Laeken est couvert de fleurs, c’est-à-dire sur les marches des escaliers, dans les corridors. Des camions partent chargés de fleurs, de Turnhout un camion est parti, un aussi d’Herentals.

C’est dans la nuit du 27 au 28 que le Roi a dû abdiquer sous la pression des ministres et vu la menace de la marche de socialistes et communistes sur Bruxelles et vu des grèves et révoltes, dans le pays de Liège surtout.

Je suis restée à la radio toute la nuit et j’étais vraiment navrée de cette révolution malheureuse qui est le renversement de tous les principes. La majorité se laisse dominer par la minorité. On cède sous la force, les menaces, au lieu de sévir contre les rebelles, les émeutiers.

On met sur le trône un homme sans expérience, très jeune, lorsque nous avions notre Roi Léopold III qui avait vraiment l’âge voulu, un homme qui avait souffert, qui avait de l’expérience, qui avait étudié, etc.

Cet avènement du Prince Baudouin, c’est la continuation de la royauté pour combien de temps. C’est un grand pas de fait pour les adversaires de la royauté, un mauvais exemple pour tout ce qui est autorité dans n’importe quel domaine. On dira, si on veut obtenir quelque chose, le meilleur système est la violence, les menaces, les moyens brutaux.

Quelle vilaine page pour l’histoire du pays. Quel précédent, quelle déconsidération vis-à-vis du monde entier !

Je prêche malgré tout l’union parmi les royalistes car la division ferait le jeu de l’adversaire. Mais je comprends les réflexions de certaines personnes : je n’ai plus de courage, ce sont les mauvais qui triomphent. Y avait-il parmi des P.I.C.( ?) des gens qui étaient d’accord avant le retour du Roi avec les adversaires..etc..etc.

Triste situation. Comment en sortirons nous ?

Faut-il attendre des événements tragiques pour apprécier la valeur de notre Roi ?

Notre vie familiale continue au Molenwaterhof. Elisabeth a été trois semaines avec nous et avec son mari et Mimine qui devient de plus en plus gentille, elle a été 1ère de sa classe, nous en sommes fiers à juste titre.

*Fin du Cahier n° 4*

SOUVENIRS DE FANNY DIERCXSENS AUBERGE

CAHIER N° 5

1950 – 1951

# Les vacances en 1950

D’abord, Elisabeth est venue avec Freddy et Mimine, leur servante les a accompagnés. Tout s’est passé à ravir et nous avons eu des bonnes journées ensemble. Le fidèle et bon gardien Boby était un peu moins fougueux. Pendant leur séjour le temps a été passable et nous avons reçu quelques amis, le temps a passé bien vite.

Edmée est venue vers le 12 août avec Jean-Pierre, quelle joie j’ai eu de les revoir tous les deux. La fille, le petit fils de ma sœur bien aimée. Alex avec son ménage est arrivé aussi le 12. Grâce à leurs excellentes servantes le service se fait bien et la joie règne peut-on dire à tous les étages car toutes les chambres sont occupées. Le cousin François Legendre est venu 10 à 15 jours, il est fort sympathique, c’est la bonté même, il a les yeux des Legendre, leur intelligence, leur bon sens, cela m’a fait grand plaisir de le recevoir. Tous mes petits enfants sont gentils, depuis le plus grand jusqu’au plus petit. J’ai infiniment de plaisir de détailler leur caractère. Leur maman se dévoue entièrement pour le bonheur de toute la famille car elle s’occupe encore de moi, d’Edmée.

Nous avons eu une très bonne journée à Zoersel par un temps splendide. Ma belle-sœur est d’une grande générosité et très aimable. Le dîner a été exquis. Les joueurs de tennis dont Thierry V. de Gracht et Alex ont fait notre admiration.

Le jardinier de Delphine est parvenu en deux ans à remettre tout en état et même mieux qu’avant, les serres, le jardin français, les légumes, tout est saint et [en] parfait état. Ce jardinier peut me donner de grandes leçons car moi, je ne fais que commencer la culture des fleurs que j’aime tant.

J’ai fait des progrès cette année car je peux me rendre tous les dimanches à la messe à 10h ou à 11h1/2. De temps en temps je vais en auto avec la complaisance de Mme Zomin( ?) mais parfois je vais à pied.

Nous avons des relations très agréables avec les familles Le Paige, Waelraevens, Zuets, de Reuter. Après le goûter on joue aux cartes, il y a une bonne animation et on se sépare à regret et sans arrière pensée, car on ne s’occupe pas de dire du mal du prochain.

Le jardin a été particulièrement réussi, des massifs de salvias, begonias et près de la maison des hortensias et des bégonias( ?) rouge foncé. Certainement il y a de l’amélioration de ce côté jardin. La maison, du jardin, a aussi changé d’aspect en la faisant enduire d’une couche de blanc et en peignant les portes et volets en vert. C’est très réussi.

OoOOoo

Je reprends mon livre d’impressions le **30 janvier 1951**.

Depuis les vacances que j’ai décrites ci-dessus, comme réunion de famille nous avons eu la FETE DE NOEL. C’est toujours pour moi un grand plaisir de préparer cet arbre qui vient de Poederlee. Cette année nous l’avons posé dans le salon Empire car il fait très froid, de la neige et 10 à 17 degrés vers cette époque jusque après le jour de l’an. Tity en faisant du ski avait foulé son pied et avait le genou enflé. Freddy, Elisabeth et Tity ont été à la messe de minuit chez les R. Sœurs de l’Orphelinat.

Pour le dîner il manquait deux de mes petits enfants, Guy et Evelyne, ils étaient aux sports d’hiver, cela m’a fait de la peine, je n’en ai rien dit car je ne veux pas qu’on dise bonne maman est difficile, mais c’est dommage qu’ils ne sentent pas que rien ne surpasse, à la Noël surtout, ces chères réunions de famille. Nous n’avons Louise et moi jamais manqué les réunions chez grand-mère à Fleury, et quels bons souvenirs j’en ai encore.

Le repas était fort bon, notre dévouée et compétente Yvonne s’est signalée et Maria et Mariette l’ont bien aidée. Edith, avec sa délicatesse habituelle lorsqu’on a distribué les cadeaux de l’arbre, est venue avec les bras remplis pour moi : une tasse à thé, un morceau de jambon, un bon saucisson, des serviettes à thé en papier. Notre toute bonne Elisabeth m’avait apporté un milieu de table, branche argentée avec bougie rouge etc.

Le lundi de Noël Jean Grognet est arrivé en auto de Paris avec Simone et cinq enfants. J’étais enchantée de le recevoir, ils étaient tous aussi très heureux de revoir tante Fanny. Les petits Jean-Louis et Alain nous ont souvent fait rire avec leurs réflexions pleines d’inattendus.

La neige était épaisse, comme ils avaient des skis, une luge, ils ont pu profiter de l’air et faire de bons exercices. Le traîneau a pu sortir, le cheval « Elégant » de Silvia (nièce de Mme Namur) a fort bien tiré le traîneau. C’est la première fois que je vois ici tant de neige. Le jardin était certains jours féerique, surtout lorsqu’il y avait du givre. Le grand saule pleureur, planté il y a 30 ans par Jules, était particulièrement beau. La Nèthe, malgré 14° sous zéro, n’a pas pris entièrement. Jean est resté avec nous le 1er jour de l’an, il est reparti le 2 janvier par un temps toujours froid avec les routes glissantes. Il a mis assez bien de temps, partis à 9 heures ils ne sont arrivés à Paris qu’à 5 heures le soir, heureusement sans incident.

Je ne suis pas sortie bien pendant 15 jours car je redoutais beaucoup le froid, après tout doucement je suis sortie lorsqu’il faisait quelques degrés au-dessous de zéro, une heure au plus chaque jour, dans les environs de la propriété ou dans le jardin. Mais en ce mois de janvier j’ai fait un très grand voyage. J’ai été à Bruxelles avec Tity et Silvia. Le matin de 11h à 12h1/2 nous avons été voir quelques magasins, à 12h1/2 nous avons dîné chez ma nièce Marie Van Dooren( ?). C’est avec satisfaction que j’ai vu sa maison, ses enfants. L’après midi Tity et moi nous avons été à une réunion de la chambre syndicale de la dentelle. Tous mes collègues étaient fort enchantés de me voir et les questions discutées étaient fort intéressantes. A 4h1/2 nous avons été goûter au Finistère. Quelle joie d’être dans une pâtisserie, d’y voir du monde si divers, si intéressant à analyser ; là une dame seule à qui la serveuse parle constamment, une habituée sans doute qui vient trouver de la distraction, pauvre solitaire ! là un prêtre avec son neveu qui se fait expliquer toutes les choses de la famille et qui prend deux bons *mot illisible* et pas mal de gâteaux tout en régalant son neveu… il en profite. Plus loin un vieux couple, ils viennent aussi se distraire et prennent un goûter souper, en rentrant plus de besogne. Et les expressions différentes des personnes qui entrent : une est tout sourire et fait signe dès l’entrée à une amie au fond de la salle, une autre a l’air très préoccupé et ennuyé ; encore une autre fort chargée et fatiguée, elle a fait des courses, n’a pas l’habitude de la ville et y étouffe, et elle a faim.

J’ai attendu au Finistère jusqu’à 6 heures car je n’osais pas aller avec Tity à l’Innovation et au Bon Marché, il y a trop de monde. Enfin j’ai été comme une gosse en vacances et enchantée de mon voyage. Et c’est ainsi, lorsqu’on fait rarement des excursions, on les apprécie davantage.

Ici je m’occupe toujours : les dentelles, les propriétés, la maison à réparer, le jardin à entretenir, et un peu de tapisserie pour changer des coutures et lectures.

Aujourd’hui j’ai été fort émotionnée par le décès de M. Le Paige (Hubert). C’était un ami et il a été très courtois pour moi et pour Delphine. Sa dame est particulièrement bonne et affectueuse, quelle douleur pour elle, c’est ainsi que doucement les rangs deviennent moins serrés, on descend des échelons. Je ferai tout ce que je peux pour Mme Le Paige, lui témoigner mon amitié, la demander chez nous et de temps en temps lorsque je le peux lui rendre visite.

Nous devons vendre des arbres de chêne 1) ils ont vue leurs plus beaux jours dit M. Naets( ?), donc ne feront que perdre de leur valeur en les gardant ; 2) il faut avoir des fonds pour payer les taxes. Mais cela me navre car Jules tenait tant à ses beaux arbres et il faut tant de temps pour qu’ils arrivent à de telles proportions.

Alex et ses grands fils tiennent à Poederlee et c’est une satisfaction. Je pense qu’Elisabeth et Tity aiment aussi beaucoup la campagne, ce serait bien si plus tard chacun des enfants pouvaient avoir une ferme transformée en maison ou un bungalow. Le pays est si joli et on est bien connus.

Son Altesse la Princesse Marie-Josée est venue à Turnhout le samedi 27 janvier. L’accueil a été enthousiaste, elle était fort aimable. Réception à l’Hôtel de Ville, une petite fille a offert un mouchoir en Malines qui est un qui venait de moi (j’ignorais lorsqu’on l’a acheté que c’était cette destination, j’en ai été heureuse). Après l’Hôtel de Ville, visite au Kempen( ?) d’une exposition de poupées genre folklore histoire de Turnhout, des billets étaient vendus pour une tombola au profit d’un centenaire concierge du château. Après cette visite au Kempen, celle du château de Turnhout. Là la fille du Président a offert une gerbe de fleurs et notre petite Françoise a pu offrir de ma part, près du centenaire, un petit souvenir à la chère Princesse (les armoiries de la ville de Turnhout).

De différents côtés on m’avait priée de venir mais je dois avouer que j’étais très émue, ma pensée allait vers le Roi, j’aurais voulu que cette belle réception ce soit pour lui. Bien entendu j’ai de l’admiration pour la Princesse et je lui suis toute dévouée et c’est très bien qu’elle se déploie de tous les côtés. Elle fait rendre sympathique la famille royale et j’admire son courage. Turnhout a donc été favorisée et c’est juste car il y a beaucoup à Turnhout de fervents royalistes.

**7 mai 1951**

Je suis encore sous la bonne impression que m’a fait la visite d’un de mes compatriotes, Me. Radot, avocat à Paris, fils de M. et Mme. Radot d’Essonnes( ?) grand briquetier dont [dans] dans ma tendre enfance j’ai beaucoup entendu parler par ma grand-mère. En quelques heures il a fait revivre à ma mémoire qui heureusement est restée très bonne, ma tendre enfance, c’est le mot de le dire, en palant de Chevannes où je suis née et que j’ai quitté vers 9 [ans] je pense pour aller habiter le beau château de Baulne avec ( ?) cousine de Brazeux. C’était situé près de La Ferté Allais, pas loin de Ballancourt où habitait Marie Legendre, Mme Chauffriat.

Me. Radot a parlé de tous les Legendre, des Rabier, Lefébure, Maizondi( ?), Aubergé, enfin de masses de familles que j’ai connues. Me. Radot a l’esprit vif, spirituel, lorsqu’il parle des oiseaux c’est tellement intéressant, leur âge, leurs coutumes, combien ils se multiplien, leurs divers voyages etc… Lorsqu’il a dit que les lapins étaient des rats destructeurs qu’il fallait détruire, mon cher Alex n’était pas de cet avis. Il paraît qu’en Angleterre il faut par tous les moyens détruire les lapins et qu’on est punissable si on ne le fait pas. Me. Radot a encore dit combien il avait entendu faire l’éloge de ma grand-mère, de sa beauté, de sa distinction, de son intelligence. Elle a fait grande sensation en Seine-et-Oise disait-il. Je suis très fière de ma grand-mère, elle qui s’est tant occupée de nous, entretenu notre linge, en confectionné même une grande partie, nous recevoir tous les 15 jours chez elle, quel dévouement et quelle sollicitude !

Cette visite avait fait grande impression à ma petite Françoise qui dernièrement a été en France et en a gardé un si bon souvenir. Elle trouvait que ce monsieur âgé confirmait encore sa bonne impression des français ; comme ils sont aimables, gais, bons causeurs et très vivants. Pour cela Me. Radot ne manquait pas de vie et portait allègrement ses 76 ans.

Notre jardin est fort beau, la verdure naissante des arbres châtaigniers, tilleuls, marronniers et les arbres fruitiers en fleurs, les parterres sont très beaux, deux en tulipes rouges et jaunes, un de jacinthes et myosotis, c’est très réussi, et à recommencer si les évènements ne viennent pas contrarier nos beaux projets car l’horizon est bien noir et il faut s’armer de courage et de santé.

Je continue ici une vie agréable, mais je suis encore trop dérangée dans la journée pour pouvoir classer mes collections, mes souvenirs et ce serait pour moi une telle satisfaction de laisser tout cela bien rangé pour mes chers enfants et petits enfants .

**12 octobre 1951**

Voici longtemps que je n’ai pas repris ce cahier, est-ce faute de temps ou du calme voulu pour écrire à son aise, je ne sais. Ce soir, je suis seule dans cette chambre où tant de souvenirs m’entourent et où déjà le poêle répand une bonne chaleur. J’ai pensé à mon cahier, j’ai besoin de lui confier quelques impressions.

Que dire de la situation actuelle ? La royauté continue, c’est tout ce qu’on pouvait faire, dit-on, c’est-à-dire que c’était le plus facile et le plus profitable à certains personnages importants.

On se bat en Corée, il y a de l’agitation surexcitée dans bien des colonies, c’est un moyen de miner les pays d’Europe sans se battre chez eux.

L’été a été très peu ensoleillé, néanmoins je pense que mes chers enfants et petits enfants d’amour ont été enchantés de leur séjour à Zoersel, dans cette superbe propriété de la famille Diercxsens. Ma belle-sœur a été extrêmement bonne pour nous tous car nous étions aussi conviées Tity et moi à y venir lorsque nous le pouvions.

Comme ces bois sont beaux, imposants, impressionnants. Que de temps de travail il faut pour arriver à avoir une telle forêt je dois dire. Les fougères, les rhododendrons poussent magnifiquement et en quantité.

Ici j’ai eu du monde presque tout le temps mais peu à la foi. Mémée n’est venue que 10 jours avec son fils Jean-Pierre.

La visite de Philippe Grognet, de François Legendre, m’ont fait plaisir, c’est la famille de France !

Notre bonne entente avec Mme Le Paige Hubert continue et notre jeu de canasta nous plait toujours, nous avons une petite somme déjà, produit de nos gains, et nous faisons mille projets pour les dépenser, on s’amuse déjà à l’avance. Mlle Marie Walraevens fait aussi partie de notre petite réunion, elle est fort aimable également et très complaisante.

J’ai eu récemment une très grande peine, c’est la perte de Mlle Vogels, ma toute dévouée et affectionnée secrétaire, nous avons travaillé beaucoup et constamment ensemble sans avoir jamais une seule divergence. Elle était toujours prête à rendre service, intelligente, pratique et ayant une grande déférence. Elle aimait les pauvres, les orphelins, les malades. Que de lettres n’a-t-elle pas écrites pour faire des démarches pour obtenir des secours ! C’est une très grande reconnaissance que la ville de Turnhout, la Croix Rouge, doivent à Mlle Joséphine Vogels. Et combien encore d’autres œuvres ! Les vieux *mot illisible*, les condamnées libérées, etc.

Son frère m’a écrit une lettre touchante où il énumère tout ce qu’a fait sa sœur, il n’exagère rien, sa vie a été bien remplie, elle est morte à 82 ans et est restée jusqu’au dernier jour, on peut dire, à la tâche, c’est-à-dire à rendre service à l’humanité, à sa famille. UNE TELLE VIE PEUT SERVIR D’EXEMPLE .

Il est agréable pour moi de relater la venue prochaine, j’espère, d’Anne-Marie de Bruyne que mon cher petit-fils Jean a choisie pour être sa femme. J’ai été, dès la première fois que j’ai vu Anne-Marie, portée vers elle, elle est affectueuse, intelligente, bonne. Ancienne élève de Grandbourg, préfète des Enfants de Marie, ses sentiments mis en concordance avec les nôtres. Très bonne chrétienne, aimant la France.

Puisse la paix régner sur notre cher pays et leur permettre de se marier et d’être heureux.

J’ai pu assister au Palais de Justice à la cérémonie lorsque Jean a prêté serment comme avocat. Je me souvenais d’avoir assisté avec bon papa, bonne maman Diercxsens et Jules à pareille cérémonie lorsque notre fils Alexandre a prêté serment. Je dis pareille cérémonie, ce mot pareille est impropre car Alexandre était seul et a eu vraiment un magnifique discours de Me. Leman( ?).

Ici, lorsque Jean a prêté serment, ils étaient très nombreux dans une salle de la Cour de Cassation très imposante vu les conseillers avec leur robe rouge, mais le discours du Procureur du Roi était sur la valeur patriotique pendant les 2 guerres des membres de la Justice et sur les anciens Procureurs du Roi et les chefs de M. Pholien( ?).

J’étais pendant ce discours entre mon grand fils en robe et Edith ; Tity, Evelyne, Guy, Henry étaient aussi présents, Anne-Marie également.

Cela a été un réel bonheur pour moi de voir Jean avocat car je sais combien son grand-père, son arrière grand-père avaient cette ambition de voir qu’on continuait la carrière d’avocat.

Et maintenant que voilà les temps froids, je devrai me ménager car bien que j’aie fait de grands progrès, je sens que de plus en plus je suis sensible au froid. Il me faut beaucoup de prudence. J’ai heureusement toujours du courage et le goût au travail. Il me faut vivre encore pour voir ma chère Tity mariée, bien mariée, et mon grand petit-fils papa ! pour ma chère Mémée qui a aussi besoin de mon aide, la pauvre enfant, que je regrette qu’elle habite si loin, elle [a] tant besoin d’affection ! Si je venais à mourir que mes enfants me remplacent, son cas est si malheureux. Une vie brisée, elle qui avait tant de qualités, de brillantes qualités !

# Le 10 décembre 1951

De moins en moins j’ai l’envie d’écrire mes impressions et avant j’aimais tant de le faire. Le soir après avoir senti fortement dans la journée les affres de l’hiver, le froid, le sol tout blanc par la gelée, je reprends mon cher cahier de souvenirs.

Le grand événement des fiançailles de Jean approche, ce sera le 22. Combien ils vont être heureux que leurs promesses soient officielles. J’espère aller à Anvers pour saluer les aimables personnes qui viendront les féliciter, vu que nous avons une auto les déplacements deviennent plus faciles.

A relater mon voyage à Bruxelles avec Guy, Evelyne, Claire. Toute cette expédition… a bien réussi. Partis à 3 heures d’Anvers nous avons été goûter chez M. Malengreau( ?) et à 8 heures nous avons été voir Faust. Nous étions au 1er rang des fauteuils d’orchestre, alors je me retrouvais il y a combien, 234 ans sûrement avec bon papa et bonne maman et Jules à ces mêmes places et père prenait encore ses jumelles. Rien n’a changé dans ce théâtre et moi je trouve que c’est heureux. L’orchestre est toujours aussi merveilleux. Les décors sont soignés, les chanteurs et chanteuses fort bons. Guy à plusieurs reprises a ri de tout son cœur car il ne pouvait comprendre l’air des bijoux. De tels bijoux du verre et de telles quantités… c’est la réaction de bien des jeunes maintenant. Ils n’aiment plus cette musique ni surtout les gestes et paroles, c’est trop romanesque et exagéré. Les deux petites filles étaient émues et heureuses de voir un si beau spectacle.

Nous étions à 12h1/2 à Herentals aussi tout était si réussi qu’on a dit : nous recommencerons. Et franchement cela m’a procuré un grand plaisir et j’ai oublié que j’avais 69 ans. Je me retrouvais comme il y a bien des années. Que c’est heureux que j’aime tant la musique. J’ai eu et j’ai tant de satisfaction en l’entendant, c’est une raison pour laquelle je voudrais passer à mes petits enfants l’amour de la musique car je les veux le plus heureux possible et qu’ils trouvent des jouissances saines : amour de la campagne, amour de la musique, et surtout amour du travail, bien entendu AIMER le travail donc que ce ne soit pas ni une charge, ni une corvée. Aimer – le travail c’est une satisfaction du moment mais une grande satisfaction lorsqu’on approche de rendre compte de sa vie au bon Dieu, et pour sa réputation. Dire qu’une personne dans sa vie a beaucoup travaillé, n’est-ce pas un des plus beaux éloges et si ce travail a été pour sa famille, sa prospérité, mais aussi pour l’humanité, la charité, la patrie, alors la vie a été bien remplie.

*Fin du Cahier n° 5*

Table des matières

[JANVIER 1916 1](#_Toc384657761)

[FEVRIER 4](#_Toc384657762)

[MARS 7](#_Toc384657763)

[*Note au crayon : Cette lettre n’a jamais été envoyée car je ne pouvais me courber à certaines formules exigées.* 13](#_Toc384657764)

[Fin du Cahier n° 3 54](#_Toc384657765)

[Mercredi soir le 10 juin 1948 – Herentals 55](#_Toc384657766)

[Le 22 octobre 1948 – Herentals 57](#_Toc384657767)

[Le 26 novembre 1948 – Herentals 60](#_Toc384657768)

[Janvier 1949 63](#_Toc384657769)

[Le 6 avril 1949 64](#_Toc384657770)

[Le 12 mai 1949 65](#_Toc384657771)

[*Le 30 septembre 1949* 66](#_Toc384657772)

[Le 18 mars 1950 68](#_Toc384657773)

[Le 17 juin 1950 69](#_Toc384657774)

[Les vacances en 1950 73](#_Toc384657775)

[Le 10 décembre 1951 78](#_Toc384657776)